

essai

nuits à le dire.

– tome 1 –

Alain Maumejean



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

nuits à le dire – tome 2
(Hypallage Editions, 2014)

poèmes
(ivre dumaine, éditeur, 2012)

l'apologie du silence
(Arfuyen, 2009)

l'inachèvement
(Arfuyen, 2001)

les usages, intégral
(ivre dumaine, éditeur, 2000)

qui est là, rien de trop, trio
(ivre dumaine, éditeur, 2000)

à ne pouvoir le voir, à ne le devoir dire
(ivre dumaine, éditeur, 1997)

la conférence sur le pal d'amour
(ivre dumaine, éditeur, 1997)

il y a Mondrian, il y a
(éditions Ottezec, 1996)

les usages 1, 2, 3, extraits
(Arfuyen, 1994)

les usages 1, extraits
(revue l'Autre, Paris, 1990)

Alain Maumejean

nuits à le dire

– TOME 1 –

(essai)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 MENTON

Édité sur Internet le 7 juillet 2014

Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-026-4

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
<u>je me souviens de tout.</u> (1989-1991)	06
<u>ce soir un autre.</u> (1996)	19
<u>à l'obscur, ode au préfixe de signification</u> <u>négative.</u> (1997)	30
<u>un seul terme pour délaisser l'ébauche.</u> (1998)	41
<u>pour ce nom perdu au cœur de soi.</u> (1999)	67
<u>de sans fond en comble. caprice.</u> (2000)	102
<u>pour moi ce soir. précédé de causerie.</u> (2001)	132
<u>de la non négligence. fragments d'un aveu.</u> (2002)	168
<u>in memoriam.</u> (2003)	183
<u>finir par être. fragments d'un aveu (2).</u> (2004)	220
<u>opus cent onze. journal – portrait.</u> (2005)	238

je me souviens de tout.

« au fond – c’est bien le mot – la terreur sacrée qui fait deviner, percevoir le carnage, sans cesse en suspension, perpétré sur l’homme par l’homme est l’évidence de chaque solitude et, si l’étude des sociétés parvient à nous imposer une réflexion sur la victime expiatoire, qu’en est-il pour chacun de nous, disloqué par sa propre peur, en perpétuelle implosion : comment ne pas se poser en victime expiatoire, nous acharnant dans l’impuissance à clôturer, nouer la terreur sacrée de tous les êtres humains unanimement rassemblés dans la perle de vide cachée au fond de soi.

que devrais-je dire, ou faire ? ... vivre et mourir – parfois – ne sont qu’un seul mot, comme le regard qui fixe son reflet ; il n’y a donc rien... la peur panique colle à la respiration mais elle est, elle-même, dépassée par le vide de toute pensée murmurant que l’on ne peut pas être et ne pas être ; et ce serait cela, devant la terreur, le seul repos...

n’est-ce pas affreusement troublant de ressentir, comme je l’ai éprouvé à la mort de mon père, par exemple, ce quelque chose de reposant,

n’est-ce pas affreusement banal... comme si je n’avais plus à supporter le destin de l’autre, comme s’il me libérait d’un fardeau qu’au moins je n’aurais plus à subir...

l'homme qui vient de mourir propose le repos à celui qui continue de vivre, et cette évidence détermine toute violence ; on pourrait le résumer ainsi : la mort est au sacré ce que l'impossible repos est à la violence...

nous n'avons donc, pour seule tâche, que de veiller au sacré... »

extrait d'une correspondance à yaël cange, novembre 1990.

... avril 1989.

deuxième nuit de veille au chevet de mon père mourant ; les infirmières viennent de le replacer sur le dos ; il respire moins bien dans cette position, son souffle n'est plus qu'un ronflement sonore et incessant ; ses yeux s'ouvrent sur le plafond, et je ne sais s'il faut m'approcher ou me retenir.

je suis arrivé depuis deux jours, en fin d'après-midi ; je ne suis pas rentré dans la chambre avant que l'on ne l'ait prévenu de ma présence, car je devais savoir s'il désirait me voir... introduit, je suis resté seul avec lui ; il m'a souri, j'ai posé mes mains sur ses mains, nous nous sommes fixés intensément...

j'étais arrivé trop tard, puisqu'un incident cérébral venait de le condamner à ne plus pouvoir s'exprimer avec clarté ; la

pensée était manifeste, mais les mots ne passaient plus les lèvres... simplement, par saccades, parvenait-il à répéter : « c'est drôle », « c'est extraordinaire », mais ce qu'il voulait me dire, et que je voyais se développer dans ses yeux, ne pouvait plus m'être destiné.

voilà donc mon père, là, moribond, nous voilà donc tous deux réunis, nous qui ne nous sommes jamais parlé, le voilà, effrayant dans son désir de parole, voilà mon père au langage perdu.

... nous entendions sur un appareil de musique le dialogue d'une flûte et d'une harpe environné des rumeurs de l'orchestre, je ne pouvais pas parler, « je ne veux pas parler », lui ai-je dit mais, dans la pression et la durée de notre regard, je tremblais de ne rien lui dire, maintenant que je me trouvais à ses côtés et qu'il disposait de toute sa conscience pour m'entendre...

mais je n'ai su que prononcer, après un long silence : « nous serons toujours de grands enfants » ; il a souri puis tenté de me répondre, mais en vain... je ne supportai plus bientôt de lui démontrer mon impuissance à saisir ce qu'il murmurait ; aussi, lui pressant les mains, au terme de cet immense regard sans espoir de résolution, ai-je demandé s'il voulait bien que je revienne le lendemain ; il acquiesça, et je me détournai.

depuis vingt-six ans, nous nous étions si peu rencontrés que je viens de passer, ces deux jours avec lui, plus d'instant que durant cette longue période... celui que je veille n'a

jamais connu un seul des lieux où j'ai vécu, n'a rien su de mes joies et de mes détresses ;

lorsque je me suis présenté devant lui, comment aurait-il pu cesser de modifier l'expression de son regard devant le poids des circonstances, l'action des drogues, le défaut d'élocution ?... et si j'ai cru saisir, sur quelques mots articulés, presque dans un rire : « je n'aurais jamais cru », comment ce conditionnel ne nous aurait-il pas confronté au silence total de notre absence de communion... dans le vide sans remède de mes pensées, n'ai-je pas désiré lui dire mon regret de l'ouvrir à ce conditionnel, mais le regrettais-je en toute émotion ou bien en toute réalité ?... le pire, en ces instants, est d'avoir le sentiment de parler faux ; j'étais demeuré silencieux, laissant à mes yeux lui signifier le désir extrême d'abolir entre nous l'obstacle que nous n'avions pas cessé de dresser au cours de toutes ces années... mais j'étais là, alors qu'il ne m'attendait pas, et je devais être persuadé qu'en toute logique, il m'eût fait appeler s'il l'avait vraiment désiré.

troisième nuit... mon père ne se réveille plus jamais ; les infirmières viennent le changer de côté, renouveler les sédatifs, libérer sa respiration ; cette nuit fut très longue, très difficile, je m'endormais pour aussitôt sursauter de ne plus entendre son souffle ; puis je rythmais le mien sur lui jusqu'à me rendormir puis aussitôt me réveiller ; très souvent, il s'enfermait, et ce fait sinistre, d'un enrouement auquel il était incapable de remédier, associé à ma terreur de le voir s'étouffer, entretenait mon angoisse, car je ne pouvais vivre que cette impuissance où la hantise de se détourner et partir pour ne plus voir et ne plus entendre ne triomphe cependant pas

de la fascination du souffle qui persiste.

je suis là, c'est le matin... j'écris ces quelques lignes auprès de cet homme que j'effleure de mes mains alors qu'il s'éloigne inexorablement ; la distance qui nous a séparés ne signifie plus rien à l'heure de cet ultime détournement... on ne saurait imaginer de plus propices circonstances pour unir, dans la violence du spirituel, la mort vivante et la mort proprement dite, par ces deux souffles qui se conjuguent dans une discordance désormais radicale, par ces deux solitudes ensemble signant dans la présence le triomphe même de l'absence.

chacune de nos vies porte en elle, l'anticipant et le couvrant de nos terreurs, le procès de ce paradoxe et, que le doute ou la conviction puissent s'assurer d'un espoir, nous ne pouvons ni le refuser, ni nous en persuader... aussi puis-je donner à ces instants de misère, à cet unisson sans accord près de mon père, le poids même de la règle et du respect, la charge qu'il faut supporter de l'accueil en esprit de la non-mesure de l'impermis.

nous ne nous sommes, mon père et moi, permis bien peu de chose et, maintenant, ni lui, réduit à ce souffle qui veut encore défier la mort, ni moi, dont la respiration soutient la sérénité de ce que j'ose définir, ne nous permettons plus rien ; c'est une violence à nulle autre pareille que cette froide violence d'une pensée qui guide ma main face à l'acharnement brûlant du corps de mon père à retenir sa vie.

quelques notes encore, sur mon carnet :

durant la première nuit – effroyable nuit –, je n’ai rien pu prononcer d’autre que : « je ne crois pas au temps », « je crois au secret », « nous sommes ensemble, ne l’avons-nous pas toujours été, hors du temps » ; mon père, lui, n’a pas cessé de murmurer, très longuement, n’a pas cessé de parler, de me parler... je n’ai rien pu comprendre... seulement : « c’est fini », « c’est terminé », « stop ! »... des invectives ? peut-être... riait-il de me voir en chandail blanc, je ne sais... ne pas lâcher sa main, alors qu’il semble m’accuser de voir sa mort dans mon regard, dans ma seule présence...

plus je m’efforce vers la tendresse, moins je retrouve de souvenirs, entre nous, de tendresse.

la solitude rompre le contrat signé avec l’esprit de l’être, il y a tant d’années, et c’est là, en cet instant, la seule réponse à la question sans réponse sur la nature de ce contrat que fut l’existence de cet homme seul, mon père

introduit désormais dans la compagnie sans réponse à laquelle nous craignons tant d’accéder, balançant sur le repos de nulle définition, perdu puisque libre d’interrogation...

seul avec lui... dans la nuit, cet homme que j’ai si peu connu, comment exprimer la nature du rapport qui nous unit, assujetti au viol du mystère par lequel il m’a conçu ?...

dès que j'ai su que mon père ne respirait plus, j'ai murmuré, seul, dans la chambre :

« esprit de l'être, esprit de mon autre moi-même, éloigne-toi de cette maison de souffrance et, si tu dois devenir un seul grain de lumière, alors veille sur nous dans l'épargne de l'ombre ».

jeudi 27 avril 1989, 9 h 15.

janvier 1991.

j'ai veillé mon père cinq nuits avant qu'il ne meure ; j'ai assisté à ses derniers instants ; j'étais seul avec lui ; mon père ne m'avait pas vu naître.

je m'étais procuré les deux dernières sonates de Franz Schubert, et je crois qu'il grimaçait à les entendre, je me demande s'il ne m'a pas haï de les lui faire entendre,

s'il ne m'a pas haï d'être là, de rester la nuit, le veillant, pour rien, d'attendre qu'il soit mort, d'assister à ses derniers instants

je ne me le demande pas, je m'en persuade

et quel aurait été la nature de mon regret si, d'aventure, j'avais été absent de la chambre à l'heure de sa mort après

tant d'heures passées dans la terrifiante fascination de ne plus entendre un souffle retenir cette vie dont je fus issu

je me souviens de tout je n'avais pas tué mon frère il était étendu comme s'il reposait autour de moi mort je n'ai pas de mots pour le dire non mais je me souviens que mon frère avait eu pour moi un regard et c'était le regard d'un homme qui doit mourir

un regard comme si je devais le tuer mon frère mourait de la pensée que j'allais le tuer mais je ne me souviens pas de tout car je ne me souviens pas de mon regard je vois mon frère mort mais je ne vois pas ce qu'il a vu pour qu'il comprenne dans mon regard que sa vie allait s'achever

c'est de cela dont je ne peux me souvenir c'est cela que je ne peux pas dire car puisque sa mort cite la mienne je ne me souviens pas de mon regard où la sienne eut son reflet

qu'est-ce que ce reflet lorsque je me souviens de tout excepté que je ne me souviens pas de lui je sais que l'on se souvient de tout de ces mots que je suis en train de dire voilà que je me souviens je me souviens de tout ce dont je ne parvenais pas à me souvenir c'est le propre du souvenir de retrouver ce qui fut oublié de dire ce qui fut dit de connaître ce que fut appris je suis sûr de me souvenir de tout mais j'ai oublié mon regard dans le regard de mon frère mourant de le voir

nous n'avons rien dit nous n'avons rien dit il y avait entre nous une plainte que nous ne pouvions exprimer une plainte sans mesure un cri d'un amour si total d'une si totale indifférence qu'il ne pouvait emplir le silence qui était entre nous le silence était accompli nous pouvions nous en souvenir mais ce cri cette plainte que nous ne pouvions pas entendre dont nous ne pouvions pas nous souvenir avait pris possession de l'espace dans lequel je ne pouvais pas voir ce que mon frère avait vu dans mes yeux de l'espace où mon frère a laissé la mort prendre possession de lui

mais que puis-je dire de mon frère qui est mort à présent que je me souviens de tout de ce silence entre nous de son regard de ses yeux qui se ferment enfin de son corps que j'étreins pour la première fois et je me souviens aussi de ce seul pressentiment que je pourrais me souvenir de tout que je pourrais aller plus loin dans le souvenir que je parviendrais à me souvenir que personne n'a de frère que personne ne peut avoir de frère

et plus je m'approche de ce souvenir plus il se recule plus il se dévoile comme un oubli plus je suis seul dans l'oubli de ce que mon frère mort a voulu me dévoiler plus j'oublie que la mort de mon frère est la naissance d'un souvenir perdu plus j'apprends que s'il y avait un frère jamais il ne m'aurait abandonné sur le seuil me quittant lorsque j'entre là où l'on tente de se souvenir

et qu'est-ce donc que cela que mon frère désire au point de me le refuser terrifié de me voir approcher du seuil et brûler d'atteindre le terme du souvenir quel est donc ce même objet de désir qui fuit à l'approche et que je ne puis atteindre afin que par évidence mon frère et moi nous puissions ensemble ne pas nous souvenir

est-ce lui que mon frère a vu dans mes yeux lorsqu'il est mort de m'avoir vu désirer sa mort d'avoir pressenti que je ne pouvais avoir de frère qu'un frère tué qu'un frère ayant rejoint le souvenir qu'un frère que je dois oublier pour affronter seul le souvenir oublié

confusément devant toutes raisons obscures confusément je ne peux pas tout oublier ni la plainte que j'entends s'écouler dans tout ce corps qui cite le mystère ni la supplication qui nomme sa poursuite ni l'unique cri de mon rire qui dicte sa présence ni le tournoiement des mots qui s'élèvent vers son silence dans la spirale née d'un désordre imperceptible

je ne peux pas tout oublier alors que j'ai oublié ce par quoi mon frère s'est vu refuser de vivre à mes côtés alors que je ne peux pas oublier que j'ai un frère et que je ne peux pas me souvenir de l'avoir tué puisque je me vois toujours seul devant mon frère mort mort de ma pensée de solitude vivant en moi mort afin que je sois seul seul dans son souvenir seul dans l'oubli d'avoir tué mon frère

oui pour le reste je me souviens de tout je me suis souvenu déjà de tout je me souviendrai un jour de tout oh rien qui ne soit imprimé dans le souvenir qui ne soit un jour redévoilé revenu à la lumière rien qui ne soit là en moi dans la chaîne des hommes en vie il n'y a rien qui puisse demeurer caché oublié perdu

mais que mon frère ne soit pas à mes côtés jamais je ne m'en souviendrai et pourquoi je le vois là mort cela je l'ai oublié car c'est de son repos que j'apprends qu'il n'est pas de repos pour moi car si je reposais cela ne pourrait être qu'être devenu le frère mort d'un autre frère qui ne souvient pas de m'avoir tué aussi bien n'ai-je de repos que de n'être plus pour personne que quelqu'un dont on se souvient quelqu'un que l'on abandonne pour qu'il ne désire la mort de personne quelqu'un dont personne ne désire la mort quelqu'un de vivant oublieux devant son frère étendu à ses côtés devant son frère devant le désir dont il a oublié l'objet devant ce frère tant aimé

si bien qu'il pleure dans une compassion sans terme qu'il se tient immobile ne se parlant que d'une seule voix de sa propre voix qui voudrait faire cesser la contagion du meurtre qu'il rit de son propre rire se réjouissant de se souvenir d'avoir déjà tué son frère se réjouissant d'échapper mais le sait-il il tremble aux élans au devoir de détruire de tuer d'oublier qu'il ne faut pas oublier ô mon frère !

mon frère à jamais écarté perdu cela oui cela je dois le dire car tu es né de l'arbitraire mais ta compagnie

me fait défaut car tu es né de ce qui m'aveuglerait mais
ton absence me préserve

ne t'approche pas tu ne peux rien faire pour moi ne
t'éloigne pas tu ne peux pas me laisser seul seul avec ce
que je ne dois pas oublier seul au moins même sans espoir
non je ne suis pas seul si je pose ma tête sur ce pressenti-
ment comme pour en sauver le sens sur ce front froid d'une
pensée atteinte par ce dont je ne peux me souvenir seul
non je ne suis pas seul dans l'ironie quand ce qui fut un
meurtre peut encore m'éveiller à l'exercice de l'énigme
pendant seul affrontant le regard sans vie de mon frère
l'œil voilé l'indéfinissable sourire la balance dans ce
sourire des noms oubliés le terme qui ne dit rien de plus
que ce dont je doute et que j'atteste

oui je me souviens désormais je vais vers ma pensée
comme en secret elle viendrait à ma rencontre pour-
quoi pourquoi ne m'en avoir rien dit mon frère
pourquoi me l'avoir caché

c'est ainsi que tu venais vers moi si certain de ne pas être
épargné se portant vers ma mélancolie comme un enfant
qui va mourir comme une seule innocence à qui l'on por-
terait tous les coups comme une image d'horreur que je
m'acharnerais en vain à détourner oh ! si loin de toute espé-
rance que je voudrais n'être déjà plus si près de ne plus rien
vouloir

ainsi mon frère tu n'étais que le monstre et ce sont mes yeux qui te l'ont appris mais je ne sais pas non je ne saurai jamais comment il est entré car je n'ai pas non je n'ai pas de mémoire et cela personne à qui le dire personne à qui le dire personne !

mon frère

maintenant que ton rire ne défend plus l'entrée dis-moi dis-moi comment laisser une chance à ce dont je ne peux me souvenir oui quand le monstre se repaît de ce dont je me souviens dis-moi ce qui échappe à sa furie ose me dire ce qui est épargné

et ce que je te dis ! ce que je te dis mon frère entends-le ce que je dis entends-le ! cela cela qui dit en moi ce que je dis mon frère ! qu'est-ce donc qui écarte le monstre laisse le champ libre à ma voix quand l'épouvante est la mémoire qu'est-ce que cela que de permettre que de me permettre un chant de liberté mon frère qu'est-ce que cette chance abandonnée est-ce un sens

3-5 janvier 1991.

SOMMAIRE

ce soir un autre.

à moi.

péremptoire et féminin :
« j'attends ».

o wort, du wort, das mir fehlt !
moïse, d'après schöenberg.

(parole, parole qui me manque !)

– 1 –

on ne sais pas... tous ensemble ; ni unis, ni désunis. on ne se dit rien.

à peine s'aperçoit-on que l'on murmure, que l'on ne rêve pas... ni ne désire.

on entend sans cesse un geignement d'humeurs, comme un assentiment pour une communauté des sécrétions du dedans ; pour leur triomphe.

au point de ne plus discerner pulsation et souffle... nul rythme, nulle mesure.

*on est rassemblés pour rien ; personne n'a donné d'ordre ;
personne n'ose un réflexe d'identité.*

*on a perdu toute notion du fait d'être là, désemparés,
patients, sans un geste, sans regard... comment penser qu'on
ne sait pourquoi l'on se trouve ainsi dénantis, silencieux,
blancs.*

*il n'y a ni femmes, ni enfants ; rien qui donnerait espoir ;
rien qui ne fait signe du moindre instinct de génération.*

*on ne peut décrire ce lieu, cette plaine où survit l'innom-
brable groupement... et quand on a réalisé qu'il n'est rien
au-dessus qui puisse rappeler le ciel, il ne reste plus qu'à
fixer, le front courbé, les membres engourdis, des pieds dans
la poussière.*

*on ne se souvient d'aucun appel ; on ne se rappelle aucun
enchantement ; on adhère à ce collègue de l'oubli ; on se tient,
immobiles, dans la négligence et dans l'inanité.*

*il est arrivé quelque chose que l'on avait, semble-t-il, ima-
giné ; car comment oser croire que l'on supporterait ici les
effets d'une cause extérieure.*

*l'abattement général est tel que l'on ressent une honte
entière et sans partage ; comme l'évidence d'un sens, pour
chacun, à jamais obscur de l'état dont on devrait répondre ;
comme un tacite, noir, acquiescement ; comme la fin même
de tout raison.*

si l'on ne parle pas, c'est que, d'un commun accord, la parole est cette fois de trop ; que l'on s'impose, confusément, de convenir ensemble du sans nom.

une lumière froide, que l'on ne saurait définir, baigne sur cette scène sans frontières ; semblable à la nuit, on la croirait élevée de la terre obscure, en absence de l'ombre ; c'est par elle que s'exhausse ainsi le manque qui ne peut être dit, par elle que le désir s'éteint, que le défi n'a plus cours.

confondus au sein de cette diffusion sans nuances, à peine distincts, on reste prisonniers d'une illusion qui n'exerce aucune attirance et, cependant, épargne.

ici, rien ne s'efface et rien de survient... puisqu'on ne veut rien attendre ; puisque l'on ne peut plus rien attendre... il n'est que cet immense concert de fantômes incertains, d'apparence de l'oubli.

ce terrifiant spectacle.

je ne voulais pas parler pour moi ; je ne voulais pas dire je, ce soir.

j'avais imaginé me mettre au service de l'indéterminé ; je désirais, par ce biais, rendre ma parole froide, sèche, me mettre à l'écart pour m'assurer de l'effroi.

ils étaient là, prêts à ne pas le dire en mon nom, prêts à parler pour eux ; je les avais séduits, suppliés, attendus.

je pensais les avoir atteints ; tous, ils sont venus ; je les avais à ma main ; tous, ils diraient pour eux ; ils ne cesseraient de dire ; ils parleraient tous à la fois ; ils maudiraient le monde pour moi ; ils s'épuiseraient face à la profusion ; ils se risqueraient à la véhémence de trop.

moi, je ne devais plus me consumer dans l'ambiguïté d'une pensée trouble ; je suis tellement seul, marchant parmi les ombres.

comment oserais-je citer leur aveulement...

ils sont autres, autres, quel émerveillement, quelle terreur, et le même n'est rien que la chose commune qui, d'arche en arche, enjambe le torrent de mort ; l'attente, vie après vie, le rêve d'atteindre, autres après autres, d'atteindre au souvenir, de passer le seuil innommé pour s'éteindre enfin, pour disparaître, comme se connaissant depuis toujours, à tout jamais.

ils allaient m'aider ; ils s'approchaient, je les voyais arriver.

sans nombre ; oh l'affreuse cohorte d'avant garde ; aux corps blessés ; aux âmes mutilées... qui pourraient-ils précéder... les mêmes allaient suivre, déployés sous ce front qui veut oublier, chancelants de misère à mes pieds.

alors je fermerais les yeux et je demanderais que la nuit tombe sur l'être seul qui ne compte que sur lui.

je les voyais tous, hésitants à distance... ils semblaient la lisière d'une forêt qui, telle en ces chants anciens, se mettrait en marche...

désormais, c'est une masse au travers de laquelle je ne discerne rien... mais, sous mes doigts qui le commandent, ce qui écrit pousse un à un, mot derrière mot, ces mots que j'écris, et voici que ces mots prennent possession d'un territoire où je ne veux plus accepter personne d'autre que moi.

et c'est vrai qu'ils s'en retournent, ceux que j'avais appelés du plus profond de ma compassion, qui devaient alléger mon unique fardeau...

le dire ne se peut : ce qui, en pure perte, passe le tremblement ; ce qui triomphe persiste, neutre, blanc, glacial ; qui n'engendre mais diffuse, qui m'attire et me pénètre.

je n'en voulais pas ce soir. je ne cherchais pas à m'en détourner ; je voulais que d'autres rêves puissent m'apprendre qui je suis, ailleurs, hors de moi, pour suggérer l'autre que

je ne suis pas, l'autre, l'être indifférencié que je suis, dans la fascination de son inguérissable obstination.

et si j'appelais à l'aide, je craignais trop de mon appel qu'il ne me revînt endeuillé du refus que j'endure ; non. je l'essayais sur le versant de mon silence, au cœur de l'énigme d'abondance, pour l'entendre résonner dans la plénitude qui ne dit mot.

mais une seule chose est certaine ; une seule qui, dans la nuit, franchit la barrière d'inconscient, dirige sur moi, en flux incessants, ses ondes de profusion, investit mon être sans défense comme s'il était en mesure d'absorber sans débordements la terreur entière devant l'inépuisable.

et c'est aux abords de l'extinction dans l'inconnnaissance, à l'instant même où le songe m'opresse dans l'irradiation du secret au point de m'inviter à la mort, que la survie me reconduit au tremblement, que mes yeux s'ouvrent dans l'obscur devant l'incertitude et la poursuite, que désarmé, seul, de nouveau, je balance dans l'attente...

alors, bientôt, dans la lumière qui déjouera le comble qui ne se peut supporter, le voici reconduit au sein de la profusion, retrouvant avec aisance la simplicité pénétrante devant le trop de tout, le voici qui ne meurt pas ; car c'est lui, pour ne pas dire ce je qui, lui, affronte, s'épuise, se perd ; car c'est lui, pour dire corps, corps de surabondance, corps de sursis, acharné dans la durée, voué sans alternative à engendrer insciblement le savoir oublié.

ah ! pourquoi n'ai-je pas su les choisir autres, ceux-là que j'attendais pour me distraire du stérile privilège : insoucians, oui, corrompus de complaisance et de permission, suants sous le plaisir de pérennité, mouillés de rosée mystique, passionnés de certitude, déchaînés, vains, hors d'eux.

et quelle est pour moi cette horde désespérée que je ne peux soustraire de mon loisir d'évocation ; quel est ce désordre d'adversité qui désole et bouleverse mon penser.

rien qui ne m'incite au repos, ne me détourne, ne me charme, il n'est rien qui ne me rende aveugle. ni l'hommage des ornements du mystère, la radieuse magie de ce qui s'ouvre, ni l'accueil, ni l'enivrement du caprice, ni la miséricorde.

il y a ce peu à vivre, ce peu à dire qui prend possession de tout. il y a ce refus qui ne sert de rien ; il y a, comme une invitation à ne pas céder à la torpeur, la parole sans passion du souvenir incrusté dans la chair, ce silence d'incarnation, un écho du sens perdu qui persisterait, tel un bourdonnement qui survivrait à la clameur assourdissante du néant.

mais, moi, palpitant sous mon ascèse, démuné pour le dire, indécis, sans force, oh bien sûr ! ployant sous le faix des surcroûts de leurres consacrés au vertige de trop, bien sûr assiégé par le spectacle illimité du ressentiment, par ces images, ces mots, ces œuvres, ces incrustations, ces parures, ces infinies variations, posées en rivales, différant le terme, perpétuant le doute, avides d'obstination, par ce vacarme et ce grouillement de preuves, par ce panique encombrement.

mais moi, seul, qui suis-je, inquiet du seul désarroi de mon dire, mais moi, qui suis-je pour ajouter au tumulte encore un signe, une expression encore, un dire de plus devant la peur, un appel de plus, un appel encore à l'indicible, une voix qui demande silence, qui demande le retour, qui dit encore et redit le non-oubli, le non-permis, l'attente.

et ce soir, seul, isolé, autre parmi les autres, je les ferai venir, quels qu'ils soient, vivants ou morts, vivants et à venir; je ne succomberai pas devant leur nombre et j'apprendrai de chacun l'étreinte mortelle et l'élan de vie; et je choisirai n'importe lequel d'entre eux, oui, n'importe qui mais pas moi, pour dresser l'inventaire des égarements, pour suggérer l'absence, la vacance, l'effacement, pour me préserver de la négligence.

et c'est ainsi, l'écriraient-ils, parlant pour moi qui veut écrire pour eux, que son angoisse d'être là, de rester là, de n'en pas finir, se confond à l'insoumission de son cœur qui bat, à l'incontrôlable impulsion qui retarde l'échéance, à son corps qui prétend à un projet sans nom et qui, dans l'expiration de la trêve où son mystère s'achève, éloigne devant lui le désir et l'espoir dans le triomphe à jamais présumé de son règne.

merveille de l'humain ! emporté par les vagues successives, indomptables des générations, chaque jour unique, seul, stérile, fixé dans la stupeur dérisoire du terme, de son unique, seule, stérile fin.

mais je ne les laisserai pas dire pour moi maintenant ; car ce sont mes mots qui resteront en souffrance, poussés un à un vers l'abîme de personne, car ce ne sont pas les mots des autres qui diront pourquoi je m'accorde au temps, pourquoi je m'enchaîne à la parole commune pour souffrir de ma seule compagnie.

je ne voulais pas parler ce soir ; je ne voulais pas être seul ; je voulais que ce qui n'est pas moi m'entoure et me soulage, dans un même assentiment, sans procès, sans possession, sans amour ni mal, comme indifférent pour oser être l'autre, être celui que l'on n'est pas.

je voulais qu'ils vivent à ma place et ce ne sont que des mots qui les auront remplacés ; des mots qui me renvoient à l'empire du sec, inséparables de moi-même, et qui ne font qu'accroître un destin sans partage.

oh ! quel autre pourrait-il, ici, revenir, hormis ce seul autre, éperdu d'humeurs et de chaleur qui, depuis l'origine, dans un même cri de souffrance et de surprise, contre son gré rejette, sur la rive asséchée, un nouvel enfant de l'homme ; quel autre qu'une mère qui, dans l'abri de confusion, à son tour porte de nouveau l'inconnu, l'autre, le même, et l'attente, et la mort.

et ces autres que j'appelle, que je nomme afin de les entendre me dire que j'existe, que seraient-ils d'autre que celui qui les demande en vain pour enfin retourner au calice de confusion, pour se perdre enfin dans la dilution tiède et hors de temps, dans le souvenir perdu de n'être pas encore un autre.

non, je n'ai pas de parole pour le dire : que l'autre soit l'image du sec comme je le suis pour lui, qu'il ne soit personne pour moi comme je ne suis personne pour lui ; que la parole donc ne soit rien, quand son prodige n'a pas lieu, que, par elle, je ne puis être l'autre et que son usage ne répercute que l'écho du même.

la différence garde son nom, l'autre est autre ; et, dans la peur et l'attente qui accompagnent chacun, quel délai de grâce parviendrait à différer l'heure de la mise à mort...

ô délai d'un rire sans limites s'ils s'approchent à me toucher, tous ces autres qui sont de trop dans la féerie de cet univers de trop, s'ils s'en viennent pour me le dire aussi, oui, que, moi, je suis aussi de trop pour eux, pour moi.

et nous rions à en pleurer dans l'irrésistible gaieté de la tristesse, de nous voir enfin semblables, dérisoires, inutiles, d'être enfin nous ! pour n'être rien.

mais que survienne au regard de l'autre un seul reflet donnant la différence et que la parole se déchaîne à nommer ce qu'elle doit taire, qui sont-ils désormais, ces autres contre les autres, comme emportés, saisis d'horreur, qui sont-ils pour ne plus pouvoir attendre d'en finir, pour se rendre ivres d'insoutenable et semer l'indicible épouvante !

... sont-ils moi, ce soir, serais-je eux, dans la pénombre trouble que je ne puis m'empêcher d'orner de mots écrits en pure perte... une seule chose me semble devoir être dite. une

seule chose que je désirais exprimer, que je destinais à l'autre et que je dis pour moi :

la consternation devant la mort triomphe toujours du rêve de confusion mais de se vouloir et de se dire à la fois soi et l'autre instruit, au cœur indifférent de l'être, le règne de l'esprit.

qu'il y ait un rêve ou non, pourquoi ne pas rêver, qu'il y ait une réponse ou non, comment n'en pas douter, qu'il y ait un sens ou non, n'est pas à dire...

ce soir, un autre s'approche de moi ; je ne lui parle pas ; j'entends son souffle dans mon dos ; je sais ce qu'il veut de moi ; je ressens son indécision ; je voudrais tant.

mais je me lève et me retire sans lui faire face, navré, inconsolable ; ce soir, un autre est venu ; une chose nominale dont je ne fis pas une erreur réelle.

je refermai sur lui ma porte et me mis à marcher sous la nuit sans étoiles, comme devantant celui qui n'est déjà plus.

mas du lac. 1-6 mars 1996.

SOMMAIRE

**à l'obscur, ode
au préfixe de
signification
négative**

« Mais, dès que je fus arrivé à m'endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors, le monde du sommeil (sur le seuil duquel l'intelligence et la volonté momentanément paralysées ne pouvaient plus me disputer à la cruauté de mes impressions véritables) refléta, réfracta la douloureuse synthèse enfin reformée de la survivance et du néant, dans la profondeur organique et devenue translucide des viscères mystérieusement éclairés. »

Marcel Proust.

« où me cacher ?

fuyons dans la nuit infernale. »

Racine.

que m'importe. même s'il s'avance, je ne le vois pas. je ne sais rien, je n'ai, jamais, rien su de lui.

comme une ombre que je retiendrais, dans l'éblouissement de midi, invisible.

il se tient sur le seuil qui le confronte à mon audace, inutile et lumineux.

que j'attende son approche, que je l'attire ou le dédaigne, que je perçoive sa présence ou me persuade d'être seul, qu'il me sauve de l'oubli, me plonge dans la nuit,

il n'est là que pour m'abandonner la place, il ne vient que pour disparaître, il se veut, dois-je le dire, ce que je veux de lui.

oui, rien, ici, ne doit se dire qui n'ait pas été fomenté par l'interrogation qu'il suscite, rien n'est à dire hors la raison de son étreinte, rien ne peut exprimer la terreur de dire qu'il est comme il n'est pas.

car je sais l'inflexion vers le dire qui ne peut être dit, l'effort indu vers l'innommé, je n'exige rien pour lui, ni ne rêve avec lui de l'abîme où défaille l'écho que sème l'illocutoire décret :

sois !

il vient et me fait trembler, se penche, irréductible, sur mon penser,

m'enchante et me retient, et, dans son aberration, se détourne, oh ! si proche serait-il en moi dans son exil, que j'impose déjà qu'il s'en retourne...

car s'il faut lutter et me fondre, que ce soit avec lui dans la science des ténèbres,

que l'étincelle de l'usage, en ces effleurements, puisse un instant illuminer le peu de traces du sentier qui me conduirait à l'obscur

et que je sache, là, toute mon identité, de poursuivre l'infime sillage de cet être en moi qui semble me précéder quand la faible lueur qui me permet de ne pas le perdre suffit à me confirmer qu'il s'avance dans le noir !

ô toi, qui obombres de son aile l'intuition qui me préserve encore, qui m'enseigne le sens disjoint du sens dans l'irradiation des vaisseaux du secret,

toi qui, de ton empreinte translucide, permets à ma servitude de filtrer, au travers des mailles de son suspens, les règles de ton inapparence,

toi qui déclines, dans l'approche du verbe interdit, tel un rivage quand laisse la mer, le spectre étincelant, abandonné de la nuit !

pourquoi me gouverner alors, et me contraindre à extraire des gisements de ma parole un désaveu diaphane, pourquoi me conduire à l'errance sur ces lais abandonnés des courants qui t'emportent.

... ainsi, sur le flot tumultueux qui me quitte, au comble de ce que j'oserais pouvoir dire, il atteint aux glaciers de l'obscur...

... ô immaculé, ce vierge en moi, l'immarcescible instance au long des déserts adjacents des ténèbres, grâces inamissibles du désespoir et de la compassion, ferveurs sans tâches de l'oubli, blanches litanies du respect !

quelle est donc ce qui donne l'impeccable apparition sinon cette éclipse où je vais en aveugle dans l'émergence des simulacres qui ont déjà signé les clartés de mon effacement !

que m'importe, oui.

de concert, nous allons, et c'est un compagnon obscur qui se rend invisible pour épuiser mon pas dans les mirages de la lumière.

or, au pire de mon illusoire destin de dire, abordant aux lisières de l'inexpiable destin, semblable à cet autre étranger défaillant sur l'orle du volcan, nuement, je le cite,

et rien, par ce qu'il voile des pays inconnus dont il s'est absenté, ne m'autorise à le nommer.

de concert, éperdument, nous balançons, véhicules du vertige qui me consume devant l'intarissable, et plus nous progressons en ce péril, quand toujours plus en recul s'estompe et se soustrait le sphinx, plus je vois, de proche en proche, s'opacifier la cible de mes utopies.

qu'il me tint à distance, ô mon guide auréolé du limbe noir que je ne puis penser, rien en moi ne sollicite une plainte, un appel, et ne me détourne de l'impitoyable impasse quand, sur mon front, scintille à peine l'orbe du fatal oublié.

car ce n'est pas à l'extatique dérive du nom que je devrais mon ressentiment mais à la fascination des limbes qui accueilleront mon retour indéfini.

ah ! pour ce regard qui, face à la profusion, oblitère la nuit, je me serais enivré des philtres du léthé, pour ce dévoilement qui me courbe, inconsolable, je n'aurais donc pas délaissé sur mes lèvres les sèves d'un lotus immémorial !

et, rejeté des demeures indéterminées, pour cette brève inanité devant l'apparition, pour cette confusion éphémère où, par degrés, je me destine à ce que je n'ai pu dire,

je me borne au rêve d'une ineffable invisibilité sans pouvoir me soupçonner d'avoir connu l'obscur, et me surprends au désir du terme pour oublier d'avoir été vivant...

que m'importe désormais ta compagnie, ô spectre détourné de l'infranchissable gué,

toi qui me conduis à n'entendre en moi que ce que je ne
puis retenir, à ne vouloir saisir que la parution de ce qui a
disparu,

toi qui, dans un baiser qui ne m'effleure pas, me consacres
à la seule magie d'un respect dû à l'obscur, dû à l'indicible,
invisible, noire,
 profusion !

que m'importe d'être séparé de la source inconnue où prit
naissance ce qui, devant le voile, n'est pas celé, où versa
dans son lit amer un penser de clairvoyance implorant
d'inonder de sa tension aride la berge inatteignable qu'il ne
peut penser,

où, distrait des espaces sans nom qui le préservent, le sens,
au dépourvu, dévale sur les versants de dérision, le sens,
dévié du secret dans son épuisement à ne pouvoir combler
tout ce qu'il pénètre...

oui, c'est à moi seul, maintenant, que je dois accorder le
délai de m'avancer dans la lumineuse assemblée qui frémit
de terreur à pressentir l'inabordable proximité de la nuit !

c'est à moi qu'il incombe de porter témoignage de cette occultation à fleur de mon entendement qui, telle une remembrance inouïe et sans cesse différée, me sépare à tout jamais des âtres, inconnus dans leur illimité, de l'inconnu !

... une évidence d'obscur, voilà bien humblement ce que, pour l'écrit, j'implorerais qu'il soit...

quand mon penser longe l'obscurcissement comme un exilé tremble aux marches de son pays et que, plus je m'approche, égaré dans ma pénétration, de la plaie inguérissable du mystère, plus je me vois confronté aux lueurs enceintes des ombres sans objets.

ô jour enveloppé de nuit, ô dévoilement, reflet fascinant concédé par l'imprononçable profusion !

ô lumière, signe retrait des comptes de l'obscur, chiffre diminué de l'inapparent, lequel, en elle réfugié, se contracte et se dédit !

veuillent les dieux inconnus, pour ce dire, me céder en souriant le respect d'impermis et, sur cette place bornée où je poursuis mon errance, fixer pour mes usages de ne paraître que semblable au rayonnement de tout ce dont je suis privé.

alors, qu'en cet écrit que circonscrit une urgence de clarté, soit reconnu pour obscur le blanc feuillet que violente l'inquiétante extension de ma parole, et que ce soit au noir foisonnement où se manifestent mes apparitions de révéler en cette vierge épargne le sens de ce qui se refuse !

car, si je me suis ainsi livré, par volonté d'écrire, à l'obscur, n'est-ce donc que pour m'approcher pas à pas de l'évidence que je ne pourrai pas écrire,

puisque mon écrit passe inmanquablement à l'obscur ennemi quand ce que je dois écrire noir sur blanc n'est qu'un peu de blanc condamné à se rétracter devant le noir !

ô ferveur sans passion de ne plus attendre que l'oubli, si je me suis ainsi, chargé des chaînes de mon dire, persuadé du lent triomphe des marges obscurcies par l'impuissance de l'écrit,

n'est-ce pas admettre qu'il ne faut rien oublier de l'oubli puisque le verbe de connaissance se charge de noircir la lumière et que c'est par le blanc que l'on éteint l'éclat de leurs noms, ô ténèbres, mystère, énigme,

impermis !

et ne dois-je pas oser dire, puisque l'on ne peut noircir la blancheur dans les ténèbres, que ce n'est pas dans l'oubli de l'obscurcissement qu'il faut oser proclamer l'émergence du lumineux au cœur même de l'obscur inconnu !

ô mélopées impardonnables dès lors qu'il soit permis de nommer l'obscur, de divaguer, sous la lumière, sur la lumière !

ô ma mort, ombre tombée en désuétude, ô sens qui fuit et s'oblitére, ô sentier impermis de ma lumière...

que m'importe d'ailleurs. je vais cesser d'écrire et, déjà, je ressens qu'il me rappelle, moi qui pensai me soustraire à celui qui n'a jamais quitté le creuset inconcevable de mon penser.

... le voici qui s'en vient, vibrant de l'équanimité dont mon illusion le pare, et me concède le paradoxe infernal du blanc de la nuit,

le voici qui m'enlace et me pénètre et, dans le silence brûlant qui se fait en mon être, un regret inassouvi glace mes lèvres de ne plus risquer ce que je dis.

désormais, je le sais.

il m'attend. mais cette prescience n'est rien d'autre que de trop me convaincre que c'est en sa compagnie que j'avance vers ma fin.

« si l'homme, ce petit monde de folie, se regarde ordinairement comme formant un entier, je suis, moi, une partie de la partie qui existait au commencement de tout, une partie de cette obscurité qui donna naissance à la lumière, la lumière orgueilleuse, qui maintenant dispute à sa mère la Nuit son rang antique et l'espace qu'elle occupait. »

Méphistophélès.

(Faust de Goethe, trad. G. de Nerval.)

« obscurum per obscurius »,
mas du lac, 21-28 février 1997.

SOMMAIRE

**un seul terme
pour délaissier
l'ébauche.**

– 1 –

... c'est ainsi qu'il fait de
la littérature, aimant
l'inutile passion de l'autre
qui n'en fait pas, du même...

il vient d'écrire le dernier texte, celui qui lui permettrait de ne plus écrire. or, ce n'est pas qu'il veut cesser d'écrire, mais ce qu'il vient d'écrire...

au plus profond de lui, l'image trouble du seul livre qu'il n'écrira jamais, du message achevé par lequel il rejoindrait son silence. un seul terme, bien sûr, pour délaissier l'esquisse de cet être de l'humain déployé dans l'inachèvement, contraint au défaut de ne pouvoir négliger la conscience de sa fin : sa seule mort. contre la barrière, bute l'ébauche d'une parole qui effleure en sa formation la frange ineffable de sa défaillance. ardente ellipse que mon projet soumet à mon obsession de dire, délivre-moi du masque où j'ai cru me reconnaître, déguise-moi pour affronter le seuil où je vais disparaître.

il ne faisait pas tout à fait nuit lorsque je quittai, pour n'y plus jamais revenir, la maison déjà, par la pénombre, envahie.

c'est à cet instant, dans le désir subit de vouloir, chaque jour, porter ma mort, comme si je pensais retenir ce terme au cœur d'une sphère inviolable, que je dus concevoir, pour la première fois, la rupture de sens qu'il me faudrait subir pour abandonner à l'histoire la chronique de mon identité. à vrai dire, je n'avais d'autre dessein que de devancer, avec légèreté, l'inéluctable et je ne doutais pas, néanmoins, de ne disposer d'aucune reprise pour parfaire le spectacle d'un temps qui s'évanouirait avec moi. il n'est rien d'ailleurs

qui puisse moins s'approcher de la fin que de prétendre l'exprimer.

j'entends encore la pénible histoire d'un être quelque peu désespéré qui avait décidé de prononcer, à la seconde même, où il déciderait de sa mort, que tout était fini. mais quand il fallut le dire, ce fut ce soupir de trop : « oui tout est fini », qui le fit hésiter sans recours sur le seuil d'abîme et, puisqu'il n'en avait donc pas fini, ce fut de lui que nous pûmes apprendre la leçon de ce sursis. « la prochaine fois, nous dit-il, je laisserai le soin aux autres de se dire les uns aux autres que pour lui, désormais, tout est fini ».

aussi serait-il plus judicieux de me reprendre et d'écrire qu'il ne faisait pas tout à fait nuit lorsqu'il quitta la maison. cependant, c'est bien de moi qu'il s'agit, et pourquoi deviendrais-je un autre alors que j'ai décidé de parler en mon nom. si, pour exprimer ce cruel abandon, j'écris que je suis au bord des larmes puis, après avoir hésité, qu'il est au bord des larmes, comment ne comprendrais-je pas que nous ne serons jamais, lui et moi, pareillement au bord des larmes.

or ni moi, ni lui, nous ne le sommes car celui qui vient de l'écrire a, depuis longtemps, retenu son pleur au souvenir de l'illusion de leur peine. il n'y a donc ni maison, ni crépuscule, ni départ, ni lendemain, nul imparfait. seuls, les mots au présent, un à un m'abandonnent.

si vivre paraît être, en général, cette affection rémittente que l'on veut méconnaître, écrire serait le plus haut degré de cette fièvre qui, fortuitement, fait relâche. inévitable excès qui, dans l'inquiétude mortelle, assure à la vacance et l'opiniâtreté de mon apparente manufacture le répit qui me retient ici. mais, s'il faut accepter que la seule raison d'écrire échappe à notre main par la consternation de comprendre que nous n'exprimerons jamais l'heure de notre propre terme, de cette indicible rupture des réseaux inouïs de notre identité, alors, rien n'est plus respectueux de l'être que de ne pas succomber à ce ressentiment, de contenir la parole en son lit de mesure et de ne pas lui permettre de forcer le mirage de son annulation.

sur le sentier tant de fois parcouru, je me séparais d'une existence que je n'avais pas vécue. au spectacle des collines tant aimées, je m'accommodais de la perte des vibrations dont un autre avait du ressentir le délicieux effet. le parfum, la disposition au bord du chemin des arbustes dont il n'avait jamais voulu connaître les noms, rien ne m'affectait dans cette fuite aux confins du domaine perdu qui lui fut toujours étranger. un exil, murmurait-il, mais quand bien même ces vallons ombreux m'auraient-ils accueilli que rien, dans l'ordre de ces terres, ne lui donnait signe de la dérisoire possession de ces lieux que l'on imagine bornés par l'errance de nos pas. son allure se pliait sans peine aux accidents du parcours et les affleurements de roche, qu'il évitait par

l'usage, ne contrariaient pas le rythme de sa retraite. ainsi, mes jambes en auront-elles appris plus sur ce monde incertain que la ferveur des pensées par lesquelles il prétendait soutenir la démarche indécise de son esprit. souvent, aux détours de la piste, devant des perspectives offertes sans surprise et dont il n'aurait jamais du se lasser, je m'arrêtais. d'un regard mort, j'embrassais l'étendue de cette beauté qui ne me donnait rien que le leurre de son dévoilement, qui, se surprit-il à l'exprimer joyeusement, ne lui parlait pas, ne daignait pas l'honorer de ce verbe en suspens qui semble prêt à fondre sur la candeur de nos entendements. puis, il reprenait sa course, poursuivi par ce qu'il fut, et ce qu'il est aujourd'hui ne peut m'inciter à l'accompagner sur les versants où je ne l'ai pas connu.

ce n'est un secret pour personne que de comprendre, parce que nous commençons à vieillir, que nous appartenons de plus en plus indifféremment au genre humain. plus il faut tendre vers le singulier, plus on conçoit son unique solitude, plus on apprend que le prodige du temps nous plonge au cœur de la masse intemporelle des morts et des vivants. voici bientôt l'œuvre accomplie et, de n'avoir pas été un autre, revient à ne pas avoir mis un comble à l'exclusive ardeur qui va disparaître. ô générique engeance que je n'ai pas choisi, à laquelle j'offre l'oubli de moi-même, que je résume.

je m'approchais des ruines du château. de loin se confondant à la falaise blanche, son appareil de pierres m'apparaissait maintenant dans la suprême ardeur de son élévation.

personne. celui qui pénétra, tremblant, dans cet espace envahi de présences minérales, n'a-t-il donc plus quitté les lieux de sa reconnaissance pour que j'en vienne à le revoir là-bas, éperdu, mort à lui-même et vivant enfin des fièvres de son renoncement. le vent siffle et gronde encore en s'engouffrant sous les voûtes écroulées, mais c'est revivre encore la souffrance de l'être interdit devant l'annulation de ce qu'il fut, tandis qu'un voyageur ivre de solitude brûle d'une fascination sans trêve pour la magie de son refuge déserté. comment ressentir, de nouveau, ce détachement, cette froideur sans remède associés à l'ordre du devenir dans l'exaltation de ces instants. qui danse donc, étourdi, sur ces murailles, ces tourelles dévastées, sans un vertige devant l'abîme et soutenant par ses clameurs le souffle indestructible qu'il pense remercier de sa vie sauve en cette enceinte !

mais le soir était venu, le froid de cette nuit d'hiver. engourdi, t'en souviens-tu, sous un ciel habité, c'est là que tu conçus l'angoisse et l'usage d'attendre ce qui ne viendra pas, mais c'est encore ce soir et cette nuit que nous pressentirons ensemble la ferveur de l'heure qui précède, de cette ellipse, mystère de ma vie, et que nous déchiffrerons, en cette réduction du non oubli, pourquoi je m'éprends toujours d'une féerie littéraire.

tant que je choisis d'être moi-même, l'éveil du monstre me sépare du chaos indifférencié de mon prochain. c'est un acharnement sans rémission que de supporter sans rancune ce fardeau de nous-mêmes dont nous devons un jour, radicalement, nous dessaisir... et c'est bien le seul abri que nous puissions nous permettre, cet aveu d'espérer n'être plus rien pour obéir à l'instinct général d'un retour au cœur désormais immobile de l'océan de nos semblables.

une fin d'après midi d'été. tu es seul dans ton jardin, le dos à la maison, face au chemin qui mène jusqu'à toi.

tes pensées sont mélancoliques, mais tu ne te reconnaîtrais pas si, tous deux, vous pensiez vous bercer d'illusions. car celui à qui tu parles du plus lointain de ton enfance se tient avec toi sur la balance où vous n'échappez pas à votre réalité. tu n'es donc pas aussi seul qu'il y paraît mais, tous deux, pourquoi ne vous attendiez-vous pas à ce qui doit nous arriver. l'air est d'une douceur extrême, et je ressens toujours cette même et sereine pause en ce jardin perdu. ô nous qui fûmes moi, je tremble déjà de terreur pour ce qui va survenir. je tremble et reste déchiré bien que ce fût à vous que ce supplice fut destiné.

mais cette main étrangère à celui qui voudrait parler cesse d'écrire, car c'est pour lui que nous devrions écrire, pour ce seul moi-même insouciant encore et souriant malgré lui, pour toi que tu sais inconscient du saisissement qui va s'emparer de ton être, qui va t'emporter et te ravir, pour te brûler et te réduire.

revenez ici, tous ceux que je fus. bien sûr, vous ne me reconnâtes. maintenant qu'il faut pressentir que celui que je suis se conjugue de moins en moins au passé, c'est une terrible approche, et presque intolérable, de vivre un présent que, par la plus grande proximité du terme, je commence à dédaigner de n'avoir pas été. il semble que l'on devienne une histoire qui n'aurait rien à raconter, un individu fixé par l'abandon de son destin. c'est ainsi que l'on commence à entrevoir les autres, malgré que l'on ait encore quelque indulgence pour tous ceux que nous avons été, mais, ces autres, nous les faisons inconsciemment à notre image, dérisoires, sans histoire, voués à disparaître.

tu voulais me le dire. tu étais là, tremblant, consumé, hors de toi. je n'étais plus l'autre, nous participions du même secret, nous pouvions ne plus exister.

c'est cela que tu voulais dire. dire que tu ne voulais pas le dire. tu fixais ces yeux réfléchis sur les miens, mais ce n'étaient plus les tiens car tu ne me voyais plus. cela dura longtemps. comme si nous ne pouvions plus nous extraire de la fascination du même en cette crise sans issue, comme si nous subissions, affligés de l'insondable mélancolie de l'excès, l'illusion d'une même échéance. comme si nous répétions, en ce lieu sans refuge, une soi-disant agonie, ainsi que deux voleurs s'inquiétant d'un trésor trop secret. d'un recul imperceptible, je desserrai ton étreinte et, par ce que je

vis dans tes yeux, je n'ai plus redouté rien d'autre que l'instant que je ne dirai pas.

... il se souvint. debout, seuls, pressés par la foule. le bruit, l'asservissement, le glissement de tous ces yeux dès l'atteinte. en usage d'être, la condamnation et le châtement. mais nous n'étions pas au royaume des morts et nous nous faisons face, séparés par le nombre, sans cesser de nous fixer et de sourire. emportés sur place, inflexibles, nous allions parmi les vivants, comme deux spectres revenus de la lumière.

il y a une chose que je ne t'ai pas dite. toi qui m' observes au point de me réduire à ce que tu prétends être, qui me tiens prisonnier comme une image dérobée au dévoilement invisible, toi qui ne peux me quitter avant que nous ne puissions plus nous le dire, qui refermes devant moi les illusions du repos impossible, toi qui me condamnes au silence pour que j'entende la rumeur de notre annulation et me parles sans détour de l'effusion du secret en ce défi constant du simulacre, toi que je chéris à en aimer mon apparence, ô toi que j'accompagne, il y a une chose que je ne t'ai pas dit : en ce destin commun, dis-moi, qui de nous deux, le premier, pensa notre séparation.

une nuit entière, il y a vingt-cinq années, nous avons parlé. mais que dire, ce soir, de ce suspens d'inexprimé qui me propose chaque jour qu'ils n'ont pas cessé de se parler.

cruels élans livrés au refus de l'étreinte, oui, reprenez ici la ferveur qui me condamne à celer mon impuissance, et que cet autre, épris du règne de l'attente, revienne et me dise à quel point cette nuit sans attente ne s'est plus achevée. un même combat livré pour ne rien devoir apprendre de l'autre se poursuit, comme si personne ne voulait comprendre que c'est au terme des paroles que se dévoile l'unanime et secret assentiment. le cœur mort, je vois le même s'accomplir en ce geste immobile qu'il offre à son indécision, celui qui, du plus loin d'un temps brisé, se referme et se tend sur l'ombre de ses derniers instants.

tu me parles encore et ce que j'entends, qui ne cesse pas, laisse filtrer un cri que je n'ai pas enduré.

il est allongé dans d'insupportables souffrances. je l'entends qui râle par intermittences, sourdement. je suis encore venu aujourd'hui, je ne saurai jamais pour qui. j'assiste un moribond, presque froidement, dans la désolation de sa présence et mon impardonnable défi d'être bien portant. je le regarde se crispier de douleur et, consterné par mon indécence, je reste conscient de l'indifférence que mon corps témoigne à ce mal étranger.

au cours d'une rémission, nous avons pu nous voir, parler un peu. nous avons joué, tous les deux. comment pourrais-je

oublier son sourire quand il me remerciait de ne pas le laisser gagner.

jamais il n'abordait l'ombre de son état, comme s'il présentait qu'il suffirait d'un seul mot pour entendre ce qu'il avait, depuis longtemps, refusé d'entendre, cette parole de mort qu'il savait prête à fondre sur lui, ces mots, les miens, contre le rempart de mes lèvres ajustés, qu'il ne me permit jamais de prononcer.

bien au contraire, il devisait gaiement, me provoquait dans l'évocation de ses projets. oui, me fixant de ses yeux brûlants de fièvre, me cédait son rêve du temps. presque impatient de me voir le suivre en cette fiction d'avenir, il m'imposait le malaise inconsolable de devoir convenir avec lui d'une persévérance à laquelle il avait, bien sûr, cessé de croire. puis, il s'en retournait fixer son implacable solitude dans la chambre où il allait bientôt cessé de vivre.

non, pensais-je, en me retirant d'un seuil presque inexistant déjà, nul ne sait à quel point doit se refermer sur lui-même le mystérieux compagnon qui s'attache nuit et jour à nos pas, se plaît à demeurer tant que nous lui donnons vie, et dont nous ne saurons jamais s'il nous quitte ou s'il nous suit quand vient la mort.

il n'y aurait donc que cela. l'instant du dernier souffle. et, face à cette unique étincelle d'agonie, un territoire d'inexprimable solitude où l'errance de mon écrit contre en de vains suspens l'incompétence et l'abattement de mon penser. alors, d'exorcismes en manifestes, le verbe ne peut que subir dans l'accablement l'attirance que le secret du double veut nous faire pressentir, l'extase du passage où se perd en moi l'énigme de ma différence. il n'y aurait donc, pour vivre, que cette inaptitude devant la déchéance de mon identité. ô mon corps stérile, assidûment soucieux de retarder l'échéance unique de mon penser, ô fabrique de ma vie, insoucieux instrument qui s'oppose à la connaissance de sa fin!

peut-être parviendrais-je à l'exprimer. dans le silence de la nuit, cette table, ce carnet. une intégrale solitude entourée du désordre de tous ces objets déposés par les années. cet instant, devant la page, qui efface tout, qui réduit à néant l'histoire, qui me métamorphose en celui que je ne cesse d'être et que je ne serai jamais. celui qui, de ma naissance à ma disparition, aura été le même est là, mais sa présence est une fiction si agissante, inexorable, que l'angoisse de me reconnaître le retient au seuil de mes pensées comme s'il s'agissant du fantôme d'un autre qui aurait plus d'existence que moi.

devant cette concentration au plus profond de l'être, lorsque l'enfant qui vient de naître rejoint le moribond et que je suis devenu ce pont que traversent tous ces autres moi-

même, devant cette convergence, en ce seul qui écrit ce soir, de l'identique mystère qui me désigne comme si je n'étais déjà plus, comme s'il me réunissait à tous ceux qui auront vécu en mon nom,

comment dire ce fardeau de confusion, cette œuvre en moi d'une permanence qui parvient à regrouper les états intraduisibles de cet unique destin, cette suspension soudaine où il me semble avoir la mort sur les lèvres comme un goût de l'être à l'heure d'agonie.

il faut pouvoir le dire. il n'y a plus rien que moi mais ce n'est pas moi, mort au monde en ce rassemblement, ce n'est personne d'autre que personne, un semblable inconnu appesanti au cœur de mon penser, ce sans cesse moi-même dont l'inexistence a conçu ce que je suis, cet autre qui ne peut appréhender par quelle magie insondable je ne suis plus que ce noyau de fusion presque froid, cet autre qui écrit, ce même encerclé par tous ceux que je vais défier, par ces ombres rappelées pour un festin d'identité.

note de l'auteur : lorsque, cerné par le silence, celui-là ne sait pas encore ce qu'il veut exprimer, comment celui-ci ne lui proposerait-il pas d'écrire avant même de commencer qu'il parviendrait peut-être à l'exprimer.

*comment décrire par quel effet de tournoiement
le temps se joue des instants d'émotion musicale.
comment me dissocier, moi qui suis en train
d'entendre, de cet autre qui dut entendre. com-
ment imaginer ce regroupement des mêmes qui
furent atteints, de ces inconnus qui reviennent de
voyage, s'unissent en un même feu. cette consu-
mation, dans un même foyer, de soi, de tous ces
autres soi, qui entraîne et anéantit, sous cette
braise du sensible, la notion d'un temps qui
passe. oui, désormais, te voici, phénix radieux,
temps qui s'élève et plane, et tourne autour de
moi, tourne autour de cet autre saisi d'effroi par
le même qui n'est plus.*

il croit au récit de ses aventures. mais il n'a rien vu du monde, oui, s'acheurant à l'intuition que rien, jamais, ne se peut voir, s'obstinant à comprendre que tout ce qui fait face, tout ce qu'il faudrait affronter, ne risque pas de l'emporter sur l'incommensurable profusion qu'il présume en lui-même. il veut partir, mais il demeure court, trop avide en suppositions d'un prodige intérieur pour flâner au gré des lisières manifestes de l'inconnnaissance. il en reste là, se consolant d'autres séjours par l'évocation de son terme, par la nostalgie de s'éloigner enfin des marches indéchiffrables de son royaume. or, que dire d'un arrêt quand on se sait emporté par le courant sinistre et silencieux des générations. comment n'être pas médusé de me voir soumis à ce désir d'immobile où, me vouant au même, je ne puis empêcher ces autres que je fus de me convaincre que je ne saurai rien de ce

que je serai. déjà débouté par le corps d'écriture, je cède au fil des mots, déchu de l'état d'être pour avoir crié merci de vouloir me conformer à ce qu'il n'est pas permis de vivre. ô supplique insensée, égarement des termes du discours, celui qui parle n'est pas celui qui songe, celui qui demande celui qui exige, celui qui écrit celui qui veut écrire. c'est ainsi, le disant, d'aventure en aventure, qu'il s'évertue à présenter la terreur de ce qu'il ne peut dire et qu'il propose au sens de vivre l'évidence qu'il pourrait tout aussi bien être mort. sur la frange non décelable de mon penser, j'aimerais entendre un appel, un unique désir, l'ombre de la plainte qui me contiendrait, mais cette invocation s'éloigne comme ce qui hurle sans un bruit, comme il reprend sans un abri le cours de son attente.

... oui, si malaisé d'admettre, en ce devoir écrire, qu'il ne s'agit que de littérature. et de quoi devrait-il donc s'agir quand, au refus de la distance, je ne fais que dénoncer une parole disjointe de mon souffle de vie. oh ! vivre, pourrait-il dire, quand il pense à la vie et qu'il ne pense donc à rien, car c'est assez de vivre. mais, qu'en un seul débordement, je cède à l'usage des mots, non pour exister et poursuivre, mais pour me contraindre à écrire, à suspendre l'illusoire durée au nom d'un autre moi-même qui va mourir, alors me voici écarté de la résignation, m'abandonnant à la recreation d'un monde qui m'appartiendrait, séparé de ce je qui n'écrit pas, mis à découvert, nu.

or, comment ne comprendrait-il pas, cet autre en souffrance, à quel jeu se livre le même et comment il s'accorde du temps pour travestir et différer le délai de leurs emportements. ce serait bien mal nous connaître que d'attendre des mots le réconfort d'une réconciliation entre ton dire et ma vie. oh loin de moi, mon diable ici présent, l'aberration du verbe descendu tandis que mes questions s'élèvent jusques aux cieux murés du non penser... c'est en raison de cet obstacle, et devant lui, que je vais écrire, que je ne puis rétablir de concorde, que j'attends... vers quels espaces dois-je diriger mon ressentiment quand il n'est d'audace que de parler pour le silence, pour quelles étreintes me préparer quand il faut faire face à l'esquive du secret, dans quels dédales m'égarer puisque j'écris reclus en ce foyer du labyrinthe.

... c'est ainsi qu'il fait de la littérature, aimant l'inutile passion de l'autre qui n'en fait pas, du même qui ne parle pas et se distrait de tout, comme envoûté par les mécanismes qui le tiennent en vie et ne le mènent à rien. quel est donc ce leurre de vouloir enseigner celui qui n'a pas de mot pour dire sa funeste exemption, puisqu'à la seconde où son penser se délivre, une indicible dispense le soustrait aux prétentions du verbe.

ne serait-ce, murmure-t-il, à en perdre la parole que de poursuivre un prêche où tu t'éprends de tout ce qui va s'interrompre et disparaître... mais, lui répondrais-je, de quelles ferveurs obscures suis-je l'initié pour m'obstiner en ce domage, alors que je consens à supporter l'inanité de mon inguérisable dire.

ainsi, nous balançons de concert, du silence à l'expression, de la vie à l'écriture, comme deux inséparables compagnons que le hasard retient aux bornes de l'énigme. ainsi, nous résistons et vieillissons, de même désolés de l'obsession du terme et persistant de vivante légèreté. ainsi, sans nous le dire, renonçons à la torture et tremblons de détresse, passagers inconsolables de l'ordre sans projet qui nous préserve.

... il reprend, mais ce qu'il
reprend est une attente...

il se lève. il n'est pas mieux debout. se rasseoit. reprend.
ne reprend rien puisque rien n'est commencé. c'est ce qu'il
veut dire. le sujet. ce n'est pas un sujet. c'est par cela qu'il
faut commencer. dire que ce n'est pas un sujet. comment le
dire.

il fixe sa feuille où il n'y a rien d'écrit. regarde sa table. il
se dit, trop, ce trop de tout. puis il retourne la carte postale
qu'il a posée devant lui. il relit : jayavarman VII, grès du dou-
zième. un roi qui sourit. devant lui, le repos et le sourire d'une
image de pierre.

voilà longtemps que le roi ferme les yeux. d'un regard
abaissé. vers la feuille encore blanche, et c'est à mon tour de
sourire. il reprend, mais ce qu'il reprend est une attente.

*

ce n'est pas que je ne peux écrire. c'est cette chose que ne
se peut dire. ce qui est froid depuis ma naissance, me précède
et me suit. ce qui diffère l'heure et me guette sans répit. tapi
en moi, me réalise. machination d'obscur conforme au décret
de mon souffle. inexorable compagnie.

à tous ces êtres qui furent moi s'accorde le monstre, la seule vérité. cette indécence au regard des autres. cela seul qui ne se regarde pas. qui me fait reculer, pas à pas, au plus noir de l'abri sans partage. ce désaveu de tout figé en plein corps. au plus indifférent de l'implacable fortune de mon agrégation. ce spectre de pierre enchaîné aux rouages sans dessein de ma survie.

*

cette chose qui anime les bourreaux. ce mystère de l'horreur qu'ils retardent, pour ne pas envier ce qui, soudain, repose inerte entre leurs mains. pour s'en préserver, l'insondable attirance d'observer et de susciter, de la faire endurer. ce qui retire toute compassion, excite la souillure, admet l'intolérable.

*

il attend, mais il se demande quand l'attente a commencé. de ne plus rien attendre. il faudrait retrouver là, pour l'écrire, quand l'élan n'a plus rien signifié. car c'est à cet instant que cela arrive. ce qui ne se peut dire. et ce qui se met à palpiter en lui, le rend immobile, invulnérable et borné, le confine à l'attente désormais.

*

dis-moi, celui que je ne veux pas être. parle-moi de toi. je n'ai pas oublié, quand nous pouvions encore nous rencontrer sur ces versants qui s'inclinaient vers l'impatience. au moins,

dis-moi qui j'étais alors, et pourquoi je me retirais de la clarté désordonnée de ton projet. qui, déjà, me contraignait au refus d'avancer en ces chimères. je recueillais de jour en jour ce que l'on ne peut oublier et, de jour en jour, je te quittais. rien ne permettait qu'il ne m'advint d'autre délai pour supporter d'autre fardeau que l'échéance du déclin...

*

ô signes illisibles de l'humain blottis sous mon énigme, multiples échos des plaintes d'agonie, ô fantômes déposés le temps de demeurer en vie, erreurs inconnues que je dois rassembler pour nous fondre en cet exil dont je ne puis parler.

*

aucune chance, se dit-il, de sourire comme ce roi de grès. ce sourire d'éternité. mais c'est toujours au même, à quel même ? que ce sourire est accordé. derrière ses paupières, se cache un seul secret de terreur et c'est pour mieux offrir le leurre de l'oubli de ce qu'il dut supporter. étrange usage de parler d'une pierre qui reçoit avec sérénité ce que n'entend jamais la dépouille des dépossédés.

*

sous sa lampe, sans parvenir à vraiment comprendre pourquoi il reste là. ce qui le détermine au devoir d'intercéder. pour qui demande-t-il grâce auprès du silence, par une parole de concorde qui se disperse au gré de sa prétention. par quelle entremise en ce chantier sans réponse. sous cette lumière sans

éclat qui lui permet cependant de dire, de citer l'aveuglement, de cesser un instant d'oublier qu'il doit vivre. il se conforme alors à son désir d'absence, osant par sa vaine différence s'approcher du centre interdit de la conciliation. opiniâtre et dérisoire ardeur du seul en lequel se rassemble et qui croit endosser le chiffre illimité de l'être !

*

c'est par cet autre, déchiré, blessé, par cette imploration dont je me détourne, par ce moindre geste auquel je ne répondrai pas, c'est par la plainte lugubre que disent ces yeux que je n'affronte pas, par la désolante approche se brisant à mon retrait, par l'ombre de compassion où je tremble quand je m'enfuis, c'est par cette inexorable évidence de la consternation que je suis, ici, vainqueur et préservé, déchu, que je suis dessaisi de parole et que je m'étonne de n'avoir pas encore cessé de vivre.

*

son attente n'est rien. son temps décomposé par chaque instant qu'il vit. patience ! ô temps morts saturés de plénitude. il cite son roi, dont il peut contempler le sourire. cette tendre pitié, si parfaite et sans objet. il sait qu'il se condamne à ne rien dire, qu'il se tient là sans mot dire et qu'il délègue ce qu'il veut taire à ces lèvres refermées d'un roi, que le ciseau ourla d'un comble de silence en son sourire.

*

ce qu'il ose murmurer dans ce regard ébloui de la passion confuse qui les tient interdits. mais en quel nom le lui dire, ce qui ne se peut dire. le désir comme esquisse de la perdition. l'impossible possession se déchiffre en instance de ne plus être et le plus infime déplacement du mirage pose la séparation. dire l'épreuve extrême de ne plus être soi quand elle suscite la conscience de ne plus alors être là. reflet de l'être aboli qui vous emporte, ô vertige du même, comment se soustraire à l'ordre qui, de nouveau, vous reçoit seuls et dés-empareés, quels décrets vous réduisent à la continuité, voyageurs désunis portés vers l'unique terme que vous devez endurer. [1]

[1]... inévitable glose : le remords de ne pouvoir partager l'agonie de l'être dit mystère assure à la chrétienté la transmission de la seule permission spirituelle dont l'homme ne peut se passer. mais à chacun de périr en son mystère, muet, sur le seuil indicible de la réconciliation...

*

pour celui qui, ce soir, ne peut pas écrire, dis-moi, toi qui te distrais du même en cet autre moi-même, écrire, – mais dois-je l'entendre aussi pour moi-même – ne serait-ce donc, au plus intime, que de céder au ressentiment de ne jamais être l'autre et, si je veux t'entendre encore, par tous ces autres auxquels je rêve de me confondre, que je vois déjà, devant moi, s'acquitter en l'exprimant de l'instant de mon trépas, écrire signerait cette impuissance comme triomphe de soi, déployant l'illusion de défier l'unanime indifférence alors qu'elle s'épuise à contrefaire une même identité.

simulateur navré du même, il n'est rien que tu puisses me dire de l'autre qui saurait, en ce procès de solitude, me préserver encore de l'impasse où je persévère à me charger de son altérité.

*

personne. il veut écrire : quelqu'un devient personne. mais il hésite, rature. à la suite, réécrit : *quand* quelqu'un devient personne.

alors commence, de nouveau, l'attente. non, plus rien n'existe que cette page, ces quelques mots. alentour, l'obscur, l'indifférencié, le trop. même ses mains sont de trop, ses yeux, son poids... il se souvient. c'est comme s'il ne se souvenait de personne, car il n'a rien oublié, mais il ne sait plus s'il était quelqu'un. or, maintenant, là, seul, entièrement voué au seul, il préfère s'entendre à la troisième personne car je l'inquiète si loin des autres, et c'est ainsi qu'il ose se dire quelqu'un. mais, à la fois, le sens d'unité glisse. il ne peut pas être que ce qu'il est... mais alors, l'idée d'en terminer, de rejoindre. de tenir là sa phrase et son écho. de s'entendre murmurer que ce ne peut être que là que cela arrive, oui, quand quelqu'un devient personne, et il n'écrira pas d'autres mots.

*

de l'autre coté de la barrière, le roi persiste en son sourire. et, sous ce front parfait, le non penser. si les autres, les vivants, existent, comment ne gracierait-il pas celui qui va détruire son image, car ce sourire serait donc présence au

monde et défierait ce qui se voile au centre de l'icône. mais comment affronter au présent ce qui se voile, sans transmettre une angoisse qui justifierait l'absence et, par elle, toutes destructions.

aussi, je laisse, devant moi, l'image de cette image de grès d'un roi qui n'a pas su que je viendrai pour abandonner l'autre à ce qu'il doit être lui-même, la preuve solitaire que je n'ai pas existé.

*

de nouveau, il s'est assis. sans enthousiasme. il ne peut pas se dérober. pour dire la fuite et le débordement, il doit trouver ses mots. pour parler en vain. pour ne vouloir jamais dire autre chose. plus il semble que l'on approche, plus on se résigne à la nécessité de s'éloigner. quand étreinte et saisissement ne se peuvent dire, accordés au silence qui va bientôt m'emporter. or, ce peu qu'il dit de lui, contraint par l'exigence, inexplicablement soumis. ce soi courbé par l'écrit, si brûlant, désormais détaché. la tension qui m'emporte, à déchiffrer ce qu'il ne cesse d'éviter. pour ce texte, cet intervalle, ce poignant discrédit d'échapper à ce qu'il dit.

mais ne suis-je donc lui. et si ce n'est que cela que je dois écrire, quand, impassible, je me détourne. une réticence sur moi-même, au plus obscur, inhumaine, quand le silence entend le bruit des mots. une indolence, une violence vers ce si peu qui est de dire, quand l'autre, que ne préserve aucun délai, cependant cède à l'instance et consent à l'attente.

de nouveau, je me soumetts à la veille et me porte à la magie des mots, et c'est me ressentir implacable et meurtri, de nouveau séparé. en ce cœur sec, se trament tous les trans-

ports tandis que les temps de son inépuisable je le déposent sur le seuil inclément de la parole.

c'est maintenant que je dois me préoccuper du vertige de mon exclusive soit devant la source qui s'est tue. un soin de soi qui confine à l'insensible, qui fonde sa propre désaffection. il n'y a plus que ce que je vais dire, tandis qu'un prodige clos dispose ce qu'il faut pour l'écrire. le terme d'un peuplement vain sous le cœur embrasé par ce qu'il dut souffrir. là, sur son lit de veille, il croit faire diligence, déchu de ses emportements. les glaces de l'âge resserrent son penser de personne, à supporter en lui, sans partage, tous les alliages de l'humain. ce qu'il peut corrompre n'est que l'empire de son règne stérile. ce qui est dispersé, vif, intarissable, s'éloigne, et sa main quitte la page.

là, désormais, je suis seul et j'écris. j'écris pour ce noyau, ce nœud de pierre, cette présence de tout qui ne se peut dire. j'écris comme il ne peut pas écrire, se disant perdu dans l'illusion d'un instant neutre et se fixant, impavide, alors qu'il s'aveugle d'une fiction de sa ruine. mais ce délabrement, quel est-il, interdit à mon dire, et que mon corps endurci désigne dans la vigilance de son inutile projet. cela qui pense en moi ma mort, cela seul qui ne peut à cette heure s'écrire, l'inexorable déchaînement dont je suis écarté, sur ce seuil tari qui malgré tout m'épargne et me rend à personne.

mais il résiste encore, pour ne pas quitter la carrière de silence où il sait n'être plus que personne, et qui lui fait écrire personne comme autre, comme le même qui est là, comme celui qui s'écarte et que je ne suis pas.

il marche à pas comptés, dans cette nuit qui lui propose de distancer l'outrage.

oh, murmuré-je, comment écrire encore. plus je suis seul et plus se perd ce que je veux dire dans l'attente et le désir de toute confusion. oui, face à ce trouble de l'urgence, quelle serait la négligence de lui dire que je ne suis plus là, que celui qui dut l'écrire nous a quitté déjà...

je me lève et je me retire. je n'ai pas pu le dire. il ne le dira pas. mais, puisque tu ne veux plus qu'attendre, dis-lui qu'il m'abandonne et persévère dans l'usage que je ne lui refuse pas.

le mas du lac.
8 au 20 février 1998.

SOMMAIRE

pour ce nom perdu au cœur de soi.

À Yaël Cange.

(confessions et maximes.)

« ... et puis, un jour, cela seul qui nous retiendra : ce repos sans abri au détour d'un sentier où se perdent nos pas oublieux de ce que nous désirions atteindre ; là, pour nous préserver de l'invisible, nous nous fixerons en silence comme si nous n'avions jamais été, puis, sans nous le dire jamais, inconsolables, nous ressentirons combien ce qui nous manque nous a toujours manqué. »

(lettre de vœux de l'auteur, janv. 99.)

« en effet, du moment même où Adam viola le divin précepte, la mélancolie se figea en son sang, comme l'éclat s'en va au moment où l'on éteint le flambeau, et comme l'étoupe brûlante et fumante demeure en sentant mauvais, et de même il se produisit en Adam que, l'éclat s'étant éteint en lui, la

mélancolie se figea dans son sang, de laquelle surgirent en lui tristesse et désespérance. »

Hildegarde Von Bingen.

« ... et il n'est pas rare qu'il éprouve une immense solitude et de lui-même et du monde. »

Kant.

pourquoi ne continuerait-il pas de vivre, chaque nuit en s'endormant rêvant de n'être plus, chaque jour se levant oublieux du monde et souriant du règne millénaire, chaque pas progressant comme contournant le même creux, chaque rencontre détournant le regard, chaque pensée se donnant à l'absence, chaque geste se complaisant au secret, devant quelqu'un personne, devant lui un autre, face au vide son vide, face à la vie la mort.

quelle est cette ferveur, quel élan subit, quel tremblement
te saisit,
quel ennui.

je déchiffre encore ce qui ne m'appartient plus comme un
aveugle referme ses doigts sur le visage disparu.

je ne me souviens pas, je suis un autre moi-même,
je veux entendre ce que je ne me suis jamais dit.

je ne peux plus que dire comment je suis encore ici.

*

en face de l'écriture : être,
comme être au dénouement de l'écriture – n'avoir rien à
écrire, écrire pour dire qu'écrire n'est rien – ne pouvoir le dire
qu'au moyen de mots qui refléteraient leur propre vide, qui
auraient pour mission de dire le vide.

creuser l'écrit comme épuisant le silence, comme à peine
un murmure devient, à fleur d'expression, lettre morte.

écrire ce qui ne se peut écrire, ce qui se retourne, à vouloir
l'écrire, sur ce qui vient d'être écrit, verse sur lui son absence
et, le rendant à l'absence, le détruit.

angoisse sans égale que de se servir de termes qui s'éloi-
gnent autant que ce qu'ils nomment, qui, dans leur usage,
entraînent avec eux le sens qu'on ne peut leur donner.

être pour écrire, comme s'il s'agissait de vivre, s'agissant
de cette errance en ce désert de signes.

écrire pour s'ouvrir à tout, balancer en ce suspens qui ne
dévoile rien, écrire prostré face à l'apparition et, se résignant
à l'aveuglement dans l'approche inconcevable de la frontière,
écrire pour s'interrompre au point blanc d'un verbe inachevé

*

rien ne saurait plus t'émouvoir que l'invisible dispersion derrière le dévoilement du monde, et c'est au plus profond, dans ce noyau d'insoluble réduit en poussière, que se trame en toi la même irradiation du secret.

rien ne saurait mieux nourrir ta mélancolie que ces instants perdus qu'une rareté consume au foyer du silence.

rien ne saurait autant déchirer ton penser sensible que d'endurer l'inévitable effluence de l'inconnu au comble de ta clairvoyance.

rien de moins qu'une immédiate buée épandue sur ces mots, qu'une vapeur exhalée de mes lèvres muettes !

*

« ...*Hugues, nous allons bientôt savoir ce qui rend les étoiles brillantes, enfin !* »

Dickens.

... une nuit, l'éclat trop vif d'une étoile me troubla.

or, je suis allé prendre une petite lampe, puis assis dans l'herbe, sans l'ombre d'un sourire, je la fis clignoter longuement vers l'appel de cette scintillation.

je ne me fis aucune réflexion, je ne dirai rien sur l'aberration de ces signaux inconsiderés, mais je ne passe pas le geste sous silence...

que cette arche d'alliance, au plus inconnu de l'abîme, demeure à jamais l'image d'une vacance frappée du verbe sans écho de l'être.

*

je crois que je n'ai pas mis longtemps à comprendre que je n'étais pas fait pour quelque chose,
que je n'étais là que pour être, que vivre n'était pas inscrit sur mes tables de hasard –
je n'ai donc pas vécu.

je suis passé du tremblement à l'apathie sans réellement me rendre compte de la période où j'ai cessé de trembler ; dans l'allure un peu vive de mon élan, il me fallut bien sûr quelque distance pour me retenir et reprendre pied dans l'immobile ; ce ne fut d'ailleurs qu'un changement de ton car, en toute lucidité, je ne m'étais jamais écarté de la sombre compagnie qui, dès ma naissance, avait porté sur moi son regard de langueur, me faisant don de sa mélancolie. (*rappelons, mais en aparté, qu'aux heures anciennes, on put confondre dame mélancolie avec « acédie », que l'on représentait, moins souveraine, sous les traits d'une fileuse endormie et que l'on associait, entre autres, à son acolyte « euagacio » dont le nom signifiait pour les uns : vagabondage de l'âme, de l'esprit et du cœur, et pour d'autres : errance de l'esprit à l'entour de ce qui est interdit.*)

non, je ne vis pas.

et, de ne pas me permettre de nommer l'énigme, me cause, je le pense parfois, cette torpeur – *torpeur dans l'observation de la règle, précisait-on jadis* – devant ce qui s'oppose à moi sans remède.

j'avère ainsi que mon indifférence relève de la suspension, que je ne m'avance qu'en ces carrières délaissées par la vivante négation de l'impasse et que, seul, séparé, j'attends, je ne veux qu'attendre, j'attends tel un veilleur d'absence, une sentinelle aux aguets sur les bordures indécises de la vacance.

*

il veut dire l'évidence, mais il veut en parler simplement : quel est donc notre destin de faire face au dévoilement pour comprendre qu'en un regard de trop, quelque chose soudainement échappe, que plus rien n'est simple, que l'évidence ne l'est plus.

il n'a d'ailleurs jamais dit autre chose, il en a fait son obsession, mais la nature de cette obsession rend le domaine où l'on doit s'y soumettre si vaste, si dénué de frontières, que son exigence diffuse à chaque instant, en tous lieux, sur tout ce qui s'ouvre devant lui, se ferme à son entendement, sur ce rien qui est d'être avant de ne l'être plus.

en suspens, immobile, à la fois ne cessant de poursuivre sa chimère, il s'acharne à ne rien dire d'autre que le seul souci de cette perception sans trêve fixée sur l'invisible, de ce

regard déjà réduit à l'absence au gré du fatal obstacle qui ne se peut franchir.

il veut dire l'évidence, mais il ne sait pas en parler simplement car son écrit se perd en la vacance indéfinie que lui dicte son penser devant l'obscur, et sa parole se heurte à sa propre résonance comme une question sans cesse différemment posée à qui ne peut l'entendre.

*

tu ne veux peut-être pas l'admettre, mais tu es si conscient du tremblement que tu auras réduit ton existence à reculer devant lui.

bien sûr, c'est par lucidité de l'émotion qui te submergerait que tu n'es pas ému.

la solitude et le vide auront raison de toi, mais ce n'est après tout qu'un peu d'avance prise sur le dernier abri.

*

il semble que se cisèle en creux, dans la mélancolie d'avoir été conçu, une invisible ponctuation de mon absence.

il semble qu'un autre projet, plus mystérieux encore, ait avorté.

il semble, de vacance en dénudement, que c'est vers lui que je pense ma mort.

*

cela seul, qui me sauvegarde alors que je m'astreins à supporter l'attente de ce qui ne peut arriver.

dans la pénombre blanche où je me soustrais à toute esquisse d'un moindre dessein, comment ne pas discerner ce sentier qui mène jusqu'au feu de mon identité.

je sens là que s'épanche encore un respect du voile au cœur de l'émotion à jamais refermée sur le mystère.

là, balance la mémoire perdue de l'acte parfait qui s'est porté sur moi pour que je puisse me reconnaître et qui, par défaut, s'estompe au plus profond de mes vaisseaux comme s'il me réduisait à n'être plus que son inconsolable et dérisoire compagnon.

là, sur ce sentier qui ne mène où je vais, malgré moi diffuse, dans un chant que je n'entends pas, le pourquoi sans retour de mon attente.

*

il insiste tant sur son approche, sur l'atteinte – puis il se tait – il ne se préoccupe que de patience, de sa nostalgie d'une réticence latente dont il pressent devoir se garder – il parle d'une négligence radicale qui pose le dévoilement, d'une privation absolue quand l'apparent élude la question – il dit l'efflorescence du secret sur les parois visibles telle une poudre qu'on ne peut effleurer – puis il se tait – de guerre

lasse, il se soumet – il rappelle qu’il n’attend que par nécessité de l’attente – qu’il ne se permet rien – qu’il ne se détache de rien –, mais il endure, à la bordure du vide, un mal inconnu de son corps que le dénuement renforce et qu’il tait – il murmure qu’il fixe éperdument ce qui rejoint l’absence – il ne dit plus rien.

*

je m’échangerais contre un regard qui me verrait.

c’est la mort dans l’âme que tu me vois quand c’est par moi que tu vois que je n’existe pas.

je ne veux rien d’autre que cet autre qui n’est rien que le reflet de son inexistence.

*

tu ne portes d’intérêt à rien.

seul te convient le spectacle d’un accablement sans raison, d’une consternation sans objet.

la nostalgie seule, parfois, reprend grâce auprès de toi, le regret vécu des intervalles, des marges, de ces lieux béants malgré tout refermés sur ce qu’ils cachent.

impavide, tu sourirais de la plus déchirante désolation s’il ne demeurerait en toi cette présence du tremblement qui conduit au respect.

tu es un monstre qui, par indifférence et non par désaveu, se préserve des pulsions du mal sans les affronter ni les combattre, et tu voudrais comprendre à quel point il est inconcevable de t'imaginer à la place du bourreau qu'il semble presque que ce soit un repos que de te joindre au sanglot de la victime.

mais tu préfères ce qui est vidé de tout contenu, qui n'a plus sa raison d'être, qui, de guerre lasse, retourne à la nudité, la vacance ou l'abandon.

tu n'attends plus de toi-même que cette absence de regard, cette surdité berc e d'inaudible, cette dispense générale devant l'inqualifiable fardeau de l'être.

*

il l'avait écrit, voilà bien longtemps, soumis à cet âge où tout porte à croire que l'on doit vivre :

« je fais foi d'en être un jour la brillante victime. »

il ne s'agissait que d'une attirance pour un semblant de vide laissé en souffrance, de cette prostration immobile à laquelle une jeunesse en instance d'absolu rêve de se conformer quand, au seuil des vieux jours, rien ne saurait troubler l'aisance des renoncements.

il s'approche désormais.

le belvédère n'est pas si loin, encore que personne n'ose, au cœur du doute, affirmer son impatience de contempler le magie de ce qui ne fait plus signe.

mais c'est en reculant derrière un masque d'ange déchu qu'il se porte à l'éveil, atterré d'indifférence dans l'éblouissement d'une solitude sans remède, et réduit à l'illusion de son terme pour imaginer se perdre enfin, telle une vapeur sans ombre à jamais étrangère aux souffles restreints de la parole.

*

dans un air célèbre que chante l'héroïne, alors qu'elle s'apprête à renoncer au monde séculaire, il est question de retrouver un bien perdu, possession par ailleurs sans égale, dont elle se fait l'écho par les vocalises éperdues qui clôturent sa prestation.

... cette forme d'impatience à retrouver un lieu que l'on n'aurait jamais du quitter paraît être une réflexion universelle sur le secret.

néanmoins, dans la clairvoyance d'une réaction douteuse, l'être humain, doublé du verbe, s'est engagé dans une conception peu permise du passage en ce domaine privilégié.

aussi rendrons-nous simplement grâce à la musique, dont le baume immémorial demeure la plus mystérieuse consolation face à l'inquiétude et au regret du manque incomparable que nous subissons ici, – en bas.

*

tu n'as plus de tendresse pour toi, – peur, tu as peur de te refuser à l'attente, peur d'un seul désir d'être.

tu es frappé par la lucidité, interdit devant le mystère, comme rien s'inquiéterait de son ombre.

tu ne t'enquiers plus de cet autre toi-même, que tu tiens en respect dans son abri refermé sur l'émotion, et ce dont tu trembles, ce n'est que de cet autre toi-même qui trembles en secret.

tu es seul, recherchant le moindre indice qui te porterait au désert – fasciné, tu fixes ton absence, comme égaré dans un lieu vide que tu n'oserais plus quitter.

*

je crois que je ne suis plus capable de ne rien écrire d'autre que ce qui doit me conduire à ne plus écrire.

mais quelle remarque ajouter quand on reste persuadé du dérisoire objet de l'écrit par le délai qu'il nous accorde de différer l'échéance au moyen de caractères destinés comme nous à disparaître.

le mystère est un prédateur insatiable et, sans doute, les mots si peu nombreux que je lui abandonne ont-ils saveur d'une manne jetée du firmament, puisqu'ils scellent par ma voix l'affrontement de l'absence et de sa nomination.

cependant, que le dragon par miracle en vienne à manger dans la main du héros, je ne puis me permettre d'exprimer

que l'expiration de celui qui semblait pourvoir à la permanence du secret entraînaît ou non dans sa chute l'ineffable possesseur du nom parfait.

*

*de prime abord, les noms s'approchent...
ô noirceur sans fin d'un peuplement vain sur ce rivage
gorgé de silence.*

*il se tient encore là, il ose, osant son ombre comme un
geste prévu d'avance, et ce qui vient vers lui, tel un élan lesté
de sens, n'est plus depuis longtemps qu'un fardeau déposé
au seuil de son attente.*

*il est ce qu'il ne saurait concevoir être, ce qu'il attend n'est
que la nostalgie de n'avoir pas été.*

*... là, se fixe en ce creux jacent, silencieux et sec, et seul
pour lui seul allant, sans le dire car sans aller, tremble sou-
dain de n'être que le gant retourné sur une main absente que
l'on n'eut jamais souci de préserver.*

*

je suis toujours troublé pour l'autre de ce qu'il protège en son centre d'oubli, qu'il ne connaît pas, de ce fardeau que l'on ne peut nommer, de cette unique détention du même inaliénable secret qui ne se partage jamais.

je suis ému au plus profond quand cet autre manifeste ce qu'il tait, comme s'assurant de moi pour un identique excès qui rayonne et ne se disperse pas.

mais, plus que la désolation que m'inspire un être de feindre l'impossible dessaisissement de son prodige, me désespère son défi d'admettre l'intolérable en raison de son propre désaveu.

car c'est dans la conviction de ne plus avoir à préserver ce qui se voile en soi-même que l'on osera dénier à l'autre l'inexprimable abri de son identité.

*

l'ennui, devait-il me dire, voilà le don sacré...

contre lui se déchaîne la peur panique d'un retour sur soi-même, l'accablement de se perdre en ce dédale obscur de la mélancolie...

grâce à lui, l'irrésistible facture, la profusion de l'acte et la saturation des sens, la recherche du savoir, l'éveil de la force, la soumission du faible, lui répondis-je dans un sourire, ... en un mot, ... l'histoire.

don sacré qui pousse à la démesure de condamner le suspects, de ne pas supporter l'aveuglement devant le voile, d'oser nommer l'énigme...

grâces lui soient rendues murmurai-je, de susciter la proscription de toute vacuité, de l'absence et du renoncement, de justifier, quand il le faut, de l'inqualifiable, – ennui, loué soistu de rendre la mort préférable à l'angoisse de ton emprise...

don sacré par la consommation de l'attente, ô refus de toutes vanités, pour la nostalgie de ce qui demeure caché, don sacré de l'errance, ô spirale d'inconnissance.

*

je ne sais pas ce que j'ai oublié.
du plus loin, il me semble que je n'ai jamais été destiné à
quoi que ce soit.

j'ai toujours été parfaitement triste.
parce que je ne peux pas me souvenir, parce que je ne sais
pas de quoi je dois me souvenir.

aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de pleurer, – et jamais, bien sûr, quand il le faudrait – je me demande comment peut sourdre encore cette diffusion, d'un calice depuis longtemps désempli ; mais quelque infime rosée doit toujours se déposer sur les parois tel un suc sécrété à l'insu de mon penser d'abstinence

mon corps – qui m'a sans cesse à la fois combattu et sauvé dans l'exercice plus qu'ardent de ses fonctions, s'agissant de mener et maintenir ce quelque chose d'inconnu attiré par le vide –, mon corps ne peut s'occuper de ce qui se trame au cœur des réseaux inouïs d'espace libre envahi par l'indicible.

c'est là que le souvenir s'est interrompu, que l'on me destine à n'être plus, qu'un peu de compassion encore se condense avant que plus rien n'échappe au secret

*

« à cela s'ajoutaient diverses obsessions, telles que – timor de re non timenda – la peur de ce qu'il ne faut point redouter – la cogitatio de re non cogitenda – la préoccupation de ce à quoi il ne faut pas penser, le – sensus rei quae non est – la perception de ce qui n'existe pas... »

Constantin l'Africain.

parfois, quand tu n'es plus qu'un masque d'angoisse, il semble que tu retiennes l'immensité du monde.

tu acquiers, dans ce désarroi intégral, un détachement tel que je perçois les apparences comme infusant leur énigme au centre innomé de leur annulation.

mais ta déchirure ne m'accable pas, tant il est encore en mon pouvoir d'oublier et de consentir, tant je me soustrais à l'impatience de ton dénuement.

*

quelle ne fut pas ma candeur, hier au soir, alors que j'admirais la reproduction d'une toile du 18^e siècle dépeignant la fête musicale donnée en commémoration de la naissance du dauphin.

...maintes notabilités, assises de dos face au triomphe du baroque, et de côté, sur cinq étages de loges, toute la cour en grand apparat ; les visages minuscules au point d'être

indifférenciés, je restai donc fasciné devant cette illustre assemblée de fantômes.

tous morts ! ... me suis-je surpris à murmurer dans un sourire et, soudainement atterré, je ne tardai pas à généraliser ce constat fulgurant de l'image.

je n'aurais pas du dans l'instant porter mon regard sur une photographie que l'on avait prise de moi quelques années plus tôt :

même lui, mort ! m'étonnai-je, et je fermai les yeux.

*

jamais il ne m'a dit que son unique raison d'être tenait au respect de l'évanescence.

je me souviens qu'il a du subir, enfant, coup sur coup, de déchirantes disparitions ; il affirme qu'il ne se souvient plus, qu'il n'a pas de mémoire.

cependant, il n'a de goût que pour tout ce qui s'esquive, s'efface et se dissipe, pour tout ce qui est oublié qui ne s'oublie jamais, il ne se ressent que des raptus incessants de l'inaccompli.

les émotions, quel que soit leur objet, le gênent, mais leurs estompes le subjuguent ; ne l'ai-je pas entendu dire que sa passion était de n'être passionné de rien, et qu'il fallait se dérober sans cesse puisque la seule occulte cause qui le lais-

sait en vie se formait derrière le voile et ne s'offrait à nous qu'en nous faisant défaut.

ce que seul voit son regard, c'est ce qui, d'un trait invisible, occulte la présence, et le ravissement survient quand on ne peut emporter le trésor dérobé.

ainsi, devant lui, s'étendent tous les domaines dépeuplé ; toutes choses diffusent, là, leurs offrandes disparues, la privation se dispense dans un abri sans limites, là, prend nom le dénuement dans le chant du silence.

*

à quoi bon invoquer le mystère : le fait d'être est sa présence.

ce quelque chose qui s'est mis à l'abri, qu'il ne t'ait pas demandé de l'accueillir ne t'autorise pas à l'interpeller.

satisfais-toi du silence dont il s'entoure, du tremblement qu'il suscite par son oubli en toi.

ne te ressens jamais désemparé, encore moins dénanti ; plus le calice est vide, plus il dispense son absence.

respecte cet inconnu qui s'est soustrait au cœur de sa propre vacuité en raison du manque de ta parole.

*ne nomme pas, donc – ne sois que ton être – demeure dans
ton ouverture stérile – sois vain – ne sois rien –
cache-toi !*

*

délaissé de moi-même au point de passer sous silence, à
chaque instant, ce qui me fait défaut, à tel point me manque
– et de le dire ! – que je me sou mets à l’oubli et que je fais à
l’attente l’offrande de ma dépossession.

rien, dans mon désœuvrement, qui ne diffère de l’errance
incessante où mon dénuement néglige jusqu’à mon identité.

mais le chemin retourne vers le nœud de toute inanité, là
où je brûle sans feu, au cœur latent de toute consommation.

*

que puis-je, en ce foyer dont sourd si peu d’écrit, que de
m’imposer une attente réprimant le vertige de me résoudre
au silence.

et comment l’emporter sur ce désir de renoncer, dans l’évi-
dence d’une ferveur vaine à dire et redire ce que mon
souvenir entrevoit de ce dont je ne me souviens pas.

car ce que je suscite exige de passer au crible de ma
patience d’être, et ce rien qui s’épure en ce dire essentiel ne
scelle-t-il pas le pli que j’adresse à l’oubli.

*

« s'il n'a rien appris vraiment, s'il s'est, plus précisément décidé à garder la tête vide, c'est qu'il dut comprendre qu'il lui faudrait, pour savoir quelque chose, se concentrer sur une seule et unique matière, au point d'y consacrer non seulement sa vie entière, mais encore de laisser en jachère tout ce qui, de près ou de loin, n'en dépendrait pas ; encore qu'il ne mit jamais en doute la richesse d'un centre exclusif d'intérêt grâce au jeu d'innombrables filiations que son étude entraîne, il ne put néanmoins se proposer pour rien et consentit, par dilettantisme à grappiller un peu de tout ; plus ou moins réconforté par le message de la connaissance où l'on ose déclarer au bon sens que plus on pénètre et moins on se rapproche, il était animé pourtant d'un tel accablement devant la profusion qu'il se condamnait par défaut à l'attente d'un ultime effondrement au comble de l'indéfini. »

mais c'est en ces instants qu'un prodige, échappé des vaisseaux afférents du secret dans la pénombre du nul, inspirait au dénuement de son penser une intuition sans mesure aux marches de l'éveil, une fulguration d'initié qui le déposaient sur le seuil du discernement dans la prescience d'un intégral déchiffrement du monde.

loin de jouir, en cette soudaine clairvoyance, de cette voix intérieure le vouant à la science de tout, il subissait, consterné de nouveau, une prostration dont la noirceur vibrait en proportion même du rayonnant aveuglement qui l'avait précédée.

il reprenait alors son sentier de mélancolie et, dans l'ennui de vivre, il attend toujours que le chant des sirènes le contraigne à ne pas se détourner de l'abri sans raison de l'être.

*

quel peut être le dire simple qui ne mène à rien, comment donner à comprendre l'inutile, ce qui ne sert à rien, sert cependant à quelque chose.

*sur la page, au moins autant de blanc que d'écrit, réunis à la fois séparés à jamais,
entre les lignes, dans les marges, le vierge frappé de nullité, support nécessaire en même temps qu'inutile, cependant indéchiffrable.*

puis les lignes, les mots posés sur le vide, la vanité manifeste au creux des intervalles, et le sens, sur d'invisibles lignes de niveau, comme la chimère s'élevant sur l'altercation sans réponse de rien et de quelque chose.

qu'est-ce que l'on dit quand on veut, mais après tout, ne rien dire.

*

il écrit pour des mots qui s'effondrent dans le trou de la page comme ils se sont échappés de la fabrique creuse de son penser.

il ne veut nommer que pour rendre à l'indéterminé son bien, car les mots ne sont objets d'effusion que s'ils retour-

nent au silence, car ils ne passent le seuil d'effusion que pour témoigner du centre sans nom de leur annulation.

écrire, être : un don remis à l'abandon sur les rives d'absence, une supplication qui se perd en murmures comme un inaudible son livré par le silence.

*

tous les matins, je croise, parce qu'ils vont passer la journée en ville après avoir dormi dans leur pavillon du centre d'internés, quelques-uns de ces déments tranquilles, parfaitement désespérés, dont le regard et la démarche ne trompent pas sur le mal qui les accule à l'absence et la misère.

ce que je ressens à chaque fois n'est jamais qu'une infime vibration en moi du fragile équilibre qui me porte, mais, toujours à la seconde, un vide, comme une angoisse de lassitude, me pénètre, et j'éprouve pour mon être un sentiment soudain d'inanité que je préserve dans sa désolation en poursuivant ma route.

*

comment oses-tu me définir, à l'annonce d'un quelconque décès, le sentiment que tu éprouves de réelle nostalgie, voire d'amertume à ne pas te trouver à la place du mort.

tu appellerais de tes vœux à cet instant, non pas la terreur de ton agonie et le spasme du dernier souffle bien sûr, mais cette seconde qui suit, quand tout est fini, quand soudain la

rupture des réseaux du vivant porte l'être au nombre innombrable des disparus.

tu convoiterais, s'il se peut dire, ce passage à l'inanimé par une inclination morbide à ne plus exister, tu prétends ainsi brûler d'impatience à te complaire au rêve de l'absence.

ce que j'entends me noue d'une réticence sur moi-même, de pouvoir envisager en toute insensibilité le masque de ma dépossession.

et que puis-je ajouter d'autre, désemparé devant cette tendance à te concevoir froidement aboli, que mon impuissance à combattre une aussi solitaire lucidité.

*

pourquoi se délecte-t-il du déploiement de désintérêt par lequel il désapprend jusqu'à l'absence qu'il donne, cependant qu'il s'acharne à se dépouiller des leurre adaptés à la présence de l'autre.

comment ressent-il, insoucieux de ce qu'il doit affronter, la violence manifestée au cœur de son retrait quand, à fixer le manque en règle de l'échange, il s'éprend d'aggraver en tous points le poids de solitude dont souhaite s'alléger celui qui vient à sa rencontre.

que veut-il à se vouloir seul, étranger, séparé, comme si, loin derrière lui déjà, un décret avait ordonné son exil, comme s'il rêvait de n'être plus, vêtu d'espace, qu'un voya-

geur sans traces, qu'une ombre parvenue au seuil de son annulation.

*

*Infection in the sentence breeds
We may inhale Despair
At distances of Centuries
From the Malaria –*

E. Dickinson.

devant la page s'ouvrant à la vacuité, navré, dis-tu, de te démettre, impassible et solitaire, alors qu'au centre inoccupé de l'écrit, délaissés, s'inscrivent ces vertiges permanents de misère et de terreur que rien ne saurait occulter.

sans cesse, un cri déchire le désert glacé sur lequel les mots de ton unique destin se préservent de l'intolérable...

mais la désolation et l'infamie, en leur charroi d'irréparable, à mesure minent tes sentiers sombres de parole, et tu poursuis en tremblant, vers le silence d'agonie, une marche hésitante et stérile parmi les plaintes ensevelies des damnés.

*

je suis submergé parfois d'un tel élan de compassion que je me sens, véritablement, transpercé par la lucidité de mon impuissance.

c'est peut-être en ces instants que l'attrance du vide, le désir d'en finir assiègent le plus mon être paralysé.

et chaque fois, passe devant mes yeux, l'image de ce bourreau exaspéré par la mort de sa victime ; alors, comme je tente de concevoir à quel point j'enragerais – *si j'étais lui* – de ne plus pouvoir jouir encore de l'abomination de mon supplice,

je ne sais plus comment je vais continuer à vivre.

*

isolé au point d'être séparé de lui-même, un détachement de tout vers l'ultime résonance, un geste blanc mû sous le désir négligé, le chant de ce qui n'est pas dit,

personne.

réduit à ce nom qui n'est rien qu'un vierge souffle du hasard, libre pour rien, sans angoisse, purifié dans l'excès du tarissement,

personne.

personne : à l'écriture, il passe le penser, ne pense plus
personne.

*

*seulement à point nommé,
l'écrit.*

*quand il faut attendre devant ce vide creusé à sa propre
image,
quand on sait qu'il ne s'agit de rien et, cependant, que
procède de ce rien la seule exigence de refuser que ce soit
rien,*

*quand, à m'exprimer à point nommé, j'abolis le vide blanc
d'un espace où je ne peux apprendre le nom de mon
inexistence.*

*

tu ne tiens pas à toi.
tu vis comme si, de tout temps, tu avais vécu,
comme si tu n'avais pas été conçu.

dans un désarroi de tout projet, prostré sous la voyance qui
te porterait sans peine au pur noyau de résorption de ton
inconnnaissance, tu ressens à quel point tu es pénétré de la
mémoire entière du verbe humain jusqu'à te fondre en cet
espace sans mémoire où n'avait pas encore germé ta
conscience de mort.

alors tu n'es plus rien que ce quelque chose déjà perdu que
tu n'as pas connu,

que ce nom qui n'a pas de son,

qu'un nom qui ne fut jamais nommé,
que l'écho d'une invocation que rien n'a jamais
prononcée.

*

je dois le dire,
je suis là pour le dire,
je ne parle pas en mon nom.

ce que j'attends, je ne l'attends pas pour moi,
je l'attends pour un autre, et c'est un peu comme si je
n'étais pas là.

je dois dire qu'il semble que je sois chargé d'une obses-
sion, que je sois incité à dire cette obsession, et que je sois,
en acte, le messager de cette pensée fixe que l'être entend
depuis toujours, mais qui exige de passer au crible de mon
unique destin.

je dois dire l'usage du respect envers le secret, mais je dois,
avant tout, ressentir comment le secret dispense le vide
autour de lui au plus obscur des réseaux du penser, et je dois
entrevoir comment l'être peut affronter ce vide en l'attente
du secret.

l'absence gouverne tant ce que je dois dire que c'est dans l'absence que se forment les mots pour le dire, dans le creux sans nom du vertige par lequel des signes furent fécondés pour exprimer cette présence de l'absence.

et je dois attendre ce que me dicte cette absence au cœur même du vide émis par le secret, encore qu'en cette outrance de dire, je n'oserais nier que cette évidence du vide pourrait tout aussi bien être absence de secret.

au terme de l'écrit, comme au jour de ma mort, rien, ni personne.

mais il y eut cette main conduite sur le vide de la page, cette indicible compagnie me contraignant à traduire un message sans réponse pour témoigner d'une approche dont rien ni personne ne peut me persuader qu'elle ait ou non un sens.

et cette main de mystère se pose sur cette autre main, pour graver ces repères élevés au creux de mon penser, sur cette mystérieuse main de mon écrit, sur cette unique, et qui est mienne, main.

ô mélancolie sans recours en cet acharnement secret de l'attente quand, de l'abîme, par ma main viennent émerger les termes frappés du sceau de l'énigme !

ô manque sans remède quand cesse le dire, comme si l'on m'avait quitté au seuil de l'ineffable et qu'il me fallait désormais reprendre en aveugle l'impasse de mon terme !

*

tu ne sais comment je peux être atteint.

nul malheur, pour l'heure, ni désespoir.

nulle contrainte de dérision au creux du sens.

mais un sourire, à peine,
un sourire destiné au revers du miroir,
un appel sans espoir,

pour ne pas être atteint.

*

... pour ce seul mot que tu ne diras pas, ce seul que l'on veut dire, ce seul que l'on attend, ce mot que tu ne te permets plus, ce seul mot ressassé.

rien, dans ma nuit, qui ne soit plus frappant que l'abandon de ce mot que je ne dirai pas dans ces pages inhabitées.

pour ce seul mot oublié, le déclin en toi de ce qu'il nomme t'accorde don de sincérité, – oui, de ne pas l'exprimer, ton écrit passe sur le versant que ce mot n'atteindra jamais.

hélas, je crains que tu n'aies pour lui trop de faiblesse, et si je ne te tenais sous mon emprise de silence, comment imaginer que tu pourrais encore te refuser à son usage...

oh ! pour ce seul mot que tu ne diras pas, que je ne puis dire sans toi, cet égaré que nous ne retrouverons pas...

*

c'est cela que je veux écrire :
le dessaisissement.

comme un murmure, comme un point, comme rien.

comme ce qui vient, s'estompe, n'a pas été, comme le
temps perdu qui ne le fut jamais, comme une ombre qui est
passée, mais où, je ne sais pas, comme le souvenir d'avoir
tremblé s'est toujours éloigné, comme ce qui est mort que je
vis de plus en plus,

comme une transparence, comme un creux, comme rien.

comme ce qui n'est plus, là, qui vit à mes côtés, comme
l'espace qui se fait quand le regard est détourné, comme un
cri de douleur auquel il n'est pas répondu, comme celui qui
me ressemble que je n'ai pas connu, comme on n'attendait
personne et que personne n'est venu,

comme un nom, comme une lacune, comme rien.

comme ce seul mot que l'on pense et qu'on ne dira pas,
comme le son oublié d'une voix qui nous habite encore,
comme tout ce qui est dévoilé qui ne se dévoilera pas, comme
on se voit regardé par des yeux qui ne sont plus, comme on
vieillit et que c'est soi que l'on fuit,

comme une résonance, comme l'ennui, comme rien.

comme ce à quoi j'ai renoncé, comme tout ce qui me semble inhabité, comme on se surprend isolé, comme on se sait déjà séparé, comme j'attends, nu, mon absence de n'avoir pas été,

comme cela que je ne peux pas dire,
comme le dessaisissement.

*

... bien qu'il ne s'agisse, au centre de l'écrit, de tout autre que moi, j'aimerais une seule fois rompre le silence pour éclairer ces pages du seul souvenir d'enfance que ma mémoire ne pouvait manquer de rencontrer ce soir, surgi non sans raison du vide de mes pensées.

je devais avoir douze ans, c'était un soir d'hiver et je patientais dans le rang, prêt à rentrer dans la salle d'études de mon internat ; c'est alors que mon cousin, sur le point de prendre le car qui le rendrait aux siens, me passa, sans mot dire, un petit billet que je parcourus dans le froid de l'attente :
une date – celle du lendemain – avec une précision inconnue de moi « anniversaire de la mort de ta maman ; prie bien pour etc, etc. »

je dois avouer, à mon corps défendant, qu'il me semble que je ne savais rien auparavant du décès de ma mère ; il y avait si longtemps que je ne me rappelais rien et personne, d'ailleurs, ne me parlait jamais de ces choses-là.

mais ce petit mot froissé dans ma poche !

je ne me souviens pas des larmes que je dus verser, je revis seulement cette nuit, immobile et privé de la moindre émotion, la déchirure devant ce qui soudain s'était ouvert devant moi, la conscience, pour une existence entière à vivre, à être, à concevoir l'autre, d'un abîme parfait, d'un manque sans remède qui ne devra s'achever qu'au dénouement sans appel de mon agonie.

au delà de la souffrance du petit être seul depuis longtemps quitté, il y a l'image de ce mur contre lequel il s'enfonçait comme dans un trou, d'un mur qui se referme plus avant sous ses doigts qui tremblent, et dans lequel je m'enfonce encore ce soir avant qu'il ne se referme encore,

ô trajectoire dans l'éperdu de mon penser, ô mon errance de toujours !

*

ce qui accable, qui navre, affaiblit le plus.

quand le regard se voile et se ferme pour ne pas voir, que l'on se détourne et se persuade de ne pas avoir vu,

quand sa solitude se garde de la plus grande solitude de l'autre, que l'on fuit refoulant sa compassion refermée sur soi-même,

quand on supporte l'intolérable au point d'être séparé de son être, que le regard que l'on porte sur soi se trouble, que l'on voudrait ne plus être,

quand il faudrait mourir plutôt que de renoncer, que l'on renonce, que l'on s'acharne à se justifier de son indifférence,

quand il faut, vide de soi, se porter à l'absence, que l'on sait qu'il faut poursuivre alors que l'on n'attend plus rien,

quand on s'est perdu soi-même,
que l'on ne se retrouvera plus...

*

*l'écriture, n'est-ce donc, pour lui, que cela.
je sais qu'il attend des mois, s'occupant d'autre chose,
avant de s'asseoir quelques nuits pour, de nouveau, attendre,
et déposer peu à peu ce qu'une lente filtration lui impose par
ce peu qui reste à dire...*

*il écrit au plus profond de son abri, recueillant au creux
de ses mains, de temps à autre, un rien d'une eau dormante
et passée longuement par tant de cribles qu'il doit craindre
qu'elle ne suffise à éteindre sa soif.*

*aussi me suis-je inquiété, devant sa patience, de ne pas le
voir se porter sur l'écriture, plus resserrée, de la poésie...*

« cela ne se commande pas, me dit-il en souriant, sur un ton voilé de tristesse, mais je veux bien aujourd'hui, tant me semble verser à vide le cours de ma parole, tenter de renouer avec cet exercice... abandonnez-moi dans ce désert, et je promets de vous faire signe aux premiers symptômes de la moindre rosée... »

je le revois encore, apportant les quelques mots qu'il venait d'écrire pour moi.

« je suppose que vous reconnâtes la manière, murmurait-il, et j'espère qu'un jour peut-être, je saurai reprendre ce sentier d'ellipse et de dépossession ; mais je ne puis, dans ma nostalgie présente et la noirceur qu'elle suscite, me soumettre au détachement que tout cela exige...

prenez, je vous en prie, lisez-le par jeu car c'est en me jouant qu'il fut écrit... »

s'il n'est rien au dommage de l'ombre,
épèle cependant,

du creux où sa réticence le tient,
sans cesse, un reflet d'oubli,

ce nom perdu.

sans dire, au cœur de soi,
vacance qu'un dé forma,

son dire,
ô gemme en ce trou de silence, là-bas,

déjà, se voile...

attente au plus profond
que creuse l'écrit,

ce n'est qu'en absence que survient,
pour un nom perdu, cette patience

et, du plus loin, ce vide nu,
ce rien sans terme, là

au cœur de soi.

mas du lac, 14-25 février 1999.

SOMMAIRE

de sans fond en comble.

caprice.

À Jean-Louis Lespes.

il rejoignait enfin l'oasis.

il retrouvait le nom qu'il s'était donné après qu'il l'eût perdu dans les mirages renouvelés de sa randonnée parmi les sables ; désormais, il ne s'en séparerait plus, soumis au respect porté sur lui-même au cœur de sa solitude.

il était ému jusques aux larmes de voir le mince filet d'eau s'insinuer dans le sol fertilisé du jardin, comme aller en mourant mais déplaçant sans cesse son errance restreinte ; dans l'ombre des palmes, l'abandon auquel il cédait lui dictait de nouveau cette allégerance posée sur l'être, que seul suscite le spectacle circonscrit de l'ouvert.

personne en ce refus de la désolation pour souligner sa dépendance, personne auprès de lui pour endurer sa différence ; il allait parmi les arbres et les fleurs, subjugué par son indifférence comme s'il atténuait en lui-même le luxe et la

plénitude qui l'entouraient pour ne pas s'émouvoir de l'évidence de son dénuement.

au cœur du multiple et du prodigue, tremble le lieu retiré des choses qui ne seront plus ; il inclinait à la raréfaction de ses émotions d'autant plus qu'il devait, assujetti au défi de sa tendresse, se préserver des souvenirs de l'effusion contre laquelle ses pas l'avaient conduit jusques ici ; car les choses qui ne sont plus ondoient sans cesse sur les versants dévastés de notre identité, tandis que s'infiltrant au présent, flagrances entêtantes de ce que nous fûmes, donnent, contre le repos que nous croyons atteindre, les terreurs des jours passés...

il se tenait là, calme parmi les parfums, entre nul et nudité, toujours affaibli par le riche foisonnement auquel il rendait hommage, auquel il opposait cependant le vertige de son absence ; il n'attendait plus rien de ce comble de douceur et de sérénité, submergé du manque latent qu'il déposait au fond de lui-même comme la réduction intime de toute ostentation.

silencieux à jamais, il ne comprenait pas en quel jardin de féerie se cachait le joyau sans nom dont il était le jouet.

« *au fond, ce que désire la profusion, c'est d'être comblée par ce qui se prépare à n'être plus rien.* »

j'ai retrouvé cette phrase dans le « *désir d'attendre* », texte écrit il y a quelques années ; même s'il semble, à l'analyse, qu'elle verse dans l'obscur, je lui reconnais cependant une telle ambition secrète que je la pose en exergue, comme anticipant le comble et le rien de mon dire.

... seulement quelques notes, donc : *au fond* revient bien-sûr à exprimer, sans péremptoire inquiétude, la *réalité*, c'est-à-dire le cœur de ce qui est à jamais caché.

au fond, pourquoi ne pas le dire :

ce que désire le *créé*,
c'est d'être satisfait par ce qui doit retourner au *non créé* ?

ce que désire l'excès,
– mais n'est-ce pas excessif – c'est d'être pénétré par le manque ?

ce que désire *ce qui existe*,
c'est de trembler de ce qui n'existe pas ?

ce que j'attends,
n'est-ce pas le plaisir du dérèglement causé par l'inconnu de mon attente... ?

s'il délaisse le peuplement vain des choses, c'est qu'il n'attend de résonance que de ce peu qu'il retient au creux de sa présence ; s'il n'écrit pas en vain, c'est de ne dire que son usage de l'humain.

s'il persévère au maintien de sa règle, c'est de trop entrevoir en quels dérèglements mène une même terreur et s'il refuse à l'empire de la peur de le conduire au ressentiment, c'est en sachant qu'il n'est rien de pire que de détruire en soi ce *peut-être* quand on ne sait pas.

s'il ne veut définir que ce noyau de solitude s'efforçant à la liberté de s'imaginer être un autre, c'est qu'il apprend chaque jour que de consentir à la différence le détermine à n'être que lui-même.

s'il ne cesse de citer le trésor caché, ce n'est que pour dire et redire le prodige qui a pénétré, dont il n'a pas le souvenir, oui, s'il se résigne à ne rien se permettre dans l'instance de cet indicible défi, ce n'est que de trop comprendre en quelles inconcevables déviations se risque l'humain de vouloir se justifier de l'intolérable...

et s'il écrit encore, n'est-ce encore que d'assurer en son unique dessein l'attente sans espoir de ne rien dire d'autre qu'un hommage sacré à ce rien à jamais voilé dans l'oubli de ce qui n'est pas rien.

s'il se tait, c'est, par avance, rejoindre un silence qu'il ne veut pas nommer.

que soit exprimé, ici, le désir de ne pas se souvenir.

ce que je suis, dans cet isolement si complet que je me confondrais avec personne, c'est un être oublié de lui-même, à ce point résigné de n'être en l'instant que cet autre aperçu par lui-même, qu'il se surprend à ne plus discerner, dans l'excès de sa vacance, ce qui le rattache aux césures du temps.

un être sans mémoire qui occupe son penser à l'annulation de ce qu'il fut pour ne plus être épris que du manque qui résume ce qu'il dit : l'urgence d'un écart, pour se séparer de ce qu'il est devenu, pour n'être plus que son propre désaveu par l'ordre qui l'exclut.

la dépossession qu'il s'impose, encore qu'il n'ose se dépendre de l'illusion qu'il poursuit, le comble par l'attrait de passer sous silence ce que le temps édifia pour son altérité.

il ne serait donc plus rien, assis devant sa page, que ce narrateur d'oubli, tant ébloui de l'ellipse où son discours sur lui l'entraîne qu'il ne peut se résoudre encore au reniement qu'il attend de lui-même...

par quels sortilèges puis-je me suffire de quelques nuits d'une retraite annuelle dans l'exercice de mon identité !

quand ce qu'il reste de mon temps, de creux en défaillances, se dilue chaque jour en une dérive d'apparitions, et que mon ralliement à l'opinion me semble une sauvegarde face aux presciences de terreur qui m'emporteraient.

mon existence se résoudrait à ces prises d'élan sur quelques îlots d'une solitude sans remède pour, d'année en année, m'élancer au-dessus des reflets vains que je cède à la confrontation avant qu'en un ultime saut,

je ne me surprenne à dépasser la borne échue, emportant dans ma chute le dérisoire secret de mon exception.

... mais que pourrais-je dire d'autre, de ces pauses débordantes d'une distinction qui m'accable, qui ne retournerait déjà au présage de ce seul silence où je m'entendrais mourir à moi-même :

délaissé, je ne m'étonne, là, que de l'immense pouvoir de présence cachée auquel j'accède en ce retrait,

là, je recueille en mon nom retiré la parure de l'être avant que de revivre, au terme de l'absence, ce que je ne serai jamais.

au pur noyau de ce prodige soustrait à l'expression que je nomme l'attente, se déploie l'impatience sans espoir de mon dire ; ce n'est pas d'un débordement qu'il s'agit mais, bien au contraire, d'une urgence de privation comme si ce que je vais dire, dont je ne sais rien, se terre au cœur de ma soumission, prêt à l'oubli comme au discours, perdu, détaché, sans dessein.

et c'est ma propre image qui, peu à peu, se détermine en ce délai, celle que je dois atteindre dans l'épuisement de fixer enfin, sans un mouvement, le cours indifférent de ma détresse.

qu'il me soit permis de ne pas mettre en projet ma vie, pourvu que rien en moi ne vienne se résigner à ne pas être qui je suis.

ce que je fais de plein gré, c'est de m'enquérir d'une absence et, sans l'inconséquence d'un regret, de me mettre à la discrétion de cette urgence en laquelle je me refuse à l'étonnement.

car, de prodige en intensité, ce qui regorge de l'excès ne diffuse qu'un abus qui signe sa vacance.

ce qui me tient de plénitude n'est pas surabondance où l'on se doit de concourir mais un raffinement qui, du dénuement à l'oubli, me cite de comparaître en l'assemblée d'ineffable privation.

et c'est au comble de ce débordement vers la nécessité de ce qui fait défaut que s'instaure en moi l'insatiable fantaisie d'une attente sans objet...

comment ne pas se demander, parfois, si l'angoissant désir de mettre fin à ses jours n'est pas induit par une irrémédiable inclination à mettre à mort autrui.

et quand il apparaît que l'on se soumet, que l'on retourne à la lassitude de paraître, on éprouve, au cœur dénanti de son être, la détresse de ce défaut qui n'est rien d'autre que l'ordre impitoyable de rester en vie.

mais quand, véritablement, se reconnaît en soi la peur panique de l'autre, et que la pulsion de détournement distrait de l'incoercible attrait du meurtre, comment ne pas être bouleversé par la compassion exercée sur soi-même en raison de ce manque sans remède auquel on voudrait tant de ne plus avoir à faire face et dont il ne faudrait se détourner qu'au prix de sa propre disparition.

alors ne peut plus rien exister en son for intérieur que la terreur de poursuivre les traces de cet autre soi-même qui se sait déjà perdu de n'avoir pas risqué le terme de son errance.

ce dont je dois m'assurer chaque jour,

cette clôture au plus près de l'espèce animale, ce règne
incontrôlé de l'urgence des instincts,
ce peu de chose qui est de penser être au regard de survivre.

cette saturation du monde face à ce qui, en moi, organise
l'interrogation, cette surabondance qui me défie et dont je me
suis vengé par le défi d'en être conscient,

ce trop de choses qui ne pense pas que j'existe.

ce dérisoire mirage de l'autre, auquel je me sou mets, ce
reniement de mon être pour ce leurre édifié sur cet autre moi-
même,

ce détachement, cette indifférence pour se justifier d'un
destin générique,

ce rien qui me harcèle à l'heure où tout semble diffuser en
moi,

cette émotion, ce tremblement, cet éloignement...

la barbarie que l'on exerce sur soi-même – à défaut de l'exercer, par inqualifiable délectation ou dans l'épouvante, sur ce qui s'offre à nos coups – ne serait-elle pas la seule finalité de l'être au plus secret de son intime perception ?

la racine de ce mot désignerait le bredouillis dont il faut user en ces lieux étrangers dont on ignore la langue ; un défaut de parole, donc.

comment ne pas, en toute lucidité, reconnaître à quels balbutiements nous sommes soumis dès lors que nous partons à la rencontre de nous-mêmes.

déjà, dans l'humiliation que nous dicte l'être dans son vertige de différence, comment ne pas se heurter au silence de sa consternation devant l'énigme et comment, d'un verbe non diffus, pourrions-nous oser l'expression de l'identique inconnissance ?

et nous allons, sans mot dire, barbares en contrées inconnues, marmonnant en nous-mêmes comme vibrant de l'écho de nos malédictions, pour nous oublier et nous anéantir.

comment ne pas se persuader que le barbare ne tient son nom que de celui qui pense ne pas l'être et comprendre, en conséquence, que ceux qui prétendent se dessaisir de cette barbarie s'acharneront à créer, leur faisant face, du barbare.

or, devant ces soi-disant barbares, puisant au fond de notre nature pour apparaître comme d'authentiques ferments de menace,

comment ne pas regretter que ceux qui pensaient ne pas l'être, dès lors qu'ils ne peuvent éviter la confrontation, se retrouvent contraints à puiser dans leur barbarie latente, quand on sait que nul ne devient plus barbare que celui qui se surprend, contre toute raison, à voir se refermer sur lui le piège de sa propre barbarie.

l'évidence de ce constat déploie, à mesure même qu'il se manifeste, entraînant l'épouvante et la mort, les conditions d'une intolérable et tacite reconduction, et lorsque le ressentiment, face à notre condition privée de fondement, se porte au comble de l'horreur, plus rien ne peut s'opposer au déchaînement de la barbarie et à l'ivresse de sa propre destruction...

mais on doit conclure, bien sûr, de ces propos reconnus, que de faire l'autre à sa propre image, c'est-à-dire de le penser aussi barbare que soi et de libérer ainsi la clairvoyance en chacun de s'imposer de ne pas l'être, pourrait conduire à l'effet inverse causé par le ressentiment, à ce que celui-ci rend prodigieux au cœur de la rédemption, aux plus hautes aventures de l'esprit dans le respect de notre dignité...

si ce que l'on nomme *agir* avait un sens, triompherait, dans l'évidence mouvante de vivre, l'immobile suspens de l'inconnu de l'être.

l'acte comblerait cet abîme au creux duquel une seule pensée de l'être ose anéantir la profusion pour se résigner à son inexistence.

il donnerait un sens à cette pensée de l'énigme qui se propose de ne jamais penser le sens.

je ne sais rien de plus navrant que de me confronter dans l'écriture à ce destin de n'être au fond de moi-même que ce monstre humain séparé de l'espèce, ce messager maudit tombé des cieux de la nomination.

comment, au cœur du dire, me consoler de l'aberration qui murmure en moi que je préférerais être mort.

pays perdu de la page où je déchiffre mon spectre, où se définit mon exclusion, inaccessible espace que l'on m'impose de sillonner seul, stupéfié par ce qu'il me découvre de désenchantement levé dans la poussière de mon enquête.

là, se regroupent les angoisses sans fin de ma confrontation avec ces sphinx se désolant de leur propre énigme, là s'unissent mes stupeurs devant l'autre pour ne former qu'un seul et froid détachement de mon être, pour me conduire en cet éloignement qui me contraint à la fatale déviation où je pense ma mort.

je ne sais rien de plus extrême que de déceler sous le foyer de l'écrit les germes de la réduction, sentences prémonitoires prononcées sur moi-même pour avoir défier le centre inconnu de mon effroi.

ô merveille de ce qui nous comble par le défaut de notre impuissance à en exprimer le comble !

une œuvre ne nous subjuge dans sa profondeur que par le prodige abouti de sa forme ; c'est par la perfection maîtrisée de la facture, par l'adresse extrême à rendre intelligible une sophistication qui confine à l'abstrait que l'art de transposer le mystère en ce défi manifeste d'apparitions nous permet de concevoir, à son plus haut point de distinction, le pressentiment du secret.

incomparable exigence que celle d'exposer l'évidence de ce qui se dérobe à notre aperception !

exigence d'angoisse, exigence d'être en cet acharnement de retenir ce qui disparaît, d'offrir à nos sens émerveillés la nostalgie du trésor inexprimé devant son voile...

on ne sait jamais par quelle volonté issue de la souffrance la clairvoyance déchiffre le sensible mais, devant l'exception qui se montre et comble notre attente, une ferveur unanime nous pénètre du partage sans égal qui nous est offert de ressentir ce qui n'est pas montré, de ne plus attendre l'objet de notre attente.

de la consternante sensation de ne plus désirer être là.

quand il faut faire face, de près ou de loin, au déploiement de toutes atrocités, à la vision de la misère, de l'injustice et de la souffrance dans le constat de son impuissance...

puis, face à soi-même, quand se dévoile soudainement, *d'un seul coup*, la profusion, et que se dégage ma radicale incapacité devant l'inépuisable.

d'un coté, on ne voudrait plus être là, car on ne reste là qu'en détournant le regard,

de l'autre, je réalise que je suis de trop puisqu'il m'est donné de concevoir ce trop qui m'accable.

oui, la mort m'appelle souvent, dans ce rêve d'un repos où je ne serai plus, enfin, de trop.

je ne ressens, dans le déroulement de l'écrit, que ce qui se refuse à l'expression ; je n'écris que pour approfondir en moi ce que je ne puis dire ; oui, si l'écrit ne définit pas, entre les lignes, cette nostalgie passionnelle de la révélation, cet acharnement, donc, à évoquer l'impossible *livre*, alors l'expression n'atteint pas ce que lui assignent les mots ; car les mots ne se livrent pas pour rendre manifeste ce qu'ils désignent mais pour ne dire à jamais que la mélancolie sans remède que j'endure devant ce qui est.

comme il ne faut cesser de le dire, il y a quelque chose de négligé dans la chose créée, et ce que l'on néglige de dire, c'est ce que l'on ne peut pas dire... ainsi, se servir des mots semble être une piètre consolation pour qui s'éprend de ce qui fait défaut, mais qui d'autre devrait se permettre d'écrire hormis celui qui se soumet à l'inexprimé.

je ne cesse de me dire ce que mon écrit ne dit pas, ce que j'attends n'est pas à dire.

je n'ai rien à me dire.

le vide bat son comble ; je n'attends rien.

ou plutôt, si : j'attends que le rien vienne combler la vacuité de ma parole ; du vide au rien, voilà le véritable effondrement.

je vis la prémonition de n'être plus ; d'ores et déjà, d'une même exigence, je me détache de ce que je suis pour, séparé de moi-même, croire encore à mon apparition.

il y a cependant, indistincts, une profusion de signes à déchiffrer, périlleux semble l'exercice de les conduire à se dévoiler tant je les ressens regroupés dans l'impénétrable noyau de mon être...

on pourrait croire, en ce concours immobile d'ineffable, qu'un moindre mouvement parviendrait à libérer le cours de mon élocution ; mais ce que je recherche au secret de ma vacance est un trésor si rare, si singulier que je ne puis m'empêcher de le maintenir préservé de la vaine éclosion de mon discours.

« en latin chrétien, scientia infusa se disait de la connaissance versée par Dieu dans l'âme (d'Adam), et non acquise. »

Le Robert.

l'infusion serait pour l'humain l'usage de la profusion comme être serait l'usage de vivre : c'est être dépossédés de ce qui nous paraît avoir diffusé au plus inconnu de nous-mêmes, semblable à l'intarissable mystère versé profusément sur ce qui nous fait face,

qui est la règle.

mais, de cette dépossession,
sur un versant s'épanche le déplacement dû au ressenti-
ment, l'exigence d'en nommer l'occulte cause, le refus de la
règle,

sur l'autre, se pose, immobile au refus de nommer, le res-
pect de la règle, l'usage d'être.

... oui, comme je tremble de poursuivre mon usage,
emporté sans un mouvement, sidéré, dans l'apparente révo-
lution de ce qui, en tous lieux et, plus précisément, en moi,
se débat dans les convulsions d'une inéluctable disparition.

*je voudrais tant le lui dire, j'ai tous les mots pour cela ;
mais la barre qui ferme ma parole est l'insurmontable trem-
blement que je ne puis délivrer.*

*la négligence est à son comble dans cette impasse où je ne
puis me livrer, comme si je me conduisais déjà, par ma main
de solitude, aux frontières d'une mutuelle agonie.*

*et je tressaille, éperdu, me rejetant, à la bordure du pleur,
sur les rivages familiers de mon annulation.*

ce dont je veux me souvenir, ce n'est pour moi que cela :

écrire, écrire ce dont je ne me souviens pas au cœur du souvenir.

ainsi, le texte cite le vide qu'il retient en sa trame, de même que je déplore, à tenter de l'écrire, que mon penser se refuse à la défaillance radicale en laquelle s'efface mon identité.

le livre est cette fabrique de mystère que mon corps me concède en ses propres réseaux, dans l'exercice inouï de ce qu'il organise au plus profond de ce qu'il me faut convenir être le plus étranger à ma présence.

le livre tient ses termes comme je retiens ce que j'aimerais êtreindre, comme j'abandonne au secret qu'il délivre cette part de moi-même que je porte à l'absence.

le livre donne ce que je ne donne pas, la preuve par écrit, en l'édit qu'il dévoile de ce que je ne puis écrire, que je n'existe pas.

ce que je recueille dans l'effort de ne rien oser dire est la vibration d'une surabondance dont je subis avec consternation le trop évident éloignement : délaissé par la prescience

en moi d'une opulence dont je ne puis m'assurer, c'est avec la stupeur d'une totale négligence que je me résigne à cet étonnement sans terme de ne rien pouvoir dire.

l'écrit se formerait ainsi d'un vide comblé par l'inexprimable effusion de mon intimité à ce rien si séduisant qu'il m'entraîne à l'impassible reniement de mon silence ; l'écrit ne serait rien que la projection de ce dénuement qui, devant mon intolérable saisissement de n'embrasser que le vide alors que la profusion me submerge, diffuse en moi l'illusion inexprimée de l'excès.

... ce qui, peut-être, redonnerait vie aux signes serait de me refuser à ce détachement pour m'ouvrir de nouveau à ce qui peut être dit, et dire de nouveau les tressaillements, les suspens, les lumières pénétrant ce qui se pose devant l'énigme, la pénombre et la tendresse dans l'acceptation de ce que je suis.

indécis, j'interroge celui qui veut écrire, mais il refuse, il se refuse,

il s'oppose à ce débordement dont il ne sait que trop en quel désaveu se forcent ses frontières,

déjà se recule pour se taire, indifférent au prodige dont il s'est épuisé à en attendre trop, libre de ne plus dire ou de redire qu'il n'avait rien à me dire.

je n'ai rien dit mais il m'a suivi ; nous sommes partis sur le chemin coutumier ; ni l'un, ni l'autre ne reconnaissons les chants d'oiseaux, n'avions appris le nom des arbres et des plantes, nous marchions, non pas indifférents à ce que nous subissions de parfums, de bruits et d'apparences, mais affectés à chaque pas de la plénitude qui s'offrait à notre dénuement.

pas un mot entre nous, pas un regard furtif ; nous avançons côte à côte, attentifs au rythme conjugué de nos souffles, prenant garde de ne pas dévier de notre trace pour nous éviter le moindre attouchement.

je sais qu'il pense qu'il n'aurait pas du partir avec moi, que ce chemin en compagnie n'apportera rien qui ne soit déjà, depuis longtemps, consenti, je sais qu'il sait que je le pense.

nous commençons à monter dans la forêt, d'une allure plus conforme à la rudesse du tracé, mais toujours à l'unisson, comme exaspérés de ne plus vouloir être ensemble ; nos yeux sont fixés sur les obstacles que pourraient rencontrer nos pieds, mais le sous-bois se pare d'une telle densité qu'il nous refuse de toute manière le moindre point de vue susceptible d'élever nos regards ; nous ne sommes pas abattus, nous allons contre notre volonté au cœur d'une telle pénombre que le ciel n'est plus cet écran sur fond de notre énigme mais se réduit à d'innombrables chatouillements sur la trame serrée de la végétation.

je veux qu'il me demande de retourner, qu'il m'apprenne à céder devant le mirage, que je puisse me dérober devant l'impénétrable, je veux ce qu'il ne peut pas vouloir.

nous comprenons déjà que nous nous sommes aventurés bien plus loin qu'à l'ordinaire et nous sommes désormais contraints à ne plus rien décider face aux multiples ébauches de sentiers, choisissant au hasard et sans nous concerter la voie qui conduira notre fuite en avant.

notre accord tacite au sein de cette aberrante randonnée nous tient lieu de mobile, et nous ressentons à quel point, maintenant, nous sommes unis par cet inhabituel dessein qui nous entraîne au-delà des frontières de notre intimité.

je ne comprends pas ce qu'il attend de moi, ce qu'il ressent de l'abîme dans lequel j'aimerais le précipiter, mais il ne peut déjà plus rien nous arriver.

peu à peu, disparaissent les arbres, témoins de notre errance, pour laisser place aux herbes hautes ponctuées de rochers, tandis qu'une lumière grise envahit sous la brume le pays perdu que hante notre ferveur insensible.

un rire incoercible nous submerge soudain comme si, parvenus au fond des choses, nous nous heurtions à ce comble de dérision qui nous préserve de l'illusion des dévoilements ; nous rions sans nous faire face, rions courant à perdre haleine sur des terres dont l'humidité ravive les élans de notre ingénuité.

je désire tant qu'il me revienne et m'accompagne, qu'il épuise jusqu'au nom que je porte, qu'il nous embrase en ce débordement d'oubli, je ne désire plus que lui.

au travers des nuées qui, sous le vent, se dispersent, les faisceaux de feu font étinceler les eaux dormantes que nous traversons de gué à gué comme nous résignant à cet image d'impardonnable satiété ; nous ne nous disons toujours rien, mais quelque désir que nous puissions en avoir, ce qu'aimerait dire l'un, c'est toujours ce qu'il voudrait entendre sur les lèvres de l'autre ; il n'y a d'ailleurs plus rien entre eux qui ne soit l'évidence de ce tremblement silencieux, par la parole qui cite le mystère et la fantaisie d'un péripète insensé.

je ne suis rien pour lui ; ce non-pareil qui me suit ne m'est concevable que pour me dire qui je suis, je n'ai rien à me dire quand c'est pour lui que je vis.

à présent, ils redescendent vers les terres habitées, longeant à perte de vue, dans l'ombre d'un crépuscule, ces clôtures qui leur défendent de s'aventurer plus loin que l'écriture ; de concert, ils devisent, se parlant à eux-mêmes, dans le raffinement extrême de leur mélancolie ;

ils s'en vont sans se quitter, se méprenant, chacun de son côté, sur la souffrance sans terme qui les fit se rencontrer...

nous sommes *vivants*, me disait-il, vivants ! mais ce n'était que dans un rêve.

comment serions-nous vivants ailleurs que dans nos rêves, et ne me suis-je jamais mieux senti vivre qu'au sortir de mes songes – mais, déjà, puisque réveillé, je ne vivais plus...

ce qui diffuse en moi lorsque je ne suis plus conscient d'exister m'apparaît, si j'ose dire, comme le comble de mon être, et ce que je m'imagine prodiguer sur ces versants inconnus me semble exprimer le paroxysme de mon identité.

pourquoi donc *me réveiller* devant ce plaisir sans partage que celui de m'endormir, de me plus me faire face quand, là, me quitte le souvenir, s'écarte autrui, s'estompent les pensers, quand je reviens, là, vers ce qui m'a délaissé, vers ce qui s'est détourné, vers mon secret, là où se perdent enfin les nominations du trop et du rien qui déchirent mes usages, où s'achève le tourment de ma différence...

comment pourrais-je, *debout*, me ressentir détaché, neutre, libre... comment me délivrer de la négligence et du désenchantement, de la consternation exercée sur moi-même, alors qu'au sanctuaire où se porte mon absence, je me sou mets à l'impénétrable dans le vertige de l'oubli...

comment ne pas être attiré par cette introduction, par ce retour, par cette évidence d'inclusion au centre sans pareil de mon unicité,

mais comment devrais-je aussi, dans ces instants perdus, simplement me suffire, alors que règne en maître, aux portes du sommeil, cet attrait de parfaire à chaque fois les répétitions de l'unique représentation privée de mon agonie...

quand ne plus parvenir à pleurer devient le comble du pleur, et qu'un tremblement s'achève dans mon penser tel un excès que je dois occulter.

comment oser le dire : quand je me retire, détaché, inclément, froid, et que je tressaille à reculons, comme anticipant l'absence.

quand trop de souffrance s'oppose à ce que je suis et que je renie, sans pleurs, celui que je fuis...

à ne vouloir m'exprimer que sur le comble, et sans me séparer de l'abîme dont ma parole le comble à mesure de l'impuissance du dire, je me vois réduit à signifier mon expérience de l'intarissable effusion par le désaveu d'une liberté qui se résignerait à l'ellipse du rien.

au cœur de ce trop de tout qui se refuse à l'écrit, se trame une impassible nudité, comme séparée de la saturation qui l'exprime, une impénétrable nudité, dont je suis, sans avoir jamais pu le comprendre, le contemplateur interdit et comblé.

ah ! comment ne pas revoir l'enfant qui, debout sur sa chaise, le visage émergeant du toit par la lucarne de sa chambre, entendait déjà, dans la musique qu'il écoutait, l'inaudible tressaillement de sa somptueuse indigence ! ...

il s'est penché vers moi lentement,
je l'entendis murmurer : *je n'ai rien dit.*

le silence entre nous se fit plus incertain, plus troublé d'une attente inexprimée ; nous ne pouvions nous regarder tant nous pressentions quelle effusion dans l'atteinte évoqueraient nos yeux.

je n'ai rien dit, prononça-t-il encore ; je restai là, sans un geste, comme si je l'avais déjà quitté ; je lui dis : *c'est la dernière fois, je veux...*, mais je n'achevai pas.

une intarissable perception du manque nous rendait impatients à fomentier l'absence ; nous ne pouvions imaginer qui des deux, le premier, délaierait l'autre.

il revint vers moi, si près que je craignis qu'il ne m'effleura ; *je n'ai rien dit*, reprit-il, *je ne puis encore te refuser l'approche.*

je me mis à trembler d'une angoisse sans nom, comme s'il fallait persévérer dans ce débordement sans espoir, comme s'il fallait me résigner à déchiffrer encore les excès de mon ressentiment.

je me retournai pour l'étreindre et je compris alors, dans l'instant, que personne n'était venu.

je ne serai jamais allé plus loin dans la consternation de ma lutte avec l'ange de mon dire.

ce que chaque être humain éprouve d'impuissance et d'angoisse devant la dérisoire image qu'il conçoit de lui-même alors que l'incommensurable excès qu'il affronte lui dicte l'attrait de sa disparition,

ce que chacun de nous, seul, séparé, pressent d'indifférence en son voyage intérieur, à comprendre l'exclusion où le conduit son errance,

ce que *moi*, abandonné dans ces nuits d'exil où je pense m'imposer à cet autre que je suis, je perçois d'aberration en

ce défi que je porte au désordre impassible qui s'oppose à mon penser,

comment le dire ?

jamais aussi navrante, au plus extrême de mon détachement, ne vient de se dévoiler l'arrogance de mon projet, jamais aussi contraire au prodige du silence, ma prétention à combler la mesure de ce que je ne parviendrais pas à dire...

et comment, d'ailleurs, me préserver de cette inaptitude sans fond de mes mots, dans le faux éclat de leur insistance à signifier mon impatience de ne plus dire...

épuisé jusqu'à perdre en moi-même toute faculté d'émotion, d'une froideur de sentiment telle que je récusé jusqu'au témoignage de la détresse pour ce que j'endure d'incapacité à m'étonner de mon inexcusable indifférence, je m'avance, meurtri, aux frontières d'une vanité qui cite le raffinement pour me confondre, interdit, pareil à celui que l'on fait taire pour s'être permis de transgresser l'usage de son dire...

je devrais donc parler simplement de ce que je ne peux pas dire, comme de ce peu que j'ose dire, affectant l'ellipse et brûlant de me contredire...

mais la parole me manque,

et le désir, et la présence... je n'ai rien à me dire si je veux parler de la vie,

je n'ai pas de mots pour le dire, celui que je suis, cet autre
qui ne parle que pour l'oubli,

mais n'est-ce pas ainsi le comble de ce que j'ai voulu dire
que cette lucidité de n'avoir plus rien à dire que résume
l'écrit.

qu'une telle inquiétude envahisse chaque instant comme
si devoir exister n'était rien moins qu'endurer l'effroi de sa
dépossession, qu'il faille appeler de ses vœux le dénuement
de son absence, qu'un tel accablement puisse mener au
désaveu de l'autre dans l'impuissance de ses propres enchaî-
nements, que l'on doive, à la limite du tremblement, se priver
de tout regard, s'interdire toute effusion, se contraindre à se
supporter au désert de sa propre indifférence, qu'une telle
inépuisable tristesse encercle les terres revisitées de la
mémoire et qu'il n'y ait au présent que l'extrême confusion
de ce que l'on est devenu, qu'à jamais il ne se puisse dire,
dans l'usage des mots, ce silence qui, derrière eux, verse dans
l'ombre ce qui n'est déjà plus ressenti...

*sur ce pli que déchiffre
inutile au rêve de soi,*

l'oubli.

*s'il, en cet instant d'émoi,
dit de gré vain la trêve,*

*du dessein épris de n'être plus,
oh! de n'oser ici nulle chimère,*

*il, en son silence rejeté,
dans un souffle, un effroi,*

dit l'excès.

*une étoile de trop que cite,
exalté de mots, un seul absent,*

*une pensée de trop qu'il ruine,
dans l'indicible dénuement.*

je me refuse à exprimer tant de choses que je me désespère de tout ce que je laisse en souffrance ; ployant sous la charge de tant de mots *aimés* qui ne reviendront plus sur ces pages, je m'obstine à m'en priver pour ne dire que mon projet de vouloir les oublier.

c'est un peu quitter l'existence que de ne plus les prendre à son usage, mais c'est aussi m'apercevoir qu'ils m'ont déjà quitté.

ce que mon corps me signale, d'abandons successifs au plus secret de sa fabrique, je veux que mon écrit s'en fasse l'écho, dans le délaissement, peu à peu, des mots de la vie pour ne garder que ceux que gouverne mon penser et, dans la froideur extrême que celui-ci m'inspire, devoir aussi m'en séparer à mesure d'un temps qui me déplace jusques au dernier terme.

mais n'aurais-je plus que quelques mots dont je puisse me servir, ils seront, ceux-là, ceux qu'il me faut pour dire encore ce que je suis, avant qu'en un dernier appel, dans l'ultime débordement du souvenir de ce que j'ai vécu, je ne retrouve soudainement la profusion depuis longtemps désertée.

alors, bien sûr, ne disposerai-je, à la seconde où cet éclair saturé d'expression me soumettra, que du dernier mot de la vie, de ce seul sceau posé dès la naissance sur mes lèvres, pour m'entendre murmurer enfin que ma vie ne fut rien d'autre que la conscience de ma mort

le mas du lac, 20 février – 3 mars 2000.

SOMMAIRE

pour moi, ce soir.
précédé de
causerie.

pourquoi présenter ensemble deux textes que vingt-sept années séparent ? ... parce que ce qui est dit dans le second n'est qu'exprimé dans le premier, à savoir que c'est peu de chose d'avoir quelque chose à dire.

(l'auteur.)

causerie.

À Claude Fournet.

— et ce n'est pas, me semble-t-il, vous honorer de ma présence que de sourire avec indulgence des propos vains que je me surprends à vous tenir pour tenter de vaincre votre mutisme... ah cher et tendre ami, ne craignez-vous donc pas de ne plus soudain vous sentir digne de tout le mal que l'on se donne pour vous.

— ne puis-je être sûr que vos belles paroles ne voilent pas l'ennui dont je vous poursuis en demeurant près de vous... et voudrais-je augurer de l'exil auquel me désigne ce silence, je n'ose pourtant signaler à l'effervescence de votre verbe les abysses dont elle illumine le seuil...

— laissez donc à l'abîme le choix de ses victimes, et ne vous tourmentez ainsi des solitudes dont resplendent les rythmes du propos... n'auriez-vous donc jamais appréhendé ces incertitudes inouïes que dispense le langage ainsi que ces exigences auxquelles nous enchaînent nos murmures d'ambiguïté dès qu'ils passent à reculons l'écueil de nos dents.

— n'exprimerais-je indifférence à ne plus vous entendre, à vous entendre, monsieur, et soyez assuré de mon indignation : que le dire, à votre lèvre, puisse impunément déployer son impuissance, encore m'appartiendrait-il de le ceindre d'angoisse et de courage, mais que répondre s'il ne cède en son avancée que le délire de ne pouvoir pas ne pas être !

— ... oh, je vous serais gré de résoudre le silence à n'être que langage, langage de nulles formalités que dénouerait la patience au treillis du regard, si je n'associais encore l'expression à ce balbutiement secret qu'un ultime rêve sans cesse reporte à la source même de son déplacement... mais le silence, mon ami, s'il est un langage, ne serait-il unique langage, car n'est-il de langage que langage du silence ?...

— du risque de mon sourire, monsieur, n'élucidez, je vous prie, que le mépris de votre insignifiance... allons, phonèmes ! accueillez votre héros !... son existence meurtrie se consume en diction, en un souffle se consume sa diction, nommez-le, phonèmes... qu'il ne disparaisse point tout à fait !

— plaise à dieu, cher ami, que je ne dévoile en votre sourire plus que vous semblez y vouloir introduire, mais acceptez du mien qu'il domine le transport de votre diatribe et que, sans se complaire à la sérénité qu'il saurait acquérir au vu d'une si partielle excitation, il daigne pardonner à la ferveur de votre intolérance et vous prodiguer le reflet des espaces auxquels vous manifestez ne pas vouloir prétendre...

— ah ! laissez-moi donc rire aux confins de ces espaces que dissimule avec aisance la vapeur de vos discours, et pardonnez-moi de ne pas assouvir sous la précision du terme l'expression de mon dérèglement !... mais, avant de me dissocier contre l'allant de votre élocution, j'aimerais cependant m'informer de la terreur qui vous établit nommant, vous accula versatile à la clairière voilée du regard et vous déchargea des pressions qui siéent aux vertiges de l'acte...

— terreur, cher ami, me suis-je permis de vous entendre dire... à ce jeu d'enfantine agression, rendez-moi grâce de la patience dont j'affaiblis l'acidité de votre escorte et du tact par lequel je n'exige pas de vous de reformuler une inconve-

nance que l'on aurait fait mine, ingénument, de ne point saisir... encore qu'il ne faille rien espérer de vos desseins, serait-ce un effet de ma bonhomie que de vous inciter à gouverner votre zèle au seuil de territoires qui, prendriez-vous désormais la barre – ah ! supportez au moins, mon ami, ces courts instants, ma déraison ! – vous sont depuis toujours et à jamais inconnus !

— las, l'inconnu grésille à mes pieds, et qu'il ait votre visage, qu'il s'attache à vos pas, ne m'incite guère, comprenez-bien, à le prendre d'assaut... pour l'heure, je me demande par quels détours inquiets de ma parole je parviendrais à vous signifier, oh sans évoquer nulles coercitions de cœur, mon dépit de confesser votre réticence devant la curiosité sans hâte dont je vous poursuis...

— nous voici donc arrivés, cher inconscient, sur les falaises de l'obscur... devant nous, déraisonne la mer, au verbe depuis longtemps reconquis par le silence exquis de l'univers, derrière nous, mon ami, que vous oseriez transpercer de votre cadence barbare pour atteindre aux cimes d'un orgueil qu'il ne vous déplairait point de partager avec moi, derrière nous les verts bocages, le seul trésor auquel nous puissions prétendre, les prairies gracieuses, leurs bordures d'aubépines nous encerclent, nous dispensent de redéterminer toujours et encore le si proche horizon de notre condition, nous engagent à délasser nos corps de multiples impasses sur leurs tapis de boutons d'or... ah ! douces terres !... sans cesse, de votre sein, jaillissent les forteresses végétales qui

se gaussent de l'absolu de nos regards, qui nous acculent à la sérénité, qui, tendrement, ferment les yeux sur notre folie et condescendent à figurer l'espace où se perpète l'éperdu triomphe de l'homme, où, civilement, cher ami, nous nous glorifions d'échanger, au cœur du labyrinthe, des paroles illimitées !

— cher monsieur, que ne vous réchauffez-vous ainsi plus souvent... brillent vos yeux, votre intelligence s'organise, votre cœur est un cœur... oh ! peu ne faudrait que je ne vienne m'étendre près de vous, à fleur de terre, pour gracieusement penser à la non-pensée, mais de quelle ingénuité suis-je donc victime pour vous proposer de laisser aux grenouilles et grillons le soin de converser sur ces hauteurs, et vous conduire à une efficacité mieux dirigée du verbe...

— les grenouilles et les grillons ont d'autres charges, mon ami, que celles de vous dispenser d'exprimer le dénuement de votre nonchalance, et n'est-ce pas les trop couvrir d'honneurs que de leur imposer le chant de notre misère... mais, puisqu'en vous répondant, je me propose de vous ravir et vous laisser impression de n'avoir pas en vain discoursu, je tiens à vous assurer que vous fûtes entendu d'une oreille attentive : loin de nier, cher ami, l'efficacité dont vous m'accablez, je ne vois pas sans déplaisir se confirmer la preuve qu'il soit pensé n'importe quoi dès lors que l'on ne pense à rien, et vous abandonne sans regret le partage de besogne où ce n'importe quoi triomphe !

— rude attaque, monsieur... observez mon ébranlement... oui, malgré moi, sur mon sourire, emportement et sagesse se déploient car les entraîne en leur différend dame discorde... ah ! cruel, qui provoquez en cette lice et ne vous souciez de qui, loyalement, s'imposera... mais ne suis-je néanmoins enchanté de m'apercevoir que vous n'avez pas réellement perdu tout espoir dans le langage et qu'il vous arrive encore de nous donner votre pensée... ah ! par dieu, puisse mon présent martyr vous...

— non, non !... je vous en prie, mon ami, n'ajoutez rien, voici plus que n'en pourrait supporter la méfiance que, par courtoisie, je m'efforçais de vous celer, et le léger attrait qu'en ces lieux vous dévoilâtes pour moi se dissipe au vent des plaisirs interdits...

— ... ne fallait-il pas, d'une prière, vous inciter au piège de l'incroyance... ah cher monsieur, aurais-je pu réaliser plus délicate proie, et plus aimable emballément à se perdre dans mes rets... oui, quel scandale adorable que ce soudain refus de probité nominale au service de votre causticité... combien de jours s'écouleront, avant que ne s'estompent la mémoire de votre trahison et ma joie de vous avoir enseigné les limites de votre rigueur...

— ainsi fûtes-vous témoin de ma candeur, cher ami... le cœur me manque de vous avoir comblé en m'exposant d'un tel élan aux poussières imperceptibles de mon humilité...

mais vous surprendrais-je à vous blâmer du défaut de perversion dont se nourrit le mal car, de vous observer, béat, ruminant les fourrages du bien, je ne vois pas qui, mieux que vous, saurait alimenter les flammes de l'enfer... que, d'une rhétorique ancienne, vous tentiez de justifier de la fragilité de votre règle, il n'est rien là dont je ne puisse, avec vous, communier de détresse, mais que vous vous refusiez à déchiffrer le risque du langage au cœur même de ce qui, simplement, nous fait face, en la nuit des temps résonne ainsi qu'insurmontable angoisse et vous destine à ce tourment du masque où se concentrent pour moi les attraits du cirque... me pardonneriez-vous enfin d'être moins elliptique : vous êtes un clown, mon ami...

— eh bien ! que cette assertion au plus nous mène au centre de l'arène, voilà qui ne déjouerait pas mon optimisme de principe, mais il est regrettable, monsieur, que nous en soyons réduits à faire notre entrée sous les vivats du désenchantement... sur ce, je vous fais juge de ma dissolution et sollicite de votre profondeur de vues l'éventualité d'un herbage d'entente.

— la réduction me sied, mon cher, et les cieux s'exclament de ne l'avoir point péremptoirement dénoncée à la fantaisie sans remède de nos fronts... quant à votre dissolution, prenez-en votre parti, nous la percevons, les choses et moi, de loin antécédant votre dire, de loin antécédant le verbe et devantant avec brio la promiscuité de nos souffles... se frayant une trace aventureuse aux abords d'un palais que l'ombre de vos

dents délègue au crépuscule, vos paroles sont de rosée, emperlées de l'arôme que le progrès solaire démantèlera sans regret, transparentes du reflet ténu qui nous meurtrit enquérant de la mort...

— comment ne pas apprécier, monsieur, la séduction dont resplendit la spirale de ce dont vous pourriez tout aussi bien ne pas nous entretenir... que le maniement des évidences soit réservé aux esprits les moins susceptibles de simplifier le désordre de nos intempérances me déplace vers une circonspection dont vous ne manquerez pas d'assumer l'indélicatesse, et délimite avec clarté l'espace auquel vous aimeriez assujettir, d'un vide cinglant, notre rapport de société !

— l'évidence, oh pardonnez-moi, ne serait-elle émeraude la plus obscure, et ne nous effleure-t-il pas, sans cesse, mon ami, d'ordre à la déposséder de ce qui fulgure en son sein ; ainsi définirions-nous peut-être l'appréhension sur laquelle vous dialectisez l'effroi de votre nudité... dès lors, si, cher à votre vœu, vous tentiez de nous abîmer au plus bas du versant de communion, préservez-moi de votre bras impie et ne refusez pas de m'abandonner au seuil des degrés descendants que vous me garantiriez, dévotement surpris de ce qu'il vous faudrait endurer pour distraire de votre piété sociale les deniers de notre silence !

— me voici donc face à mon juge, et voici dénoué le secret complot de l'immobile... ah ! je vous en prie, demeurez en

ce préau de lumière, et que vos yeux à nul instant ne cillent du triomphe incessant de l'insecte ! déjà, sur votre front d'initié, la compassion étincelle et, de votre pleur discret, semble émaner la misère de ce monde ! déjà, votre main, à se préserver de l'enfer des hommes, d'élégance et de pâleur insensiblement se pare ! allons ! demeurez ! demeurez en ce préau, harmonieux et serein ! que la sourde nuée consente à vos soupirs et vous gardent des remuements de l'ombre ! demeurez, perfide, tandis que je m'éloigne, et qu'une palme, à mon retrait, sur vos lèvres se penche afin de ne rien perdre du murmure désespéré de votre solitude !

— belle palme, en vérité, bien cher ami, que ce trophée de disgrâce dont vous...

— ah ! serai-je encore vous à présent ! serai-je encore je ! il ! à tout le moins, me voici démasqué ! et plus encore *ils*, ou plus encore *on*, oui, monsieur, plutôt ne suis-on ! que ferai-je de vous, que ferai-je de je, dans l'obscur sentier que vous me désignez ! mais... voici que, d'un sourire, vous laissez à mon emportement de croître ou de s'éteindre, et me contraignez à ne pas dénouer encore l'entrelac aérien du verbe auquel, dérisoirement, vous réduisez la merveille de l'être !

— ... ne sera-t-il pas dit, mon ami, qu'au-delà du signifiant babil auquel nous associons la ferveur de nos singularités, trône et pourfend l'orage de son trait d'argile l'inquiétude raisonnée du sourire, ainsi que permanence de l'incertitude à

laquelle nous sommes assujettis... nous ne sommes pas sans admettre au travers de quelle dignité, douloureusement, s'impriment les degrés de notre impuissance et de quelles absences, en sordides guerriers du réel, nous nous allégeons pour argumenter des réseaux du sensible... mais cela dit, que ferez-vous de ce vous qu'en artisan d'un bon vouloir d'humanité, vous exposez à flétrir et priver de l'appétence à chacun diversement offerte, et qui sait de quelles atrocités nous sommes capables, une fois mêlés au désordre des conjuguaisons... ah mon ami... s'il est vrai qu'il faut user du nous, agréez que je me tienne dérisoirement éveillé devant la merveille d'être, passionné de résistance, affolé de jeunesse, assistez à ma rigueur et n'attendez à l'audace relative de mon front...

— rassurez-vous, monsieur, le nul ensemble nous concerne, et je sais, en tous lieux, reconnaître l'inapparent trésor dont scintillent vos yeux...

— allons, mon ami, mais bien sûr ! ne supposons que nocturnes visions ! mais souhaitez alors qu'en ces ténèbres creuses vienne irradier, d'espace et de temps consumé, ce pli qu'au perçu d'abîme affole et désigne le chatoiemment d'ombre, nous entraînant à l'artifice du rythme !

— je présume trop de votre ironie pour couronner un tel défi d'une spontanéité qui ne manquerait pas de divertir le penchant quasi sensuel de votre débat... pour autant qu'il

m'en souviens, le supposé nocturne, au travers duquel impunément grésille l'humble étincelle de notre pensée, n'est autre que l'éblouissement sans refuge auquel nous nous devons d'opposer la grâce de nos armes, et j'observe sans surprise, croyez-moi, l'amoureuse ardeur dont vous brûlez à vous détourner de ce feu et, de par ce fait, en quels délices vous sombrez d'étudier l'infinie variation de votre ombre !

— c'est qu'apparemment, mon ami, ne sommes assis devant semblables flammes... ainsi, se resserre le discours, tant s'élançe le sujet... car, s'il fallait aborder l'examen de nos témérités, concevoir le spectacle des folies qu'un identique aveuglement aurait semées dans le cœur de l'homme, n'aurions-nous pas de cesse d'élire et de prôner celle qui semble justifier de l'authenticité de notre propre destin... oui, probablement, ne sommes assis devant semblables flammes, et sous les mêmes cieus nos audaces diffèrent...

— ne se peut-il que, de vos yeux, une larme, monsieur, ne nuance l'audace d'un répons où l'on ne sait, de la fourberie ou de la démission, qui parviendrait à s'imposer... mais comment imaginer plus charmant détour en ce jardin clos à l'intérieur duquel, tournant et retournant, vous marchandez à la mort le nombre de vos pas... il est cependant un lieu, dont aubépines et ronciers vous dispensent d'approcher, que je ne puis me résoudre, avant que de partir, à vouer au tourment de l'épineuse polémique où votre désertion l'entraîne...

— ah mon ami... que le ciel, si manifeste quand, sous le vent, passe le nuage, me soit témoin de l'espoir auquel je succombai de vous apprécier sereinement longeant ce buisson de sagesse !... las ! malgré les massifs odorants, les essences rares, les fleurs, l'herbe douce, le repos, malgré la joie de l'oiseau, le conseil de l'insecte, malgré le vivant témoignage d'une leçon sans cesse désapprise, voici qu'insatisfait vous venez de flairer, tel un animal bien dressé, la petite porte donnant sur la rue, et qu'à l'instant de votre arrêt splendide, tandis que, brûlant de vous retrouver aux lèvres de la faille, vous semblez n'être déjà plus que reflet d'ignorance, à votre souffle étranger tressaillent le cyprès et la rose, et le parc tout entier vous entraîne à précipiter vos pas vers ce dont il tenta de vous écarter...

— oui, monsieur... que la terre et le ciel, en ce jardin paresseusement confondus, me préservent du milieu troublant où vous voici précipité, bourdonnant d'extase et tant enivré de pollen que, depuis longtemps, votre aile ne s'élance où l'espoir, au gré d'un souffle, essaime !... à peine, au vacarme de vos merles chanteurs, parviens-je à recevoir la plainte des choses d'ici-bas, mais l'attrait suspect de ce calice en lequel, à vos yeux, se résout l'existence éluderait-il mieux la malédiction d'absence dont s'éprend notre faiblesse, me voilà cependant fasciné par ce qu'il me semble s'imposer à ma main, se fondre aux élans de ma chair et, plus que l'espace borné de ce discours où je me suis égaré, se manifester au sein d'une quête inépuisable !

— ... il est vrai, cher ami, qu'entre les parois sans issue de notre entretien, la fatalité veuille que se venge en son impasse le verbe, se proposant de nos apparences toujours à lacérer le masque... et s'il appert que mon regard... mon âme dénonce, sans qu'il vous soit encore possible de déchiffrer l'éclair dont l'ordre de ma vie à tout instant la transperce et nomme, il n'est plus, en revanche, rien de vous que vous puissiez dissimuler au terme du sursaut de liberté par lequel, alarmé de hauts vocables, vous désirâtes me dévoiler la perle de votre conscience !... ah mon ami, j'eus grande frayeur, sachez-le, lorsqu'emporté sous la rafale de vos convictions, je risquai de vous livrer au vertige de votre propre exorcisme...

— il eût été trop plaisant pour vous, monsieur, que le malin et moi-même offrîmes à votre vivacité l'injustice... l'amour ! ou plus encore, ô colonnes insensées du temple délaissé par nos jeux ! allons ! rien évidemment n'est plus à suspecter que trop quand nous sommes si peu et le langage, à s'humilier, acquiert la profondeur où se dévoilent ses fins !

— ainsi, mon cher ami, reprenez-vous l'offensive, et ne me parlez-vous d'issue que pour mieux m'inciter à ne pas conclure... mais je sais trop bien combien vous avez la présomption de croire en la splendeur du paysage de l'acte à la lisière même de l'expression pour ne pas craindre, de votre part, un détour de parole qu'en ce monde aucun pouvoir ne méprisât jamais devant les confusions de l'indicible... ah que le langage en effet se suffise à lui-même, et la vie confine à la vie, et la mort apparemment se suffit à la mort ! dès lors, à

tout le moins, du verbe dénoncé voici que l'on exige emplois et supports à rebours de ceux auxquels il conviendrait humblement de le réduire et dont il ne peut plus, pris à son propre piège, se défendre !

— oui monsieur... que de beauté dans cet emportement, que de passion pour oser refuser encore l'antique perversion, et que de désespoir à célébrer l'éternelle séduction du stérile !... enfin me fût-il permis de percevoir, au-delà de votre cri, ce chuchotement de l'ascèse qui, de par les siècles, allège le faix de notre dérision... hélas, monsieur, pour moi qu'un moindre vent, de-ci, de-là, dirige, le cœur des choses semble accepter de s'approcher des berges et, quoique je puisse décider, malgré moi, les alentours m'emportent, de leur élan qui me fascine !...

— que ne le disiez-vous plus tôt, mon bon ami !... mais une expression, moins tardive, eût-elle évité de succomber à la féerie d'un entretien dont le seul but était de n'en point avoir, j'aurais cependant mauvaise grâce à ne pas vous remercier de n'avoir pas refusé de mêler votre voix au discours illimité de notre misère...

— ... oh monsieur... de vous voir emporté sur la spirale de l'être, sans jamais vous résigner à l'aisance des lieux ombragés où nous mène la peur, où, passionnément, nous nous trahissons nous-mêmes, m'emplit, je le crains, d'une sourde haine envers vous... et m'encourage à tenter l'ultime sourire

dont vous ne vous défendrez point... et puisque l'ange de l'indicible nous laisse le choix des armes, acceptez qu'au tourment de l'angoisse la retraite m'agrée...

— au terme de ce reniement trop subtil, ne vous retourneriez-vous, mon ami, trop curieux de distinguer une dernière fois ce petit soldat, votre serviteur, opposant sa dague de chair au silence de l'univers ?...

— ...

— et laisserez-vous naïvement le jeu se détruire de lui-même tandis que, d'un élan dont je semble l'assise, vous remontez au gré des flots en me repoussant vers l'abîme ?...

— ...

— et ce n'est pas, cher tendre ami, vous honorer de ma présence que de sourire avec indulgence des propos vains que je...

je souhaite que tu y persévères ; mais j'ai peur, non que je me méfie de ta nature, mais je vois la force de la cité et je crains qu'elle ne l'emporte et sur toi et sur moi.

Socrate (Platon, premier Alcibiade, trad. E.Chambry.)

naudi haut en 1974.

pour moi, ce soir.

à l'être sociable, selon Aristote.

— pour moi, ce soir, comment pourrais-je me le dire : *je n'ai plus que moi.*

mais c'est à un autre qu'il faut que je m'adresse, et c'est à un autre auquel je dois répondre, alors que c'est à moi que je parle, et que je dois déjà me résigner à ne pas être un autre pour celui que j'appelle... oh ! ce ne m'est pas assez que d'endurer le silence de celui qui n'a plus rien à me dire, je veux encore entendre, sur mes propres lèvres se refusant à l'expression, le souffle de cette évidence que je n'ai, en ce sens, pour lui, plus rien à me dire... un autre qui fut, dont je

puis m'enquérir, que je ne puis importuner de questions qui se heurteraient à ce qu'il n'a jamais été, cet autre, quel est-il, aussi secret qu'il faut bien que je sois, quel est-il, à mesure de l'enquête où me conduirait la trace de ses pas pour ne me rendre manifeste que l'ombre qui l'aurait effacée...

— le temps a passé... mais s'il faut parler encore à cet autre que tu veux que je sois, alors que tu t'es résigné à n'être plus que celui que tu es, ne serait-ce que pour signifier un espoir, comme si je devais admettre que je ne cède à l'absence et me refuse à fléchir comme toi sous le faix patent de se savoir inconsolable...

— oh ! permets-moi de n'être plus que celui que je suis, et de m'offrir, à t'entendre, le diadème perdu de mes rêves, de te voir me dévoiler le spectacle de ces versants de lumière que mon errance dut délaisser quand il fallut comprendre que l'on s'interdisait de s'y perdre en compagnie...

— ce qu'ensemble nous fûmes pour nous contraindre au déchirement, pourquoi vouloir le dire alors que tout est oublié?... car ce que nous poursuivons de concert n'est rien moins que le trajet maudit qui conduit au terme du dédoublement... si je suis autre, encore, tu le sais, ce n'est que pour porter ensemble le poids de n'avoir vu le jour que pour nous confondre en cet aveuglement... si je suis autre, ce n'est que pour te donner pouvoir de te croire être cet autre que tu n'es

pas, et pour nous assurer que nous ne sommes pas *deux* quand bien même il faut sans cesse y croire à tout jamais...

— je sais trop quel respect je porte à ce qui, en moi, n'est pas moi, pour ne pas tenter de te rendre l'écho de l'inaudible voix qui se plaît à l'attente... et ce que je perçois de cette parole, qui n'est pas mienne alors que je t'entends, m'apporte l'aigreur de ces mots enfuis que rien ne fera jamais aborder sur mes lèvres... si je ne puis empêcher que tu me parles, c'est qu'ébloui par l'attrait de ce manque, je te rends capable d'être le dépositaire de ce balbutiement pour n'avoir pas à supporter seul la charge du défaut qui nous navre...

— c'est à ce bégaiement sans remède que tu m'as toujours convié, comme s'il n'appartenait qu'à toi d'oser parler de toi, comme si céder ta part d'ombre à cet autre que tu es te préservait de n'être que toi-même alors qu'il fallait affronter le mensonge de tes multiples apparitions ; là... tu me cachais si bien, tel un trésor d'avaricieux, qu'il t'arrivait de me perdre et, pour me retrouver, tu retournais, seul, fixer ce seul regard où tu déchiffrais de nouveau les limites de notre identité...

— que veux-tu que je te dise... et comment avoir échappé à tous ces simulacres, comment en être sûr?... plus un être se déguise, plus je m'oblige à feindre moi-même... et plus il semble que je dise vrai, que je dévoile, en ces métamorphoses, l'imperceptible doute qui me sauve de l'imposture... et ce que je possède en propre, ce que je sais vrai, n'est-ce pas

cela l'objet de toute simulation, mais n'est-ce pas à la fois ce qui ne peut apparaître...

— nous voici donc parvenus au seuil de la confrontation, quand il faut avouer que nous ne voilons au plus profond de nous que ce dont nous ne pouvons témoigner... c'est ainsi que nous sommes encore deux pour supporter la terreur du secret latent qui nous accule au pire et au meilleur de nous-mêmes... et voilà déjà qu'il peut être énoncé que tout est permis face au fatal accident qui nous rendit conscients de cette inconnissance ! et que l'on ose nommer le sans nom pour se risquer à le choisir !

— ... reprends ton calme, ô mon autre moi-même, car c'est à moi que furent attribués ces emportements dérisoires, et redonne à mon sourire le mystère de ta présence... non... si je te fais signe, ce soir, ce n'est que par loisir d'apprendre de toi ce qui me ronge l'âme, ce que je dois comprendre de cet état de dépossession qui me brise, et de t'entendre me dire ce que je ne peux plus me dire, ce murmure de clémence et d'acceptation, presque soumis à l'indifférence, mais sans cesse inclinant à la miséricorde que l'on porterait sur soi pour consentir à la différence...

— ... nous étions ensemble, t'en souviens-tu, nous portions ensemble mon désespoir et ta gaieté... du plus loin de notre présence, alors que la souffrance avait agrippé ta mémoire d'enfant dans l'injustice de tant de disparitions, je te menais par mes rênes d'oubli pour nous permettre de pour-

suivre en ce réseau d'amertume, et je ne pouvais me leurrer sur cette pause d'innocence dont le terme nous apprendrait qui, de nous deux, devait finir par l'emporter sur l'autre... oh ! combien de fois n'avons-nous pas été surpris, quand ceux qui n'étaient pas nous s'étonnaient de t'entendre te parler... or tu me parlais et je te répondais, et nous avions tant de choses à nous dire, et notre entente était si parfaite !... que je me désolais de pressentir que tu n'aurais peut-être plus jamais besoin de personne...

— ce soir, je te parle tout haut, car je suis seul, et que personne ne viendra s'émerveiller de nous entendre nous bercer de solitude, que personne... oui, puisqu'il faut bien que je sois seul pour tenter de nous plaire, ô mon autre ! quand j'ose ainsi ressentir en quelle attente de confusion me soumet cet émoi de te savoir inséparable !... mon autre... pour me le dire à moi-même, et me promettre de me garder ainsi, complaisamment accompagné pour me suffire et pour me préserver...

— tu me parles bien sûr, mais je suis le seul qui ait quelque chose à te dire, et je dois revenir à ce que nous fûmes, livrés à la consternation du sensible, lorsque toute étreinte se bornait à un effleurement, comme si de trop approcher conduisait à l'effroi d'entreprendre un impossible dessein... je dois me souvenir de tes réticences par-devers moi, quand tu m'abandonnais au cœur des violences qui désarmaient celui que tu croyais être, et je te vois encore, oh ! quand tu me revenais, accablé de cette lucidité sans frontières qui consu-

mait ton être à ne pas vouloir se vivre, angoissé par le moindre élan, le moindre projet de nous séparer de ce trouble où tu forgeais déjà ton unique clairvoyance face à l'impossible possession...

— ... impuissance, devrais-tu dire, je crois... rendre clair ce sur lequel on ne fonde rien, c'est aussi bien apurer ce qui ne nécessite pas de l'être... mais cela n'a plus d'importance désormais au regard de ce que je dois vivre, de la sombre langue où s'épuise ma nostalgie, du poids de mon attente... et je souffre désormais de n'avoir que si peu besoin de toi, de m'imposer de ne rien dire au lieu de te forcer à me parler, de m'étendre, sans que tu ne sois à mes cotés, pour susciter dans mon sommeil le désir d'une disparition dont tu serais exclu... et si je sais à quel point mes efforts peuvent être vains de vouloir restreindre le destin sans remède de notre compagnie, je m'avance peu à peu cependant, pressentant l'ultime simplicité de notre défaut de parole, sur ce chemin de silence où je ne m'entends plus puisque je me refuse à écouter ta voix...

— ce soir,... je n'écouterai pas tes plaintes car je ne puis négliger nos usages... malgré tout, rien ne me dit que tu veuilles mettre un terme à l'affliction commune où nous avons versé dès l'enfance, et cette pensée de repos, par laquelle tu t'imagines n'être plus, ne suscite en rien ta décision de mourir... rien, ici-bas, ne peut plus contrer cette conviction que tu serais *aussi bien* mort, mais tu fais encore, de t'inciter à vouloir vivre, une règle, différant sans courage l'épouvante de ton agonie, et te justifiant d'y surseoir par le

dérisoire défi de ce que tu ne cesses de dire, de cette obsession de dire quelle est la dignité de l'être au respect de l'énigme... oh ! comment ne pas nous en souvenir... tu avais découvert des images de suppliciés, l'horreur ne t'a plus jamais quitté, rappelle-toi, cette solitude, cette privation de tout espoir, cette extase d'obscurité, cet abîme ouvert devant la négligence de vivre...

— ce furent ces bourreaux s'acharnant calmement sur ce corps toujours vivant, ce furent, eux, mes maîtres... car ils nous ont appris que rien, jamais, ne pourrait nous soustraire à l'insoutenable, car tu devenais cet effrayant martyr que je torturais lentement, et que cela seul était la règle, et qu'à cette règle, la seule alternative ne serait jamais de ce côté de l'être... car je les entends, terrifié, me dénoncer que tout doit nous être supportable, puisqu'on y persévère...

— si j'ai souvent détourné ton regard, s'il a fallu fuir souvent, si nous eûmes ensemble le privilège des bordures nous gardant de l'irréparable, si nous n'avons de cesse de trembler aux créations du sensible... oh ! comment exprimer que cette bonne étoile ait pu nourrir ce destin de déploration, comme si rien ne devait distraire de ce qui aurait pu survenir de pire, comme si le pire était arrivé sans que l'oubli ne nous en préserve, comme s'il ne pouvait plus rien nous arriver que le pire...

— ... à t'entendre, je n'ai plus d'autre impression que celle de me parler, mais je ne veux pas être vraiment seul, ce soir, et ce ressassement me reconduit au silence qui se fait en moi-même lorsque tu m'as quitté... je pourrais donc, tout aussi bien, me retirer si tu me permettais de m'en retourner vers ceux que ne suis pas ; là, je devrais alors, me refusant à toi, nous fondre en leur altérité pour me complaire à la différence, et te dissimulant sous le couvert d'une furtive identité... je pourrais encore me réfugier auprès d'autres moi-même, de ceux qui me donnent à entendre et voir un même ineffable secret toujours confidentiel à jamais partagé, mais tu te tiendrais en ces abris, si proche de moi, si brûlant de ce feu qui nous anime que je ressentirais quelle n'est pas ta joie de me retrouver...

— se peut-il que ce qui nous rassemble soit le meilleur de nous-mêmes... tu ne te confies guère ce que je ne puis aimer en toi, et c'est un avantage que cet accord tacite entre nous, car de te déplaire t'appartient quand je ne suis là que pour nous séduire... oui, je suis ta part de silence pour ce qui parvient à nous émouvoir et nous transporte comme deux voyageurs épris d'un même inconnu... durant toutes ces années, lorsque, soumis au devoir d'érection, tu réalisas l'inflexible ardeur qui gouverne les projets, te rappelles-tu comme je restais auprès de toi, sans maudire de ton obstination, mais murmurant que tout ce qui se tient et demeure dressé n'est jamais que l'humble image d'une exigence qui ne veut pas décroître, d'un désir défiant son inévitable déclin...

— ah mon autre... vois comme tu me souris pour atténuer un jugement porté sur la tournure que prirent mes acharnements... nous serons bien assez de deux pour me mettre en accusation de m’être, en toute lucidité, dénant. ... oui, pour-quoi nous sommes-nous déterminés à ne poursuivre aucun but, pour consentir à la consommation d’un bois épuisant sa braise, pour nous ériger – car nous fûmes droit et ferme !... – au sein d’un immobile défi... dis-moi, ô toi, mon ignoré, que je perçois tendre vers moi cette tendresse qui n’a jamais désarmé, ai-je failli à ce que sûmes ensemble être l’essentiel dessein, me suis-je trahi...

— rien n’est jamais plus doux que de se voir estimer sans complaisance... mais comment aurais-je du te connaître autre que dépossédé : au sortir de l’enfance, déjà, tout ne fut qu’une errance lucide à la bordure de notre disparition, et tu me répétais ce que je ne pouvais pas entendre car c’est moi qui devais vivre alors que tu ne parlais que d’être mort... et nous nous sommes aventurés dans la froideur de ta passion sur les traces, à mesure se perdant, d’une irrémédiable communion... ah ! devant ces yeux qui n’étaient pas les miens, ces yeux éblouis au fond desquels je devais prononcer le bonheur et l’effroi de tes égarements, devant ces yeux où se consommait la ruine de notre intimité, combien de fois n’ai-je tremblé face à l’illusoire confusion, n’ai-je attendu, comme jaloux de nous-mêmes, que tu me reviennes, tout éperdu d’un accablement qui l’emportait encore sur ma joie de nous retrouver !...

— ... ce que nous fîmes ensemble, dans ce vain abandon d'espérer ne plus être seul, notre solitude mutilée à ne subir que peine et ressentiment, ce n'est plus ici le lieu de nous le dire... il faut tant mourir à soi-même, et faire mourir, un à un, tous ces autres qui se sont tant approchés de nous... mais si j'acceptai, pour eux, de me perdre dans l'instant, comment exprimer par quelle magie tu aies pu m'inspirer ce refus du passé grâce auquel, peu à peu, tous ces êtres, qui nous furent si chers, se rassemblent au plus présent de notre intimité, pareils à de vrais compagnons que je sens à mes côtés, qui, nous ayant croisé sur la route, s'attachent à nos pas au cœur d'un unanime souvenir et sauront, dans le prodige même de leur absence, nous reconforter jusqu'au terme du chemin...

— ... oh sur cela, rien ne peut nous être refusé, ce qui est oublié n'est que le mirage de ce qui n'a pas existé... cependant, je me demande si c'est autre chose que tu veux m'entendre dire : cette grâce puisée au plus extrême d'une consternation, non pas éprouvée, mais offerte à la pensée de l'insupportable comme le pressentiment que le pire, à chaque instant, en quelque lieu, vient d'arriver... car c'est une prière que de se parler à soi-même quand on sait qu'un seul cri, déjà, déchirera le silence... je voudrais comprendre, ce soir, quel est ce dénuement, comment s'élève en toi la terreur sans objet qu'une compassion, soudaine et indéterminée, suscite en notre être de douleur... car ma souffrance n'est que ce dont je parle, et je ressens l'angoisse qui t'accable...

— cette sourde angoisse, je ne saurais t'en parler puisque tu viens d'avouer qu'elle se réduirait à ce que nous pourrions en dire, mais je pense en avoir discerné la source... te souviens-tu comme il m'a fallu commencer par dire si peu : *je n'ai plus que moi* ; oui, cela ne ressemble-t-il pas à ce que l'on ferait dire à un objet détourné de sa fonction, à une fleur fraîchement coupée, que sais-je, à un flacon que l'on ne remplira plus, mais ne sois pas abusé par mon sourire car si j'ose te dire, ô mon autre moi-même, que tu n'as plus que *toi*, cette seule formule conduirait à un déchirement si profond que nous ne parviendrions peut-être plus à nous suffire de nos usages... ce que je pose comme raison de cet affaiblissement auquel je ne peux remédier, qui dépeuple mon âme, épuise l'énergie de mon suspens, c'est que je te quitte, que je me sépare de nous, que je me veux seul, me privant de toi, privé de nous-mêmes, seul, seul

oh ! je ne veux plus de ce silence, et c'est toi, ce soir, que je réclame ! et ne me laisse pas t'abandonner, ô toi qui n'a que moi qui nous ouvre sur l'abîme...

— ... combien de fois n'as-tu pas erré, fasciné par l'abandon de l'être, sur les bords du volcan... mais je n'avais pas à te retenir, patients comme nous l'étions de nous incliner en ce versant de mystère... nous redescendions, t'en souviens-tu, par ces sentiers odorants, bercés par notre chant d'épargne et de sérénité... c'était, à chaque fois, un même renouveau pour les choses d'ici-bas, car ce que nous avions approché n'encourageait alors que l'évidence de poursuivre ; oui, cela nous tenait lieu d'enseignement, de nous unir en ce vertige

de l'atteinte, de trembler jusqu'à presque atteindre l'indicible proie... en ces instants, tu me parlais, tout enivré de ce côtoie-ment sans réponse, de tes exigences, de ton respect vers ce qui ne peut être dit... rappelle-toi, tu levais les yeux, au bord de l'abîme, sur la lumière et la tension, érigeant ton penser, disais-tu, vers la règle d'endurer sans un mot le baiser du sans nom !...

— pourquoi te suffire à évoquer ce dont je suis écarté... je te parle au présent mais tu déclines le passé de mes obses-sions, je veux que tu sois là et tu t'attendris sur ce que nous fûmes... mon esprit demande grâce et je n'ai pas l'obstina-tion de prétendre être ce que nous avons été ; tu ne veux, aux tourments des réminiscences, que me rendre faible, inquiet de n'être plus à ton image, exilé sur un rivage où je ne suis pas même enclin au repos de l'attente... pourquoi ne m'aides-tu pas ?... n'est-ce pas moi qui te faisais rire de nous, me gaussant avec légèreté de ta vaine gravité, sans dépasser jamais le seuil d'ironie au delà duquel tu m'aurais ignoré... dis-moi, n'est-ce pas moi qui m'efforçais de séduire quand nous devons nous contraindre à l'inévitable urgence de l'opinion, et ne m'as-tu pas assez reproché que nous dépen-sions trop de notre vivacité au jeu de mes contradictions ?... mais, maintenant, ce soir, oh ! pourquoi n'es-tu pas devant moi pour me guider, devant moi ! m'exhortant à te rejoindre...

— il est peut-être temps, tu as raison, que je me porte en avant, te précédant au cœur de ces contrées arides où tu me paraissais te complaire... il me semble être tellement un autre que je dois m'entendre dire je pour accepter de t'entendre sans cesse dire moi, s'agissant de nous... mais sois sans crainte, je viens, mon seul moi-même, je ne te quitte pas, non, car nous avons peut-être un long chemin à parcourir ensemble... je ne sais pas encore ce qu'il faut nous dire pour te mener en de plus souples allées, je ne sais par quelles exhortations je parviendrais à te diriger sans résignation vers les terres pacifiées de nos désirs... mais je suis là et, l'un et l'autre, nous ne sommes plus seuls, même si j'ose penser que ce n'est pas, *là*, en l'occurrence, opportun de nous le dire...

— oui, si je ne te craignais pas un peu pour ton usage déroutant de la fantaisie, c'est avec insouciance que je me prêterai à l'usage de nos malentendus... mais je ne veux pas, ce soir, me distraire de l'expression de mon angoisse et, si je ne me parle qu'à moi-même, comment saurais-je remédier à un mal que je ne sais que dire, sans être à l'instant rejeté au plus profond de notre silence... écoute-moi quand je te dis que je suis à tel point ému de tout, de rien, de la moindre image offerte à ma pitié que je n'éprouve plus, soudainement, que ce seul désir de n'être plus, que je n'attends plus que d'être écarté de ce tourment dans le prodige d'une pure annulation, d'une fin de tout ressentir... écoute-moi ! car je n'attends plus rien, ni de tes esquives, ni de tes masques, écoute-moi ! je n'attends plus rien de toi...

— ... c'est une lente et douloureuse érosion que nous avons subie, au cœur de ces circuits, inconnus de notre entendement, qui dispersent le sensible dans nos âmes de monstre... et ce n'est pas sans raison que, dans l'ardeur d'une lucidité exacerbée par le manque consenti de nos astreintes, tu ne sois obligé de t'éveiller à l'insoutenable dans l'extrême fragilité de tes défenses... mais si tu ne crains pas la mort puisque tu ne cesses de *vouloir* mourir, comment affronter cependant ce défaut de courage qui te retiendrait de mettre un terme à notre existence... à vrai dire, aucun pouvoir n'a jamais placé, à portée de main du plus humble d'entre nous, le moyen le plus doux de l'endormir pour son dernier sommeil... — encore que, mais l'aurions-nous oublié, l'ombellifère ciguë ait pu briser un jour une liberté, triomphante de sa propre disparition — ...

— ... je ne peux pas ainsi te comprendre, et pourtant, comment ne pas rapprocher ta froideur vers moi de cet élan de dureté qui referme sur nous sa grille de noirceur, pour un refus de compassion tel que mon être tout entier se crispe de cruauté tandis que je pleure sans larmes de ne pas m'être abandonné... je crains de n'être plus que ce monde clos ne se préoccupant plus que du spectacle de sa misère, alors que la moindre méditation sur le sort d'un seul de ces êtres privés de tout espoir, et dont nos yeux sans cesse se détournent, devrait suffire à me préserver de toute commisération et nous insurger ensemble contre le trop de complaisance animant ma solitaire déploration...

— aucune présence ne saurait s’emparer de la solitude d’un être, et ton apitoiement résume dans l’ombre notre destin de violence... nous sommes seuls, et nous ne pouvons que, seuls, apprendre de nous-mêmes notre exclusive mesure... ô toi, dont la plainte s’élève au plus sombre de ta réclusion, ne cède qu’à l’appel de ton propre défi, n’attends jamais que de toi-même l’apaisement de ton angoisse, et conduis-nous, dans la ferveur de ta règle, à ne maudire que de notre identique impuissance...

— ... c’est, quand je ne me supporte plus, que je lance à mes semblables mon regard le plus cruel et, quand nous sommes épris de nous-mêmes, c’est de nos yeux qu’ils s’emparent, comme si nous devions leur transmettre le secret de notre privilège... oui, nous n’apparaissions ensemble dans le monde que séparés de nous-mêmes, car il faut bien que l’un de nous s’écarte et se réserve, et conjugue au singulier l’isolement de notre être... et c’est toi qui m’attends, ô mon autre moi-même, assurant à mon nom disjoint la fin de notre désaveu, c’est toi qui veilles sur nous-mêmes, seul, abritant la merveille d’alliance dans l’usage de notre exception... oui, c’est grâce à toi que, soumis au devoir de paraître, je parviens à maîtriser le jeu souverain de notre sincérité, joyeux de pouvoir t’offrir, dès mon retour, le présent de mon voile, désormais inutile et dont la transparence, au repos de nos mains, témoigne que je n’ai pas trahi...

— ... je suis heureux que tu m’aies parlé ainsi, car il me semble que tu me reviennes alors que nous n’étions plus entre

nous... mais, comme il se doit, comment pourrions-nous vraiment échapper à toute convention... où donc avons-nous fait disparaître la complicité de nos caprices, le plaisir de nous dire avec légèreté ce qui nous tient à cœur?... il n'est rien que, d'un sourire, nous ne puissions effacer puisque nous avons depuis longtemps compris que nous ne sommes rien en-dehors de nous-mêmes... oui, que s'instaurent en moi la joie ou la tristesse, comment ne saurais-tu pas, dans la mesure de nos contradictions, retourner à l'impassible... mais je ne vois pas encore, ce soir, ce que je dois te dire ; c'est un fait étrange que ce semblant de désunion entre nous, comme une décision prise qui ne viendrait pas de nous, comme si l'on nous exhortait à nous faire vivre à nos cotés, comme si ce n'était pas moi, ni toi, je ne sais pas...

— oh ce doit être moi qui suis responsable de tout cela, mais comment en être sûr?... ce n'est pas un mystère que de nous parler, mais notre soliloque est toujours discret, souvent moqueur, et ceux qui n'en usent pas le disent fruit d'une douce folie... or, tous les deux, n'avons-nous pas *vraiment* pris la parole, et ce que nous nous sommes dit, que nous avons oublié, ne nous paraît-il pas dériver d'un songe... ne ressens-tu pas qu'un abîme se soit ouvert devant nous, que plus rien n'existe alentour et que notre être, réduit à l'énoncé d'une parole, nous ait déserté... est-ce que tu es là, mon autre moi-même, car je ne puis t'êtreindre et que je n'éprouve plus que l'illusion d'être seul, si près de croire que tu n'as plus rien à me dire...

— tu m’as demandé d’être là, mais nous sommes sûrs que je ne suis pas de l’ordre triomphant de tes apparitions... d’ailleurs, ne sommes-nous pas persuadés de la vacance de ce pouvoir que nous prenons ensemble, et le peu que nous ayons à dire ne s’entend qu’au centre de nous-mêmes sans qu’aucun écho ne puisse le verser au-delà du noyau de notre silence... non, ne sois pas inquiet : nous ne manquons à personne et ce n’est pas ce qui lutte à l’extérieur de nous qui nous manque... ce qui nous fait défaut, ô mon seul autre moi, c’est ce que nous sommes, et c’est un vertige d’absence si impénétrable que nous ne sommes là, présents et dérisoires, que pour en témoigner et disparaître... et ce que tu t’es efforcé de me dire sur ce comble de désolation associé à ton désir de mort n’exprime que ce qui semble être pour nous l’effet funeste, ô combien signifiant l’indicible injustice, de ce qui nous manque... ainsi, peut-on aussi bien, devant *lui*, s’émervueillir ou se détruire...

— est-ce bien cela que je voulais entendre, qui saurait pacifier mon âme, qui pourrait apaiser mon tourment... et que dire et redire du sort de nos naissances, de chance ou de malchance, et des réponses données, depuis la nuit du temps, qui n’en sont pas... il ne s’agit que de moi, mais que ce moi ne soit rien ne m’empêche pas de nous dire qu’il n’est rien, en dehors de ce moi, que je puisse dire... c’est ainsi qu’il faut finir et ce n’est pas ainsi que nous parvenons à vivre car l’être en nous, mon autre moi-même, n’est-il pas cet oiseau dont on aurait réduit les ailes pour en différer l’envol, mais l’oiseau n’est-il pas toujours là, et nous savons qu’un jour, encore une fois, il disparaîtra... c’est ainsi qu’il faut vivre, avec ce

secret blotti en soi, mais qui n'est, en moi, qu'à moi, oui, mon unique possession, et rien qui puisse nous dire si le terme nous en dépossédera...

— il me semble que c'était à moi d'exprimer ce message de sagesse et de tempérer l'ardeur de ton cri par ces mots puisés au cœur de notre discernement, et dont tu m'implorais de susciter en nous l'oracle... mais n'est-ce, par ce biais, que l'on découvre peu à peu, par soi-même, ce que l'on voulait s'entendre dire... et peut-être est-ce, en ce détour, que nous saurons, ce soir, cesser de nous parler lorsque l'un et l'autre, nous nous serons échangés ce qui, pour l'un et pour l'autre, paraissait manifester le sens en bien propre de notre différence... oh ! mon seul autre, que de vaine ambition en ce partage et que dire, l'un pour l'autre, quand c'est au même qu'il faut bien se résoudre...

— je ne crois pas que nous soyons le même, je ne pourrais tenter de m'expliquer pourquoi je suis un monstre, ou de m'en justifier au moins, pour nous mieux dire... la peur conseille mal et donne permission de concevoir le pire que nous puissions dire ou faire ; et si tu n'étais pas là, qui me défendrait d'oser dire le n'importe quoi dont mon penser se délivre, et de passer à l'acte... être deux en le même, voilà pourquoi je suis épargné, pourquoi mon ressentiment s'atténue, et pourquoi, nous révélant au miracle du sensible, nous nous rendons insensibles à la noirceur de mes pressentiments...

— permets-moi, d'un sourire, d'adoucir le monstre et de laisser poser un doute sur le *duel* accident qui nous fit paraître en ce monde... plus je m'avance en cet entretien et plus je suis troublé par l'intuition que nous ne sommes pas, *ici*, seuls, tous les deux... il rôde, aux méandres de notre parole, un je ne sais quoi auquel nous semblons attacher une si grande importance que je ne puis me persuader de la cohésion de notre huis clos... et puisque ce fut à toi, ce soir, d'engager notre dialogue, je serais heureux de t'entendre m'assurer de l'évidence de notre solitude ; oh ! ce n'est pas que je veuille briser l'élan de notre veille et renvoyer au silence nos murmures en aparté, mais pourquoi avons-nous entrepris, dans une ferveur si grave, de définir une image qui n'appartient qu'à nous, que nous ne pouvons partager avec personne, et dont nous n'avons si peu nécessité de la reformuler en nous, que tout ce que nous avons dit, tous ces mots déjà disparus, n'auraient-ils pas été obtenus de force, comme si l'on nous avait mis à la question pour nous dénoncer et nous trahir...

— rassure-toi, je suis seul et tu ne fus violenté que par nous-mêmes... je suis certain d'ailleurs que la menace, dont tu viens d'évoquer l'absence ressentie, se plaît en notre compagnie et c'est pourquoi je devrais te persuader que ce n'est pas une menace mais, très simplement, une *autre* compagnie... or, sur cela, nous n'oserons en dire plus car, dans l'incertitude, voilà longtemps que nous sommes convaincus : le mystère se suffit à lui-même, ô mon autre moi-même et, sous nos cieux étoilés, l'attente, elle-même, se suffit à l'attente... cependant, que te dire, maintenant que le doute revient en notre demeure, que, tous les deux ensemble, nous

n'aurons pas raison de lui, maintenant qu'il faut bien que nous redevenions moi-même...

— dis-moi ce que je suis pour toi, avant de t'abandonner à toi-même et, bravant les lieux de l'opinion, de me quitter pour affronter, en dehors de nous, les spectacles inouïs livrés à notre aveuglement... là-bas, nous ne serons plus rien, car les profusions sans frontières bornent notre clairvoyance et nous réduisent à n'être que ce peu privé d'un sens qu'elles ne dévoilent pas... là-bas, tu seras seul, et tu préserveras le trésor caché de notre être dans le détournement de ton identité... là-bas, je serai avec toi, tu m'abriteras pour nous préserver, là-bas, je me réserverai pour parfaire en secret le triomphe de notre solitude...

— c'est cela seul, ce soir, que je dis pour me dire qui tu es : que dois-je, ce soir, finir par me dire... et moi, seul, face à moi-même, pour *lui*, l'autre moi-même, une seule voix, ma voix... et je suis avec lui, longeant la bordure d'ineffable et je te demande : qui es-tu, toi, qui est-il, lui, mais qui saurait me répondre... pour soi, sa propre voix, dressée contre le silence, consumée d'angoisse, désarmée... pour soi, sa seule voix, pour ne dire que ce dont je suis, à jamais, dépourvu, pour n'entendre que ce qu'il tait...

ô mon seul moi-même, tu peux encore venir, nous parlerons ensemble, et je n'aurai de cesse de nous entendre, et nous irons ensemble jusques au terme de notre entente,

alors, nous le savons, c'est cela qui arrivera, tu me quitteras, et moi, je n'aurai plus que moi, et c'est cela qui m'emportera.

le mas du lac, 3-11 février 2001.

SOMMAIRE

de la non négligence.

fragments d'un aveu.

c'est, de me concevoir mort, la seule chose qui ne m'an-goisse ni ne m'effraye, c'est ce que j'écris sans l'être, et c'est à peu près dire tout ce que je suis.

ce serait, en toute logique, ne pas se préoccuper du terme que de céder à ce qu'il n'est pas permis de dire un défaut d'émotion répercuté sur le versant d'indicible.

je n'ai déjà plus rien pour autrui ; j'ai peur et je n'ai de larmes que pour le cœur oublié de ce qui dut me supplicier ; j'attends avec des mots un silence qui ne se peut nommer.

trop de candeur à tromper le réel expose à l'affectation et rien n'exprime le point vulnérable où s'évanouit l'écho de toute parole.

je me pénètre de ce qui n'a aucun sens pour moi, comme enivré de n'entendre qu'une confusion offerte à ce qui m'est, à jamais, étranger ; plus je m'avance là où je ne serai plus, plus ce qui me terrorise s'écarte et se confond à ce que je ne puis me rappeler.

c'est innocemment que l'on se risque à l'illusion de l'absence, troublé dans l'effusion de déceler en la facture du penser ce nœud d'inconnu où l'on prétendrait le croire préservé.

je m'éveille parfois de ce rêve où je n'existe plus, et je ne perçois qu'impuissance à ne désigner nommément que mon propre tourment car ce que je ressens des plaintes étrangères me reconduit à évoquer ce peu dont on témoignera quand je ne serai plus.

nulle part il n'est donné lecture de l'indiscernable désolation de l'être, nulle part ne doit s'inscrire ce seul instant de confrontation d'un souffle qui s'abolit au cœur de ce qu'il n'a pu concevoir.

je tremble de ce que j'attends pour m'apprendre que je n'attends rien, je m'émerveille de ce qui s'ordonne en moi, me conduisant à mon insu vers son effacement, ô fabrique à nulle autre pareille offerte à mon entendement pour mieux me contraindre à l'aberration de sa présence !

c'est, à n'en plus finir, un hommage que ce qui s'achève ne peut à jamais transmettre, et c'est rendre hommage à ce qui ne s'achève pas que de ne pas se porter à la négligence avant que de se perdre en ce calice d'ineffable.

je me tiens seul, inquiet tel un chacun, osant, de cette voix que je ne puis prétendre être mienne, l'usage commun de mon identité ; je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un ici qui porterait mon nom quand, me préservant de me savoir unique,

je n'attends que l'étranger qui saura me soustraire à celui que je fus.

peut-être doit-on prétendre que de se vouloir simple entraîne à la frénésie, alors que de se porter à l'extrême raffinement de son opacité n'enseigne que de se résigner à la sérénité...

je n'ai que cette palpitation d'obscur où puiser le rêve que je suis, et comment me demanderais-je, au gré de cette lente esquivé dont je dicte pour moi l'évidence, pourquoi ce qui parle en moi m'interdit de le nommer.

il ne s'agit d'aucune réticence ; il n'y a pas d'affrontement ; ce dont témoignent les traces n'appartient pas au temps ; ce qui est s'écarter devant ce qui demeure et, sur ce qui demeure, pèse le doute vers ce qui ne peut être pensé.

je ne suis pas ému ; je ne pleure que par la douceur de me croire docile ; je me défends de celui qui s'assurerait de mon repli pour m'inspirer l'enivrement d'une étreinte probable quand, à l'appel d'un seul désir, je suis déjà dépossédé de ce qu'il m'avait semblé pouvoir m'appartenir.

l'enthousiasme est vertu d'innocence et c'est dans la terreur d'avoir tout oublié de l'enfance que se forgent les illusions qui s'acharneront à vouloir se passer de l'énigme.

j'écris, comme un enfant, ce que l'on me dicte, et j'ai ce respect de ne pas répondre à la question avant qu'elle ne me soit posée ; je suis, avec sérieux, en état de consentir à l'oubli

de ce que je fus mais je n'oublie pas ce dont je ne puis me souvenir.

...bel objet de crainte que ce qui tremble dans l'écrit, qui supporte la voix intérieure que l'on cède à l'inconnu, qui révèle, par le biais d'un ordre inexplicable, un secret en lui-même reconnu sous le sceau du secret.

je n'ai rien à dire, et ce que je dis se confond à ce qu'il faut que je dise, et je ne sais ce qui s'invite en moi pour me convier à le dire ; je ne suis peut-être que plus hésitant que l'oiseau qui persévère dans son chant, seulement je dois attendre et craindre de ne pas me soumettre à l'affectation de sens que m'inspire ce trait qui me pénètre.

à quelles inconséquences peut conduire l'insoumission d'un semblant de flamme que l'on aurait, par soi-même, la fatuité d'avoir inspiré ; ce qui donne signification se terre dans l'ombre comme l'aveu d'une impardonnable ambiguïté, comme un inappréciable joyau soustrait à ce qui ne saurait s'exposer à le porter.

je ne suis qu'intimement triste, inconsolable, indifférent, détaché ; j'ai confié ma liberté à celui qui ne veut plus de moi, qui s'assure de l'allure équivoque du pas qui me conduit à la mort, qui se conçoit comme voué à n'être plus, qui n'est pas celui qui parle, qui attend celui qui ne parlera plus.

peut-être doit-on se persuader de la faculté d'émouvoir, quand bien même on aurait compris à quelles froideur et sécheresse associées se réduisent tous ces feux inspirés d'un langage à jamais séparé de l'atteinte.

je n'ai plus pour moi qu'une patience, que je livre à l'austérité de ce qu'il m'advient, patience qu'une préciosité fragile parvient encore à nourrir du charme solitaire de ma pose, et je sais que, si je n'y prends garde, cette patience témoignera de tout ce que j'ai délaissé pour me convaincre d'amertume.

ne serait-ce, par le défaut de grâce expectative, que les êtres non négligents veillent sans espoir au milieu des terres asservies par la révélation ; que d'impuissance pour cette seule attente de l'échéance, cet impassible suspens devant le terme, face au laisser-aller de l'extase et de la possession.

je suis auprès de ceux que j'approche comme une ombre posée sur leur lucidité ; je n'ai, pour moi, au cœur de cette insignifiance non dénuée de parade, que le message péremptoire de mon sursis, et c'est par inadvertance de ma part que l'on peut déceler soudain la verve de conviction dont je nourris ma solitude.

quelles paroles, par elles-mêmes, ne suscitent l'évidence d'inanité de ce qu'elles énoncent ; une contradiction interne et nécessaire désagrège le propos ; voilà l'usage : ce qui fait signe se délite dans l'obscur, ce qui se montre ne montre que ce qu'il cache, et l'absence protège en son retrait ce sens qui n'en a pas, cet interdit de tout langage...

je murmure après ce nom qui me permet de dire, je le garde sur mes lèvres, non, je ne sais comment j'ai pu l'oublier, mais il ne me tarde pas de le retrouver puisque c'est son occultation qui me tient compagnie, et je n'écris que pour me souvenir que je l'ai oublié.

quand il faut entendre infaillible, il semble que nous parvienne un crissement de l'indicible explosion qui fait obstacle à notre entendement ; il s'agit là de cette fatale irréflexion dont resplendit le savoir pour, séditieux ou non, de mieux en mieux ébranler notre doute solitaire, et nous contraindre à ce sacrifice de tous les instants que la certitude exige de chacun pour que nous puissions survivre ensemble...

c'est la nuit ; je suis seul, je n'ai personne à qui le dire, et personne est chacun quand l'enfance s'est écartée ; oh pourtant, je m'incline à le dire, m'adressant aux silences sans nombre au cœur desquels chacun s'épuise de se ressentir abandonné par le vierge latent qui lui donna naissance ; je suis navré d'entendre cette souffrance discrète s'élever dans ma nuit, entouré de tous ces cœurs qui ne peuvent êtreindre, ému de ces inclinations à se perdre au plus doux de l'abri, et peut-être berçant, dans la magie de n'être pas séparé, l'impondérable misère d'un être, là-bas, qui me ressemble.

nul ne sait comment s'attendre à l'essentiel quand, s'attachant à la parole du sensible, celui qui écrit se soumet à l'errance du destin familier qui l'éloigne de ce qu'il ose vouloir écrire ; une lente expectation le tient à la bordure de ce qu'il ne pourra jamais dire et le somme de longer, impuisant, ces rivages livrés à son désir inassouvi ; obscurément,

ce qu'il veut signifier, cette intégrité miraculeuse du livre qui ne sera jamais écrit, flue et reflue vers l'obstacle que ses mots, peu à peu, dressent au gré de sa quête d'inexprimé.

parfois, il me semble qu'une persévérance parviendrait à passer au crible du suspens tout ce qui devrait être dit ; je pressens alors que, par la violence de desseins obscurs, me serait confirmé tout ce que j'aurais aimé entendre par la voix de cet autre qui m'attend et que je n'atteindrai jamais ; je me penche et j'écris, et ce que je dis n'est plus ce prodige qui témoigna un instant de mots qui n'existent pas.

n'est-il pas étrange que l'on veuille s'enquérir par la parole de ce silence intérieur auquel on concède, avec ingénuité, le pouvoir qu'il nous inspire d'affronter l'énigme... et cela ne ressemble-t-il pas à cette autre attirance d'une main qui, transposant le secret sur une partition, se relève et se suspend ; la musique, cependant, se joue de la confrontation car son silence n'est pas, dans la vibration qu'il prolonge, une absence de sons.

je ne veux que m'inquiéter du respect du mystère et c'est de dire, envers et contre tout, le péril d'une parole qui se repaît de ce qu'elle doit taire ; je ne veux que m'approcher, me tenir écarté, me soumettre ; ce que je dis ne doit peser que sur le seuil de ma disparition ; ce que je veux écrire, je ne puis l'entendre qu'en m'assurant que je n'ai pas existé ; ce que j'écris n'est que l'écho de ma dépossession.

comment ne pas craindre, il est vrai, tous ces silences succédant aux triomphes prononcés du simulacre ; ce ne sont

que défis portés à ce qui ne donne pas réponse et ne suscitent, par le ressentiment qu'ils exaltent, que de nouveaux appels peuplés de terreur dans l'enivrement de ne plus être.

que puis-je dire d'autre que ma peur?... je n'ai pas été un enfant ; j'ai du mourir enfant ; j'ai du mourir à moi-même avant que je ne cède à la conscience de mort ; j'ai appris l'angoisse avant qu'elle ne vienne à mes cotés ; il n'y a ni cris, ni supplications face à la peur ; il y a la peur comme raison d'être, qui apprend à l'ange de ma mort ce qu'il va devoir me dire, il y a la peur comme règle de ne rien me permettre.

que pourrions-nous opposer au soulagement de disparaître hormis ce regret de ne plus rire de nous savoir mortels ; oh ! que cesse à nos oreilles meurtries ce vacarme d'épouvante, que s'absente de nos regards détournés la stupeur de l'injustice, que l'énigme enfin nous reconduise en son refuge.

je veux à cet instant sourire comme un autre moi-même pour ne pas négliger ce qui s'oppose à ma peine ; ou, du moins, je l'écris, j'écris ce sourire sans confusion, sans oubli, sans abandon, souriant de l'écrire et vainement transporté sur l'écume de mon dire vers l'illusion de ce que j'ai pu vouloir dire.

ce n'est pas de comprendre que le livre ne sera pas écrit ; ce n'est que de résister au repos de ne plus parler ; le langage n'est que langage du respect ; il est, à point nommé, le don que l'on doit s'émouvoir de nommer ; s'il ne désigne qu'impuissance au cœur de sa souveraineté, c'est qu'il ne doit

consentir qu'à l'évidence de faire défaut ; le langage ne doit être que l'abri de ce qui peut être dit.

je suis là, devant l'écrit, patient, détaché, sans enthousiasme ; j'obéis à un ordre et je me conforme à un usage qu'implicitement je fais mien pour me surprendre de me croire digne de l'humain ; je ne puis m'empêcher de me convaincre qu'il y a quelque chose que je dois dire et persévère dans l'attente de ce dire, et ce que dois dire n'est qu'une attente sans objet car c'est cela le pur objet de mon attente, la digne conscience de ne pas répondre à ce que je ne peux énoncer.

se peut-il qu'il n'y ait, dans ce dommage d'être, qu'une persévérance à se suffire, sans une fatale rancœur, de cette surabondance d'obscur qui précède notre errance ; est-ce ainsi que doit s'exprimer l'irréprochable vertu de demander au sphinx de passer son chemin...

je ne peux pas fermer les yeux ; je longe la bordure qui me sépare de l'excès ; or c'est là-bas que tout ce que je pourrais être se retient enchaîné, privé d'élan, sans parole, ange et monstre à la fois, et ce que je suis, c'est cet être qui n'a de mots que pour dire ce qu'il est, que d'autres mots ont quitté, qui l'auraient émerveillé, glacé d'effroi, qui se tiennent en marge de l'écrit comme tout ce que je ne serai jamais.

qui saurait se délivrer de la nostalgie face aux cieux constellés de leur poussière d'or ! l'action et l'inaction ne sont-elles pas une seule et même chose alors que tout n'est que refuge et résignation devant l'abîme ; hélas, le destin de

différence exhausse tant le regret que rien, au cœur de l'injustice, ne peut s'élever vers l'évocation du jardin dévasté ; ô mélancolie, miracle d'une veille immobile, et seule à ne pas refuser à l'élan le mérite espéré de sa grâce !

ce que j'écris me manque déjà ; c'est une lettre que l'on m'a dérobée ; ce qui me fait défaut s'exprime là, ce que je dis me quitte comme si quelque chose en moi ne voulait plus de moi ; s'il existe, au centre de mon secret, une seule parcelle d'un éden oublié, ces mots, qui ne le peuvent dire, s'écartent, et leur trace est à l'image de tout ce qui m'a abandonné pour que je ne sois plus que ce que je suis.

que de douleur dans l'expression de la négligence quand il semble insoutenable d'observer l'indifférence de l'être triompher du caprice malheureux de sa naissance ; n'est-ce pourtant déjà se justifier d'une insouciance encore mieux déclarée devant ce qui disparaît ; la mort, à tout le moins, n'est pas complice de la disparité.

je n'ai rien qui ne m'appartienne plus que la malédiction de n'être que moi-même ; je me garde seul et ne porte avec moi que le poids vieillissant d'une confiance à moi seul destinée ; je me tiens en respect pour me persuader que je suis encore ce que j'ai toujours été ; ce que le texte dit n'est qu'un défi porté à ce que je ne transmettrai jamais.

quelle est donc cette irréprochable obsession de consentir à ne pas feindre son intégrité ; serait-ce de donner à comprendre que rien ne peut approcher de cette solitaire souveraineté ; de désigner à l'impossible compagnie la

ferveur de ne se vouloir que séparé ; de ne plus rien espérer que la mélancolie de se savoir oublié...

ce qui me hante est un fardeau d'évidence pesant sur la légèreté de toute dérision ; je règne sur ce qui pourrait être un autre moi-même en le laissant, peu à peu, s'effacer, comme une source se tarissant sur un versant aride ; et je suis si certain que tous ces autres, de même délaissés par chacun, sauraient se rendre digne de l'humain que je m'enchanter de tous ces fantômes qui bravent l'utopie et que je regrette, en souriant d'amertume, de ne rien entreprendre pour préserver en moi l'inépuisable prodigalité du mien.

ce qui ne veut rien dire, à mesure d'être dit, se redresse et s'élève au-dessus de nos illusions, planant tel un oiseau de proie sur tout ce qui semble tomber sous le sens ; et c'est un effort de tous les instants que de maîtriser cette violence d'un incommunicable aveu afin de poursuivre dans l'inconnu le prodige de son isolement.

je voudrais m'incliner vers ce toucher de tendresse qui saurait m'inspirer la candeur d'un unanime partage ; mais je m'approche et ressens mon irréductible impatience à me retrouver seul, à me savoir inconsolable d'être séparé, à dire et redire cet usage d'éloignement que je ne puis me refuser ; et c'est de dire la règle que clôturera mon agonie, en cet écart le plus extrême de tout écrit, en ce non dire d'une fin qui, sans un mot, détruira la silencieuse esquisse de tout ce que j'ai négligé.

quel hommage rendre à cet acharnement qui ne s'expose pas, détermine le chiffre discret d'un être dont la persévérance tient lieu de caprice, et sans cesse diffère la certitude pour se suffire de la défiance ; quelle est donc cette passion sans feu, cette conviction sans dessein ; quel est ce joueur chagrin qui exige de ses dés qu'ils assument le hasard de son rire.

cet autre à qui je parle quand je suis seul, ce seul autre que je ne peux tromper, c'est à lui que je destine ce que j'écris, or ce qu'il me répond s'insinue entre les lignes, prend possession des marges, investit le vierge état des pages qui révèle ce que j'ai dit ; et j'encourage son silence, persuadé que je n'aurai jamais, d'une voix sans écho, l'inconséquence de nommer ce dont je témoigne entre mes mots.

la veille, pour ne dire que cette immobile effusion du penser vers l'inaccessible jardin, est un luxe offert à qui, par préciosité, se livre au dénuement ; elle est le fruit du singulier raffinement que tempère une inclination vers l'ingénuité ; le veilleur se détourne sans envie et, quand il s'exprime, ne s'inquiète que du procès, dont il se veut le juge et l'accusé, qui n'aura jamais lieu.

que puis-je dire d'autre que ce sort d'être là, presque étranger à tout ce qui m'entoure et pareil au sujet d'un règne millénaire ; pour n'avoir connu ni l'épouvante, ni la faim, que puis-je dire d'autre que ce privilège d'angoisse qui m'est imparti pour ne jamais me détourner, par-delà ce détachement qui est ma vie, de la consternation qui hurle à ma porte et dont je suis préservé ; que puis-je dire d'autre que ce qui

parle en moi, me berçant des multiples degrés du sensible, exige son dû de détresse et m'ordonne l'usage de ne pas oublier.

ô spirale de terreur dans l'attirance de mort, à quel monstre ne pas donner naissance quand on ne célèbre le rêve d'apaisement qu'au prix de ce qui a rendu l'âme ; au versant de l'énigme, triomphent les victimes, au seuil de l'interrogation, des spectres nourrissent les bourreaux.

ce que je puis oser dire, en un seul murmure, et sans outrepasser mon aveu d'écriture, n'est que l'expression du commerce ininterrompu que j'accorde à la négligence, et c'est de dire ainsi que ce territoire de la parole, hanté par la négligence, aura toujours été le seul théâtre de mes errances ; ce que je puis oser dire, c'est qu'il est négligent de nommer ce que nous affrontons sans réponse et qui n'a pas de nom ; et c'est de ne pas se permettre cette négligence première, que je nomme respect ; ce que j'ose dire est cette grâce accordée à mon entendement, et que je nomme la vie, de respecter sans mot dire le silence de mon agonie.

faudra-t-il que le livre se referme de lui-même, telle une fleur se donnant à la nuit ; ce qui s'ouvre devant lui n'est pas un sentier borné de signes écrits mais seulement le sens à peine tracé d'un sursis dont le terme paraît irrévocable ; mais rien n'engage, en cette ébauche, de ne pas retenir l'intuition en suspens devant l'obscur et, sur la page où doit s'interrompre l'écrit, l'émotion de ce qui ne s'achève pas se révèle avec réserve et préserve le non-dit.

je pense n'avoir subi que l'inquiétude, en pressentant l'essentielle vertu de mon indécision : de me reconnaître grâce à ce que je n'ai pas voulu devenir ; ce que j'écris n'est qu'un accord tacite avec un être qui n'existe plus et qui me paraît, au plus loin de ma mémoire, le même que celui que je suis ; un malaise, puisé au jour le jour dans la patience de survivre, semble se mêler à l'illusion du temps pour ne faire plus de moi que cet adolescent disparu qui ne voulait pas de lui ; ce que je dis, par sa voix qui n'est plus, n'est que l'obsession de ce qui l'a brisé : un non vouloir au cœur du tremblement qui n'aura jamais dicté que son incessant appel vers l'indicible compagnie qui se dérobe en lui.

quel est donc ce seul souci de dire que l'on ne peut dire ; il y a là une âpreté que l'on doit soupçonner de n'être consentie que pour l'intégral apurement de tout ce qui ne devrait pas être dit ; le texte nourrit ainsi sa propre dérision, se jetant d'un excès qu'il condamne vers celui qu'il établit ; ce que l'on doit taire ne peut être que ce silence à jamais disjoint de la parole et se réduit, pour tout dire, à n'être que l'absence même de toute parole.

... je longe à présent, dans cette nuit toujours recommencée, ce rivage d'émotion, comme un exilé s'attarde à la frontière de ce qu'il doit quitter ; je suis seul, et les mots viennent à nouveau vers moi, retardant l'échéance de leur intimité ; ils surgissent encore, pareils à des captifs que l'on aurait délivrés pour me convaincre d'évoquer une dernière fois l'ineffable contrée qu'ils viennent de quitter, pour m'aider à discerner, au cœur de la mélancolie, ce que je dois céder à l'élan qui me retient à la vie ; et je suis là, sans impatience,

et je sais qu'ils vont bientôt s'en retourner et se confondre au retrait du sans nom, et je ne peux qu'imaginer déjà leur ombre approcher du lieu fixé de ma disparition.

le mas du lac, 9 – 16 Février 2002.

SOMMAIRE

in memoriam

À Michel Gaillard.

je ne puis que le savoir : ce précieux dans l'extrême dont nous sommes les proies, c'est cela dont je dois assurer le vertige au coeur même de la fascination de n'être plus qui, jamais, ne m'épargne.

car, s'il me faut exprimer le confort, terni de désespoir, de l'attente de ma disparition pour oser l'évocation d'un supplice auquel, seule, la mort a pu mettre fin,

alors ce que je tenterai de dire, ne se parant d'évidence que du charme du vivant, n'aura d'effet marquant que ce plaisir, malgré tout, dont s'épuisent les mots, de livrer à l'indicible un mal intolérable qui ne fut pas le mien.

et c'est dans le délai de l'écrit, l'attrait de ce qui, selon moi, se préserve aux cotés de ce qui nous brise, de ce sourire qui se décide soudain, sur un front privé de lumière, à détourner l'impuissance en nous troublant de ce seul regret que rien ne puisse encore, ici, nous accorder enfin délivrance et repos.

lettre.

mon ami,

ma solitude est ton nom,

et c'est un partage sans égal, quand rien n'est offert d'une confusion se perdant à mesure de la fascination qu'elle exerce.

ma solitude est ton absence,

et c'est ce dont résonne ma présence, d'un cri jeté sans force par-delà ton silence.

ma solitude est ton abri,

semblable à l'illusion d'être ce que je suis, le reflet de l'être que je fus pour toi, cette ombre de moi-même qui n'est plus, qui palpait des souffles murmurant que tu pensais à moi.

ma solitude n'est pas moi,

quand je t'entends et te vois encore, et que rien en moi n'ose, pour moi, m'apprendre que tu n'es plus.

je ne cesse de parler à ce qui n'a pas de vie, et les mots, s'ils viennent, me contraignent à ne pas me dérober devant ce qui n'est pas.

le manifesté ne nécessite pas que l'on veuille l'exprimer ; en revanche, dès qu'un moindre élan nous pousse vers ce qui ne peut apparaître, les mots surviennent à disposition, nous saisissant de l'énoncé de leur propre mystère, comme si la conscience en nous de ce qui n'a pas d'existence ne disposait, pour nous en convaincre, que de ce pouvoir de nommer qui leur est cependant, à jamais, retiré.

les mots n'ont pour qualité que de nous faire accepter que nous ne serons plus, car tout se montre avant que d'être nommé, car de nommer n'inspire que le repos ou la terreur de ne plus participer un jour à l'apparence.

écrire ne serait donc que répondre à cette magie du créé par cette illusoire profusion de signes dont nous savons bien qu'ils ne peuvent témoigner que de l'énigme de l'incréé.

c'est pourquoi, dès notre naissance, nous ne parlons, en dehors de nous-mêmes, qu'à de vagues fantômes soucieux ou non de l'image que nous évoquons pour eux,

c'est pourquoi, sans cesse selon la règle et se pliant, chacun, aux caprices de fortune, nous sommes contraints d'attendre qu'ils se taisent, tous ensemble terrifiés ou reposés de n'être que personne dans l'impossible partage de notre silence et de notre disparition.

penser à un mort tient du sourire tandis qu'être là, si l'on ne peut en rire, ne préserve pas d'un défaut de dérision.

penser à la mort, pour peu que soit enseigné ce respect devant l'inconnu, semble la preuve d'une active légèreté, tel un hommage indifféremment rendu à l'incalculable assemblée des disparus.

penser à notre mort n'est que trembler de la forme que prendra notre agonie car, pour ce qui suit, nous n'avons guère de peine à imaginer que nous serons mieux morts que vivants.

penser à soi, mort, c'est évidemment ne penser à rien.

pour moi
que cette errance soit
criblée moi-même de leurres sans effet
cette partance sans dessein.
sur toi
que passent en vain
sertis en ce dommage de mes mots
là sur cette rive où je n'aborde encore
ces traits de compassion qu'il élance
et ne destine à rien.

montauban – hôpital – juillet 2002.

je monte l'escalier comme si je reculais vers nos temps d'amitié ; à peine ai-je prononcé ma demande pour te retrouver dans le couloir obscur qu'une porte s'ouvre, et tu es devant moi mais je ne te reconnais pas ; tu murmures que tu viens de ressentir ma venue et je tremble en t'embrassant ; presque indiscernable dans la pénombre, m'éblouit de terreur le scandale de ta misère, et comment n'être pas frappé d'aveuglement devant toute beauté disparue en ce masque de détresse ; ô mon ami, qui sommes-nous, redescendant tous deux vers la lumière du jardin ; nous ne marchons pas vraiment de concert, je suis un peu à la traîne, j'ai peur de ton visage et c'est un peu, me précédant, comme si tu m'obligeais à te suivre sur le sentier de ta perte, comme si tu m'avais toujours devancé au seuil de la malédiction ; qui sommes-nous pour être là, l'un et l'autre assis sur ce banc face au soleil, parmi le va-et-vient d'une race inconnue, devant ce spectacle de l'humain auquel nous aurions jadis assisté, riant de craindre de ne plus en rire, pareils à deux voyageurs si certains de survenir d'autres cieux ; il ne te restait plus qu'à me tenir par la main, prostré, sans le moindre même inquiétant sourire, et tes doigts, convulsivement, tenaillaient ma paume pour que passe en toi, mais le pensais-tu vraiment, cette force du bon sens incertain de mon allure ; non, je ne me souviens pas, je ne veux pas me souvenir, mon ami, de notre séparation, car je t'abandonnais, impassible en cet excès d'accablement,

car, tandis que je te quitte, persuadé d'être accompagné si douloureusement par ton dernier regard, que j'entrevois, der-

rière moi, la silhouette blessée qui ne veut pas disparaître,
oui, tandis que je te quitte,

je commence à ne plus être sûr de ce que nous venons de
vivre, et je sais déjà que ce ne peut être nous qui étions là, et
je ne sais pas encore que je ne te reverrais plus.

il peut s'avérer tragique d'envier, mais comment le dire, un être qu'un déséquilibre de son esprit contraint, sous la torture, à vivre intensément, et dont la confrontation nous enseigne à quels inutiles caprices se résume l'éternel ennui de nos jours.

la souffrance, à son paroxysme, n'abolirait-elle pas un temps dont nous faisons si piètre usage et qui semble vouer à se distendre, nous conduisant presque à l'impatience devant les fins dernières.

et c'est alors que nous tremblons devant ce destin de barbarie auquel nous pensions échapper et qui, par surprise, en tous lieux, à tout instant, mais à seule fin de nous distraire enfin d'une monotone mélancolie, risque de nous précipiter sur les voies moins immuables de la destruction et de la mort.

que d'aucuns estiment, plus ou moins rapidement, que le fait d'être né leur confère un statut de victime expiatoire, laisse planer un nuage d'angoisse sur l'émergence de toute nomination.

ce verbe que l'humain se permet de supposer descendu vers lui pour mieux l'astreindre à reprendre altitude afin de nommer ce qui ne peut l'être, ce verbe ne semble-t-il pas la justification de toute exigence hors de prix, quand le prix à payer n'a pour seul chiffre que la conscience de mort.

écrire ne serait qu'abandonner aux nombres le spectacle de l'univers pour, humblement, déposer au seuil qui ne se peut franchir l'usage qui, de la naissance à la mort, nous permettrait de ne pas expier une faute qui n'a pas de nom.

ô funambule d'impermis, tu traversais l'immense cité, retirant d'un écheveau d'illusions le fil d'extase qui te mènerait, chancelant, jusqu'aux pieds de la dame adorable triomphant du serpent d'inconnaissance ; et, sur tes lèvres désormais purifiées, filtrait la supplication d'un enfant perdu qui n'aurait d'autre refuge que l'ample robe où se dérobe le calice sans nom ; une effusion d'amour instillait sur ta chair, telle une rosée de salvation, le seul parfum spirituel qui puisse briser la fureur de ce corps qui ne voulait pas de toi ; une ferveur de paix, émergeant du désordre impénétrable, voilait ton être du ravissement de n'être pas né, tu attendais, interdit, cette bascule de pensée osant l'opacité d'une confusion indicible ; en un débordement de passion, ta prière s'élevait vers l'inexistence comme cédant au silence la grâce de ton renoncement, tu te préservais, immobile, au cœur de la révélation, de l'intime torture qui s'acharnait à jamais sur ce spectre qu'un soir, dans l'horreur muette du passage, effaré d'espérance, tu finirais par foudroyer.

c'est ce qu'il donne
ce peu qu'il cède

l'oiseau
ce froissement sur l'aile.

et ce n'est qu'un envol
ainsi
sur ce silence revenu.

ce n'est rien
c'est un seul mot qui retient

ce qui a disparu.

rien n'y fait ; je ne souffre pas ; je suis en compagnie ; et, bien plus, en compagnie de quelqu'un qui n'est plus ; simplement, je ne sais pas ce qui est vivant ; c'est qu'une partie de moi a dû mourir ; ce que je dis prend vie dans l'évidence d'un vide creusé par la pensée d'un identique partage malgré la mort ; et bien que je ne puisse dire que ton absence, cette magie que je subis de nous ressentir ensemble m'inquiète un peu : le verbe, lui, passerait-il de lui-même au-delà ; et ce prodige ne me fait pas souffrir ; il ne me rassure ni ne me désespère ; il me laisse en cette nuit, surpris comme un veilleur à qui j'apprends qu'il ne veille sur rien, mais sagement indécis sur ce que je présume de l'attente.

se prendre d'affection pour un être exige que l'on ait la conviction qu'il ne se leurre pas sur le monstre que l'on porte en soi ; voici donc à présent, allant de communion, deux monstres réunis qui, se craignant l'un l'autre, ne sollicitent pas leur mise en œuvre ; qu'un tiers les observe, il s'apercevra bientôt de la secrète connivence, sans percer toutefois le mystère de cette inclination réciproque ; et quel est-il, ce mystère quand, chacun, croisons tant de nos semblables sans être éveillés par le moindre élan de complicité ; alors que, tous, n'avons jamais la prétention de refuser à quiconque le monstre qui le définit ; il semblerait qu'il y ait un raffinement, dans la dissimulation de ce fond grimaçant, susceptible de limiter l'amorce de ces intimes penchants, et que cette préciosité dans l'individuel soit l'apanage de personnes s'écartant des schémas ordonnés de l'opinion ; mais rien ne saurait assurer qu'une règle puisse répondre de ces multiples enchaînements d'initiation et de liberté.

cependant une seule chose est certaine, et je ne puis que revenir vers moi pour la dire : quand un être cher a disparu, comment perdrais-je l'affection que je lui portais ; car le monstre, qu'il retenait pour moi comme son trésor et son tourment, n'est plus, mais le mien, s'il en devine l'absence, que ferais-je s'il se décidait à triompher de moi.

ce que je dois dire et que j'aurai peine à exprimer, autant l'adresser à celui qui ne peut plus l'entendre ; quand on veut être personne aux yeux de l'autre, c'est être assuré de non retour que de se confier à l'image même que l'on se fait de personne, c'est-à-dire à soi-même comme s'imaginant disparu ; le sommeil a si précisément déjà le pouvoir d'évoquer le silence de la mort que l'on peut, chaque nuit, prétendre s'entretenir avec son propre fantôme mais, à la seconde où l'on repose, le même échec annule ce rêve de dialogue et la solitude, même, n'est plus un mot.

et c'est vrai qu'il me semble moins difficile de te parler maintenant, mon ami, du sentier de l'humain sur lequel, adoube de lucidité, l'être amèrement s'attache aux pas de son ombre et, s'effrayant du terme inexorable, talonne ce double qui sourit de n'être que personne ; ainsi puis-je, avec émotion, murmurer que je suis seul avec toi, si certain que je fus de mon impuissance à t'accompagner sur ces rives d'angoisse que tu viens de quitter, qu'il m'est presque permis, désormais libre de l'accablement de n'avoir été qu'un autre, d'offrir à ma solitude l'illusion que, tous deux, nous faisons route ensemble.

ce que j'attends, assis sans âme, oserais-je dire, et sans trouver les mots pour le dire, ô combien démuné de désir,

ce que j'attends au fond, c'est cette voix qui m'est étrangère et saurait me dicter ce pourquoi je suis là, frôlant la bordure de ce qui ne peut être dit, comme altéré de donner forme au vertige que je pressens en moi, et sachant depuis toujours à quel inutile dessein je me sou mets par ces effleurements sans étreintes dont ne rendent jamais compte, simplement, les mots.

c'est que je ne veux écrire sur rien, ou du moins sur ce rien d'autre que je nommerai rien, c'est-à-dire sur ce que je ne puis être encore, sur ce que semble faussement produire le dire, cet égarement de se voir exposé mort devant soi tel un nom triomphant du secret.

c'est que je ne peux écrire sur rien, puisque toute chose, toute profusion, toute vie disparaissent en cet acharnement de l'atteinte, puisque s'efface devant moi, à mesure du défi que je lance aux chimères de l'approche, tout ce versant de présence où respandit la féerie du créé.

ce que j'attends, c'est ce que je ne peux dire et, dans ce désir de l'attente, c'est ce que je pourrais dire qui serait ce que je devrais vivre, et c'est donc vivre que je ne me suis pas donné.

quand on se sait un oiseau de nuit, exister de jour ne peut que rendre violent, mais d'une violence creuse, improductive, à l'opposé du déchaînement naturel des mondes en mouvement.

la plupart de ceux qui ne parviennent pas à trouver le sommeil dès que l'obscur reprend possession des apparences sont, eux, des êtres de lumière, de cette lumière que l'on dit surnaturelle pour ne pas la confondre avec celle qui, selon les anciens, à la fois nous éblouit et nous épargne, c'est-à-dire nous permet de vivre dans l'aveuglement.

il est parfois question de personnes qui auraient – si ce conditionnel peut avoir un sens – subi l'expérience de la mort, et qui tentent de décrire, encore auréolées de ce qui leur semble un échec tant cet achèvement, ce passage, les fascinent, cette lumière dont se nourrissent, par défaut, les oiseaux de nuit que sont tous ces êtres humains si soucieux d'un attrait de l'abîme qu'ils s'en préservent dans la pénombre d'artificiels scintillements.

cette lumière n'en est pas une puisqu'elle dévoile la fin des apparences, puisqu'elle enseigne l'effroi de chaque solitude ; c'est une lumière qui ne se montre pas et patiente derrière le seuil ; on entend parfois un oiseau de nuit prophétiser son impitoyable apparition sur les mondes agissants.

ce qui s'écarte ne serait-ce
d'un pas de danse déployé

qui signe dans la nuit l'aveu

son ultime penser.

lentement sur l'ombre il va

mais l'esquisse du geste déjà
voilà ce qui n'a plus de sens

l'absence

explose en un hurlement silencieux.

à rester ainsi ces quelques soirs pour témoigner d'une disparition, je m'avance peu à peu du côté le plus sombre de mon identité ; je m'étonne de l'extrême lassitude avec laquelle ce bref mais exigeant besoin que j'ai d'écrire se conjugue dans la clairvoyance de toute inanité ; ce n'est pas que je sois emporté par la commune affectation d'une sincérité soudaine sur soi-même devant ce qui a cessé d'exister ; non, je me sens seulement épuisé d'être moi-même ; l'indifférence guette à ma porte, un sourire, que je connais bien parce qu'il n'est pas un masque, à la fois s'estompe et se réserve ; quand on n'a pas cessé de vouloir être soi-même au point de réaliser que tant d'efforts n'auront abouti qu'à ne jamais s'occuper d'autre chose, notre jugement sur cette sérénité si durement acquise se teinte d'une nostalgie que s'empresse d'entretenir le constat de l'infructueuse fabrique de son destin ; c'est ainsi que je me surprends à être terrorisé plus que de coutume par la moindre action ou le moindre ouvrage assortis d'utilité ; c'est ainsi que, veillant, seul dans la nuit, déployant devant l'angoisse la plus fine guirlande de pensées se perdant au désert du secret, je ne puis me soustraire à ma propre dépossession et succombe, dans une légèreté dont je ne parviendrai pas à me défendre, au mirage de mon inexistence.

peut-être l'acte d'écrire n'est-il que l'obsession d'un acharnement à comprendre que nous n'arriverons jamais à dire ce qui semble vivre en nous, telle une pure réalité du livre ; cette intuition ne cesse, à chaque instant, de nous convaincre que nous ne retrouverons pas ce seul mot effleurant la lèvre qui nous rendrait enfin libre ; que l'on écrive quelques lignes ou quelques milliers de pages, quelle justesse de voix néanmoins, quelle évidence reconnue de la forme ne faut-il pas afin que soit percé à jour, sur le blanc qu'abandonnent les mots, dans le mode extatique de l'approche, ce manque issu d'un irrémédiable dessaisissement ; alors s'instaure une magie en multiples énoncés que l'on pressent se nourrir à la fois d'un triomphe sur le renoncement et d'une résignation à endurer le voile du non-dit ; écrire ne serait-ce que s'aventurer aux portes de ce qui nous délivrerait de l'usage des mots.

« caprice sur le départ de mon frère bien-aimé », paraphrase sur le bwv 992, sans la « *fuga all'imitazione della cornetta di caron* ».

je ne veux que déchiffrer encore ces instants d'un charme sans égal où, peu à peu, se déployait dans nos yeux la flamme d'un rire inextinguible ; d'un sarcasme irraisonné qui s'effondrait sur autrui, d'une ivresse qui s'exsudait à la seconde de nos cœurs froids pour nous préserver du sensible, d'un moindre insolite défaut que soudainement nous devinions ensemble, nous savions retirer la plus ineffable gaieté, comme fuyant une dérision qui nous rendrait à l'amertume, unis en un même délire de mêler à notre pâmoison la pensée mortifère de notre annulation.

ce m'est une fervente douceur de remémorer cet enjouement, de pouvoir t'écrire, mon ami, comme si ton départ amorçait déjà la joie de nous retrouver, comme si ce délai d'absence allait entretenir l'exaltation qui, bientôt, nous ferait pâmer de rire.

oui, que resterait-il d'une inclination qui n'aurait par instants désarmé toute détresse, toute confession de solitude, par l'éclatant défi d'une semblable hilarité.

voici que nous sommes réunis ; d'un commun accord, nous adoptons le maintien de gravité qui devrait nous soumettre à l'éveil du grotesque, et nous sourions à nos monstres, nous sourions aux spectres de nos perversités, nous allons comme deux damnés enivrés de s'être encore une fois joués du vieux nocher des trépassés.

se démettre du maléfice que l'on accorde volontiers à l'autre est une ambiguïté de bon aloi, joyau d'injustice ; mais nous reculons le plus souvent devant ce malheur qui nous fixe de ses yeux étrangers, si certains de sa patience à triompher de nous que nous détournons le regard et laissons à l'intolérance le hasard de notre route ; l'indifférence n'affronte pas le différent ; l'abandonnant, elle ne souhaite pour lui que son propre miracle : qu'il soit indifférent à tout.

comment puis-je me pénétrer de cette sensation de dénue-
ment, que rien en moi ne saurait éluder, sans succomber au
défi de l'absence ; une affectation sans mémoire, dont l'ins-
tance m'inspire ce flou dans l'allure dont je me réjouis et
m'attriste à la fois, parvient à passer sous silence le socle
d'épuisement sur lequel j'assemble ma survie.

comment ressentir d'être aussi dépourvu du moindre élan,
et de nourrir néanmoins ce suspens d'exigence que, d'un lan-
gage contourné, je ne cesse de retenir pour me préserver d'un
pas de trop devant l'abîme.

à quelle pose de délicatesse dois-je m'astreindre pour bra-
ver la clémence d'autrui, tant il faut craindre la clairvoyance
sans compassion devant le faillible et choisir l'emphase du
fard plutôt qu'une sournoise déférence.

il n'est d'évidence plus notoire que cet excès de distinction
dont se voilent en souriant ceux qui désespèrent de tout ; c'est
qu'un ennui sans remède assaille l'initié qui, se surprenant à
supporter ainsi le fardeau du mal, exige pour sa double péni-
tence de déployer autour de lui les ellipses d'un incessant
maniérisme.

la passion est à ce prix, la passion solitaire, l'élégance morbide pour soi, la forme déjouant l'extase, et le faux-semblant de l'être éperdu de s'être approprié le secret sans partage.

la passion que l'on ne peut atteindre que par défaut de passion, par détresse d'être dessaisi de l'étreinte, par souffrance, en discipline de nudité, de ne devoir qu'abriter le manque de son ravissement.

un désir latent le brise, celui qu'une urgence appelle à n'être que lui-même, et cette victime rare endure, dans l'aisance de son déguisement, le silence de sa perte.

il s'approche et ne dit mot ; ne demande rien puisqu'il prétend à tout ; il ose sa présence et, de son impassible accablement, parvient à corrompre l'image en se défigurant d'une aménité sans défiance.

mais il est seul au plus profond de l'obscur, et personne ne s'en inquiète, et la réticence à signifier le tourment cependant ostensible qui le submerge le mène par sa main de refus jusques au seuil de ce qu'il a tant convoité ; mais personne n'est là, car tous l'ont quitté ; seul, il entend l'oubli, et sa prière s'élève vers le cœur anonyme de son renoncement.

il faudrait t'écrire avec le moins de mots possible, avec ces mots qu'on emploie tous les jours quand on croit que l'on parle à quelqu'un, avec des mots qui ne disent rien puisqu'il n'y a, désormais, plus rien à dire.

il faudrait surtout ne pas faire semblant de t'écrire, ne pas parler en vain puisqu'il n'y a personne, ne rien dire puisque, désormais, je n'ai rien à te dire.

mais ce que je dis, je le dis en ton nom, je le dis parce que c'est toi, mais je ne sais trop que dire puisque, désormais, je ne sais pas à qui le dire.

« tu voulais me le dire ; tu étais là, tremblant, consumé, hors de toi ; je n'étais plus l'autre, nous participions du même secret, nous pouvions ne plus exister.

c'est cela que tu voulais dire ; dire que tu ne voulais pas le dire ; tu fixais ces yeux réfléchis sur les miens, mais ce n'étaient plus les tiens car tu ne me voyais plus.

cela dura longtemps.

comme si nous ne pouvions plus nous extraire de la fascination du même en cette crise sans issue, comme si nous subissions, affligés de l'insondable mélancolie de l'excès, l'illusion d'une même échéance.

comme si nous répétions, en ce lieu sans refuge, une soi-disant agonie, ainsi que deux voleurs s'inquiétant d'un trésor trop secret.

d'un recul imperceptible, je desserrai ton étreinte et, par ce que je vis dans tes yeux, je n'ai plus redouté rien d'autre que l'instant que je ne dirai pas.

... il se souvint ; debout, seuls, pressés par la foule ; le bruit, l'asservissement, le glissement de tous ces yeux dès l'atteinte ; en usage d'être, la condamnation et le châtement.

mais nous n'étions pas au royaume des morts et nous nous faisons face, séparés par le nombre, sans cesser de nous fixer, et de sourire.

emportés sur place, inflexibles, nous allions parmi les vivants, comme deux spectres revenus de la lumière. »

extrait de « l'inachèvement », février 1998.

... ce petit texte, dédié à mon ami, se pose là, telle une ombre d'émotion et de présence, conjuguant l'absence et la fin de cet inconnu qui passe ; le souvenir est un compagnon d'illusion et son côtoiement des plus incertains ; oui, que nous est-il arrivé, que ne dit que l'écrit ; ce que je peux oser dire, c'est que je ne suis pas celui à qui c'est arrivé ; je ne suis que celui qui écrit ce soir et, demain, je ne me souviendrai pas de celui-là ; les mots l'évoqueront peut-être mais sa disparition, qui se permettrait de ne pas y croire.

le plus cruel constat de l'absence n'est-il pas cet éveil navrant d'un sentiment de liberté ; plus profonde est la vacance, plus irrémédiable la solitude, plus ambigu le remords de se ressentir soulagé, malgré tout, d'une charge extérieure à soi-même ; le manque propose à l'être un retour sur lui-même et le conduit, bien qu'il s'en trouve accablé, au défi de reconnaître qu'il n'a plus à supporter ce fardeau étranger ; une légèreté, dont peut-être il s'accuse, le rend à son identité, lui redonne le goût de sa propre vacuité, le surprend d'une aisance nouvelle et, tel un voyageur retournant à son solitaire enclos, il se plaît à s'inquiéter de cet autre lui-même que, dans son errance, il a souvent négligé ; parfois, l'évidence d'un repos, si amèrement acquis, le désespère, tant lui semble inconcevable de ne plus endurer un aussi persistant regret de l'être qui n'est plus mais, s'il convient de sa lucidité, s'il ne se condamne pas en vain, se cachant de lui-même, alors, peu à peu soumis au charme de ses propres caprices, seul, inflexible, froid, voici qu'il reprend son allure, intimement fasciné de rendre compte, au cœur du désert où le conduisent ses pas, du non-oubli de cet autre qui, de nouveau, se porte silencieux à ses côtés.

nous allions sur ce sentier de causses, l'un derrière l'autre, dominant de très haut le méandre majestueux du fleuve ; soudainement, te retournant vers moi, tu fis une halte pour murmurer en souriant : « te souviens-tu » ; nous étions venus ici bien des années auparavant ; c'était une même lumière sur les falaises illuminées par le couchant, une semblable douceur en ce crépuscule d'été ; je ne répondis pas ; je fixai ses yeux incertains, comme interrogeant son angoisse, avec un tel désir de lui signifier que nous étions ensemble et que rien n'avait changé, que ma violence déjoua mon aveu : son sourire pardonnait à l'ami sa fiction sensible et, de sa main m'effleurant l'épaule, il m'intima l'ordre de ne rien dire.

« je veux simplement que tu te souviennes », furent ses quelques mots, pour exprimer le déchirement de la clairvoyance qui nous contraignait au silence, et j'abaissai mon regard ; tous deux, nous allions, l'un derrière l'autre, et je le suivis de loin, bouleversé de mon impuissance à secourir le tourment sans espoir qui me devançait.

que furent ces quelques nuits passées à me demander pour quel apaisement je me serais affronté moi-même, sans émotion, sans goût, silencieux et seul dans l'exigence de l'écrit ; par quelle nécessité suis-je conduit de ne pas laisser à l'absence l'usage de sa vacuité ; au nom de quelle défiance m'opposer ainsi à la dispense d'un détournement justifié.

je m'interroge sur le pouvoir de cette exigence en moi de vouloir exprimer l'indicible manque au milieu duquel un être, aveuglément, poursuit son errance vers l'autre et, le sachant inaccessible, s'écarte, le consacrant à l'oracle de son annulation ; je ne comprends pas en moi ce désir incessant d'un dénuement nourri de la préciosité que signe mon dire, comme s'il fallait provoquer mon urgence de nudité par le raffinement d'une verve s'ingéniant à la retarder ; pourquoi ne m'enseignerais-je pas de ne plus maudire, de me penser vivre, de me taire.

de loin en loin, il n'est rien de possible ; je retourne au vierge qui me consume, appelant de mes vœux le don de ne rien négliger de cette exaltation à, froidement, m'épuiser du secret ; je poursuis, dans ce blanc que dévoilent les mots, sur l'ellipse de ma passion sans objet, le récit de n'avoir pas été.

cependant, comment n'aurais-je pas appris l'attente, le repos et la présence ; mais il y a, au plus profond de ce que je suis sans être, ce creux d'insignifiance extrême au bord duquel je suis attiré, ivre de discerner en son miroir la vacance de mon reflet ; il y a, par l'écrit, ce plaisir de la fin de soi-même, au comble de l'entendement dont nous tremblons de l'inconnu de toute parole.

il y a que je n'ai rien d'autre, que ce dont je suis dépourvu m'expose à laisser à des mains étrangères les termes de mon apparition et c'est vers elles que je me laisse aller ce soir, les incitant à se déployer pour me soustraire, seul et sans voix, à la fascination de ce que je ne dirai jamais.

« *le besoin de consolation que connaît l'être humain est impossible à rassasier.* »
Stig Dagerman.

d'être inconsolable, seule réalité de l'humain ; je suis assis à ma table, là, sans réticence, passant de la mélancolie à l'enjouement, du défi à la résignation, du recueillement à la confusion ; je me tiens entre mes pensées, j'évoque ce que je suis par ce que je fus, et tantôt me donne importance, tantôt décide de m'humilier ; tout cela n'est rien, car il en est ainsi pour chacun quand il veille, mais c'est ce déchirement qui revient, cette chose froide qui m'encercle et me pénètre, et retourne au cœur qu'elle n'a jamais quitté ; ce qui, à chaque naissance, en nous, fait scandale, ce cri scellant le partage, cette condamnation à l'exil pour un destin de désunion ; je ressens à cet instant un effroi sans remède face à tout ce qui me fut tremblement, face à ce seul mot – *inséparable* – qui résonne dans ma nuit comme la seule raison de ne plus rien désirer que de n'être plus ; pas un seul lien pour triompher de la malédiction d'être séparé, pas un seul rêve pour briser la clôture, pas une seule grâce accordée pour aller de compagnie ; et c'est un même secret qui nous laisse abandonnés, c'est une même évidence de lumière qui nous isole dans l'obscur, et c'est dans un même désir inassouvi que nous nous heurtons à la merveille d'autrui, frappant d'ivresse sans que jamais nulle porte ne s'entrouvre, sur le seuil navrés d'être

pour toujours écartés de l'étreinte ; je n'entends plus alors que les mots mille fois ressassés du poète foudroyé par l'approche, emmuré par l'excès de son impatience à rejoindre l'indicible, je n'entends plus qu'eux, ses mots qu'il murmure auprès de chacun d'entre nous, dans le constat tragique de son égarement, ses seuls mots pour offrir enfin l'inconscience au vertige de l'inséparable : *il ne peut plus rien m'arriver**.

je suis à ma table, je n'attends rien, rien qui puisse exprimer d'autre que l'intime injonction de ne posséder que ce dont je suis privé.

* Friedrich Höderlin

lorsque le soin de l'écriture exige de vouloir répondre du désespoir, on ne sait jamais à quel degré d'une parole se perdant de noirceur s'élèvera, tel un charme, le sourire subjuguant le désastre ; il y a peu, de la rage de désolation que foment la conscience de disparaître, au fragile attrait de sa propre dérision pour une comédie d'indifférence ; en sorte que vivre serait balancer entre mettre à mort et parodier l'usage d'être, pour finir par supporter un destin qui, déjouant le libre arbitre, hasarder sur chacun le risque fortuit d'avoir existé.

mais à vouloir s'exprimer, on ne peut compter que sur soi-même et ressentir ainsi en quelle pose humble doit se fixer cette hantise de parole ; et c'est à la légèreté qu'il faut sans cesse revenir au cœur du chaos d'une anonyme profusion ; à cette légèreté du sensible par laquelle je suis défini, qui me fait vivant, qui m'incite à poursuivre ; une voix passe dans le silence, et son chant cite un unanime accord de l'être vers son secret, ma voix, qui n'est rien d'autre qu'un imperceptible battement dans le tumulte, une audace sans objet, un appel murmuré puisqu'il n'invoque rien.

je ne tiens que les termes de ma différence, je ne veux ici que surseoir, inutile, au détournement de ce que je fus, j'écris pour ne prétendre qu'à l'abus de prononcer le sens d'être ce que je suis.

lettre.

tu n'as cessé de me dire que j'étais ton ami.

je t'entends pour la dernière fois ; tu es là-bas ; tu me dis que tu as perdu l'usage de ton bras droit, tu me demandes de te faire rire ; tu perçois le souffle de mon hésitation, et tu crains que je ne m'oblige à me moquer un peu pour braver entre nous l'incommunicable tourment ; mais je ne parle pas, non, ce n'est pas un silence, puisque nous respirons ensemble au versant de notre concorde ; c'est lui que, longuement, nous parcourons ensemble, par la magie qui te fut accordée de ne pas penser, un seul instant, que nous puissions nous quitter.

je n'ai cessé de me dire que j'étais ton ami.

mais je n'étais pas là ; c'était un éloignement sans remède, d'impuissance et de refus à la fois, de ce refus de penser que ta souffrance n'arrêterait jamais ; tu avais, au plus secret de ma solitude, la place de mon angoisse, et cela suffisait à ma compassion, mais je me défendais, seul, de ce que je ne t'avais pas donné.

nous avons cessé d'être amis.

tu n'es plus là-bas pour moi qui n'étais pas là ; c'est que je suis alors que tu ne vis plus ; c'est que je vis pour être en moi ce que nous fûmes, ce foyer d'indécise chaleur où se conçoit l'attente d'une inaccessible compagnie.

« on avait refermé la porte sur lui ; il y eut un bruit de pas ; il y a ce battement qui, de son cœur, s'étend alentour telle une pulsion de l'ombre ; il fixe son reflet dans la glace où l'obscurité s'empare de ses traits tandis qu'il attend un signe et qu'il ressent l'approche de la lumière diffuse d'une gloire sans nom ; il murmure avec intensité certains mots connus de lui seul et, pour sa seule célébration, il s'adresse une prière avant la traversée ; si l'éclat de ses yeux résiste encore au crépuscule, son corps n'est plus que sa sensation d'être debout, le souvenir d'une limite qui le contient dans l'espace de son triomphe ; il éteint son regard, il ne dit plus rien ; immobile, il entend les plaintes d'amour qui tourbillonnent à ses côtés maintenant qu'il a cessé de se plaindre de leur éloignement ; sur l'image indécise, peu à peu, dans le noir une clarté qu'il ignore irise son front. »

texte extrait des **usages, deux*** (février 1988), que j'ai lu
aux obsèques de mon ami dans la cathédrale de Cahors,
13 décembre 2002.

le mas du lac, 22 février – 7 mars 2003.

* texte de alain maumejean

SOMMAIRE

finir par être.

fragments d'un aveu (2).

il est impossible d'écrire sur soi-même quelque chose de plus vrai que ce que l'on est... On écrit sur soi à la hauteur où l'on est.

Wittgenstein.

personne ne reçoit quelque chose qui ne viendrait pas de lui-même, quelque puisse être la variation imprévue des formes.

Ibn 'Arabî.

que ne m'appelles-tu pas... je suis si seul face à tout ce que je ne suis pas ; ce que je tente, de m'imaginer être un autre afin de me voir comme l'autre me voit, me réduit à n'affronter que cet autre que je suis et qui n'est autre que toi.

donne-moi de n'être plus que moi-même, comme si j'avais disparu à mes yeux, comme si, confusément, je me disais ce même qui, dès lors, n'est plus.

je ne vais encore écrire que pour toi ; car c'est en vain que les mots se portent vers le différent, car c'est en vain que

j'écris quand il ne s'agit que d'exprimer ce même inconnu que je suis pour toi.

je ne puis écrire qu'en ton nom, pour ce peu qui survient à mon penser, telle une offrande que l'on me ferait de ne me permettre que de dicter l'incessant écho d'un appel que moi seul entendrais.

ce que tu es, bien sûr, il faudrait que je le sois aussi, mais nous sommes à ce point séparés que je me vois contraint de songer à n'être plus, pour ne plus maudire du tourment de ne pas être seulement que toi.

c'est un secret sans raison que ce dommage de vouloir t'écrire pour attendre de notre identité qu'elle témoigne du seul désir de céder à la parole ce constat d'absence par lequel nous apprenons ce qui bientôt, pour nous, ne sera plus.

dis-moi par ton silence comment je pourrais signifier ce poignant exercice de ne se sentir concerné que par soi-même, de m'efforcer, par la fabrique éphémère qui conduit ma main, de me concevoir dénanti jusqu'à n'être plus qu'une solitude sans référence aucune, et qui va disparaître.

une telle sécheresse ne se dit pas, même si l'on sait en quel délire elle risque de nous conduire, et cependant comment n'en affirmerais-je pas l'usage commun au cœur de tous ces jardins dévastés par le feu de l'énigme.

c'est sans audace que, par mon geste, tu décris ce calme et terrifiant spectacle d'un dénuement que je m'applique à

consigner sur le vierge support soumis à ma blessure, comme si mon cri, lui-même, était réduit à se perdre, pétrifié, dans l'écrit de son évocation.

il n'est rien, dans l'évidence admise de se vouloir écarté de tout, qui ne soit plus salubre que ce sentiment de souveraineté grâce auquel on sursoit à sa propre désolation ; ni force, ni courage, mais seulement un sourire sur ces lèvres évoquant un secret, un sourire ainsi que l'ordre d'un triomphe sur mon aride intimité.

te souviens-tu quand il fallait trembler et succomber, que l'on oubliait par trop d'élan que l'on pût exister, te souviens-tu de ce qui n'est pas l'attente, de ce qui n'était rien d'autre que l'oubli ; mais ce qui cède sous mes pas à chaque instant, ce que je désapprends, ce constat d'illusion et de présence... comment le dire : ne me préserve, bien sûr, que ce manteau tissé d'indifférence, et je n'ai d'autre savoir que celui de ma sauvegarde ouverte sur la vacuité.

... il ne s'agit pourtant que d'écrire ce peu de violence dont je ressens avec amertume l'énergie qu'il oppose à ma lucidité, ce semblant de ferveur qui désarmerait ma navrance, cette vague impulsion pour me défier enfin sur le sentier d'errance où je me tiens, impassible et délaissé...

oui, se trouble ainsi, par ce biais d'ironie, le cours d'une parole dont tu ne sais à quelles fins rêve de la conduire celui que tu ne cesses d'attendre, et c'est, en cet entretien, désigner le silence que de vouloir tenir en suspens ces mots que tu penses devoir dire...

*Oh quanto è corto il dire e come fioco
al mio concetto ! e questo, a quel ch' i' vidi,
è tanto, che non basta a dicer « poco ».*

Ô comme le dire est faible et qu'il est court
à ma pensée ! si court, devant ce que j'écris,
que dire « peu » ne suffit pas.

Dante.

ne m'abandonne pas en cette veille dont je médite l'inanité, penché vers ce carré de lumière sur lequel viennent buter sans cesse mes désaveux d'expression, vient irradier mon désir de transcrire ce que me dicte le compagnon de mes nuits, perle peu à peu mon ardeur d'être emporté sur le rivage inconnu de ma parole.

ce n'est pas de désespoir dont je veux ici m'inquiéter, mais d'un effroi sans remède qui, sourdement, me pénètre, et telle qu'au plus profond de moi l'insidieuse effusion d'une évidence à laquelle je ne puis atteindre ; évidence à la fois de l'implacable profusion qui m'encercle et de la stérilité dont je témoigne en cet affrontement sans recours.

ce peu que peuvent assurer les mots, ce si peu, quel est-il ? écrire, vouloir écrire, serait de tenter d'approcher au plus près le prodige d'un possible de tout dire et, dans le même instant, d'un aveu de ne rien dire de ce rien dont procède le dire ; ce

peu qui rôde au cœur du verbe serait-il le fruit de cette incessante conjonction d'affirmer le pouvoir des mots tout en suggérant l'irrécusable déni de ce même pouvoir.

... pas une émotion en ce versant privé de chaleur où je me suis aventuré ; cependant, n'est-ce par trop d'émotion que je suis là, brisé de me savoir dépossédé de toute ferveur, comme un voyageur qui aurait enfin compris, dans le silence retombé sur lui, qu'il n'a plus rien à attendre de son allure et que ses pas le mènent aux confins de ce qu'immanquablement, il finira par atteindre.

serait-ce, me dis-tu, m'infliger un surcroît de peine sur ces marges de tendre négligence que je délaisse à présent ; mais, pour peu qu'il me semble ne rien ressentir et que je me persuade de n'éveiller, sur moi-même, la moindre compassion, comment craindrais-je le retour de mes tourments plus que ce mal froid qui se porte à mon front, ce glacial fardeau d'une résignation à ne plus m'émouvoir, de la pire volonté qui soit d'une mise en absence.

peut-être faudrait-il, afin de signifier un tel constat de privation, ne pas mettre en doute la clairvoyance de mon épuisement face à cette jachère dont je mesure l'étendue sur les jours comptés de mon désœuvrement ; que l'usage soit à la renonciation, que le désir d'attendre me soit depuis longtemps l'unique règle, pourquoi ne pas me dispenser alors du vertige d'évocation d'une parole fiévreuse de vérité que je m'obstine à concevoir en parure de mon identité.

que ce sentiment de n'être rien pour moi-même parvienne à ne pas ternir le diadème sans cesse redéchiffré qui scintille de mon dire, rien ne me paraît plus obscur que ce dévoilement de signes dont je m'inquiète et qui, soudain, par la voix de celui qui parle en mon nom, par l'humble hommage qu'il rend à mon secret, se déploie sur le vide de mon temps, semblable au message retrouvé de celui qui fut, un jour peut-être, ce que je suis.

qu'il y ait de même en moi, par ce murmure ainsi révélé, pouvoir de nourrir le spectre qui m'accompagne, voilà ce que tu nommes : écrire ; oui, car c'est ton ombre que je tisse, par cette main que dirige ce qui m'exhorte à vivre encore, et c'est pour toi que je suis là, sans espoir, ivre de patience, détourné de tout projet, pour toi, mon ange du dire, que je préserve de ce qui ne peut être dit.

peu à peu, se diffuse une lumière, et tu me reconduis dans la clarté naissante au seuil du saisissement, quand je sus, tremblant de m'être découvert, que je devrais poursuivre ce qu'aussi bien j'aurais pu ne pas vivre ; effroi sans égal de cette intuition en moi de réticences secrètes quant au fait d'être né, comme si, jeté sur les sentiers du réel, je n'avais pour seul dessein que l'attrait de ma disparition.

peu à peu, dans cette lumière où s'abrite la clairvoyance, voici que nous retrouvons ensemble ces appels auxquels nous nous soumettions, bouleversés par cette grâce à la fois promise et se perdant au centre du dévoilement, toujours inconsolables de ce même retrait du sens au cœur de l'oubli...

on peut se fatiguer de regarder, même quand on ne voit rien.

Wittgenstein.

autant qu'il me soit permis de transcrire ce qu'éperdument je ne cesse de dire, autant pourrais-je ne plus m'attacher à l'enjeu d'une parole de nul objet qui ne signe ce que je suis que pour mieux m'entraîner dans ce qu'elle tait ; cependant, de n'être que le jouet d'une impatience à me dessaisir de cette charge dont s'acquittent les mots m'engage à ne pas renoncer à ce qu'il m'est donné d'entrevoir par delà ces obstacles de préciosité que suscite l'angoisse ; et de ce qu'il doit advenir, de ce doute élevé dans notre nuit, qui de nous deux, pour nous que ma lassitude expose au défaut que j'endure, parviendrait à le dire...

c'est de tant désirer que les mots n'aient plus à se joindre à mon voyage vers toi que je ressens au plus profond comme un retrait de ce qu'ils sont capables de définir, et je me heurte soudain à l'évidence de mon être car ce qui survient dans le silence, cet illisible bégaiement face à tout ce que je ne suis pas, me désarme au point de me sentir séparé de moi-même, à l'image d'un être qui viendrait de me quitter, et sur lequel ma main ne cesse encore de se poser, d'un toucher d'illusion me désignant ce qui n'est déjà plus.

mais comment te perdrais-je, toi, mon autre, mon seul présent jusques au terme, toi qui me devances sans me guider, me fais signe sans me contraindre, comment te perdrais-je alors que les mots se rapprochent, libérés des réseaux inouïs du sans nom, soumis à l'injonction de prononcer l'étreinte, et s'exposant à l'inutile triomphe de ma présence ; ô mon frère sans visage, toi dont le silence pénètre mon secret, entends vers nous revenir les mots, entends-les renaître de l'abri sans pareil où, pour moi seul, ils se préparaient à témoigner de mes usages.

qu'il me soit donc donné, dans ce destin d'écriture où le vertige de signifier infuse en son apparition la négation de tout sens, de céder à la rigueur de mon dire la grâce de ma plus pure indécision, puisque les mots qui s'offrent à mon entendement ne sont que l'aveu de l'énigme et que rien ne saurait les écarter de leur ineffable seigneur ; qu'il me soit donné, bien sûr, d'évoquer ces innombrables sourires qui furent gravés dans la pierre, et que l'on dirait apaisés par tous ces mots retournés à l'indicible, livrés à ce suspens enchanteur qui parviendrait à défier la terrifiante image de notre abolition.

ainsi suis-je contraint de poursuivre cet exercice sans une défaillance vers ce qui, de près ou de loin, susciterait quelque certitude, et je vais en ma compagnie, seul, n'éprouvant de passion que pour la complaisance de pressentir l'intégralité de l'humain, mais si certain à la fois d'être dépossédé de tout que je me livre à la vision d'un éblouissement dont le rayonnement au plus intime serait tel que, sur mes yeux aveuglés, ce que je dois affronter verserait dans l'obscur.

et si désormais, en cet écrit, il me faudrait t'avouer de tout, c'est-à-dire reconnaître et approuver tout ce dont tu rêves en mon nom, quels mots, plus disponibles à ma tendresse, parviendront à me donner espoir de sincérité, sauront te murmurer ce que je sais me feindre, et m'apprendront peut-être à quel étranger tu attaches tes pas.

non, que rien ne vienne déjouer, en ce soir de veille, la candeur que tu m'accordes, de consentir à ce défi ; ce n'est que pour toi que je suis là, ployant sous le faix d'un désarroi sans mesure, et les voix qui se font entendre ne sont que l'écho de mes peurs ; que puis-je m'apprendre qui se puisse écrire quand un seul instant de silence illumine le seuil où m'attend cet être abandonné de lui-même qui, d'un seul regard, se livre à mon angoisse.

et sur ce rivage hanté de pénombre, déjà me submerge le flot de l'impardonnable souffrance que j'ai pu susciter, du mal infligé que l'on porte en soi comme une pensée de sacrilège déchire la mémoire, du mal qui ne se peut dire et demeure, de ce fardeau qui m'accable au point de sembler, peu à peu, consentir à n'être plus afin de m'en délivrer.

mais comment pourrais-tu me ressentir apaisé, de m'entendre m'accuser de vouloir rendre l'autre aussi seul que nous, de me venger sur lui du défaut d'être né ; que les mots, inmanquablement, paraissent voués à mon service pour déjà me soumettre à leur dépendance et ne m'accorder que l'énoncé de ma sentence, n'est-ce pas là ce qui affirme l'écriture comme seule expression de l'indicible tourment du

procès que j'intente à celui qui vit en moi pour sans cesse entretenir mon vertige de n'être que personne.

*Et comme quoi mieux vaut tout compte fait peine perdue
et toi tel que toujours.*

Seul.

Beckett.

... ô mon rhétoricien, qui sourit malgré tout sans dire mot, dis-le moi d'un seul geste ; où sont, ici, les noms parfaits, où sont-ils, si radicalement perdus aux frontières de mon dire que je rêve de leur inexistence pour oser prétendre à l'oubli ; tu les vois, je le sais, se refléter derrière les mots qui m'ont emprisonné, sous-tendre ma parole de présence et, tant que ma voix dira ce que je suis, je les entendrai en secret m'assurer que rien n'est oublié au vertige de l'humain.

me donnerais-je permission de déceler ce que je dois admettre d'insatisfaction face à l'exigence de ne pas signifier ce qu'il faut taire... il est si malaisé de ne rien dire d'autre que ma conviction de n'avoir rien à dire, quand ce qui est dit n'est pas rien ; tout ne cesse de tourner autour de ce qui ne peut être dit, comme si les mots dansaient leur annulation, comme si le destin de dire n'avait d'autre but que d'en appeler à l'indicible ; et ce qui, dans la musique ou, que sais-je,

par nos sens alerté, nous ouvre à l'apaisement devant ces mêmes ombres, me livre, de ne le pouvoir dire, à la consternation de ne rien atteindre, me contraignant à la plus pure dépense à seule fin d'être dépossédé de tout.

lettre au même, un divertissement.

si vous ajoutez le fait que je n'ai le droit de parler qu'en chuchotant et même ainsi pas trop souvent, vous repousserez bien volontiers votre visite.

F. Kafka.

écrire, est-ce écrire que de prononcer en ta présence cette chronique de solitude pour me détourner de ce que je vis ; du plus loin que je me souviens, je ne te parle que pour me fondre dans l'absence ; tu le sais, ô combien, à quel point j'ai négligé d'agir, à quel point j'ai pu me satisfaire de n'être que présent ; oh ! je t'abandonnais, bien sûr, et je t'abandonne encore, de ne pouvoir, sur ces regards tournés vers moi, conjuguer ensemble l'affrontement et le dédoublement, ... je te quittais pour ne pas m'inquiéter de moi-même, je te délaissais, me risquant à l'illusion d'être un autre ; parfois, revenu malgré tout des terres où s'exilait mon impuissance, je subissais de nouveau l'assaut de ce qui tremble en moi, comme une pensée d'accomplissement qui ne se révèle que pour disparaître ; tu me revenais alors, et ta compagnie m'était si

chère qu'il me fallait céder à l'exclusive ardeur de notre identité ; oserais-je dire que tu ne me recherchais que pour me préserver, alors que l'attrait de n'être que personne m'incitait à te retrouver ; je bénis ces instants où, par le transport du sensible, ensemble nous allions, fascinés de l'approche, à jamais inquiets de nous retenir à la bordure de l'inachèvement ; nous entendions de concert la même voix célébrer l'impatience, nous demeurions interdits de ce même regard éperdu de se confondre au même, nous apprenions, bouleversés, par quelle nostalgie nous enserre la règle de l'atteinte.

mais comment n'aurais-je pas su, en ces mêmes instants, que tu finirais par me quitter, tremblant d'un impossible partage, et que tu me contraindrais à me tenir écarté de ce que l'on ne peut êtreindre ; je m'avançais alors, séparé, seul, et toujours troublé de me soumettre à l'effrayante lucidité que tu m'abandonnais sur ces sentiers obscurs... mais voici qu'en cette dérive des mots, je nous pressens revenus ensemble, et que je vais devoir rendre à l'écrit ce que j'ai cru te dire de ce qui n'est plus que silence au caprice du temps.

hélas ! n'aurais-je pu ne dire qu'écrire n'est rien, quand ce que nous sommes ne fut et ne sera que ce qui vient d'être dit derrière ces lignes, ce vertige d'absence à chaque fois reproduit, cette assemblée de fantômes riant d'attendre que nous ne soyons plus ; et puisque, encore une fois, dérivant moi-même vers ce rien que l'on dénonce sans cesse pour supposer être, je me suis adressé cette lettre dans le respect de ce que vis, c'est à toi que je demanderai de conclure, toi, mon éloignement du monde, mon secret que j'ignore, toi que j'aimerais être pour, enfin, n'avoir plus à me dire que je suis.

sec, froid ; on dit que ce n'est rien ; que ce sont des mots ; qu'une fois écrits, cela ne se conçoit pas ; que, même pensés, cela ne veut rien dire ; on ne les écrit pas ; et cependant, cela revient ; c'est que l'on y pense encore ; que l'on ne peut se résoudre à n'y plus penser ; c'est admettre ce que l'on est ; c'est de ne le pouvoir dire ; ce qui est froid, sec, en soi, indifférent à tout ; ne se partage pas ; ce dénuement ; de l'écrire n'est rien ; c'est qu'il n'est que pour soi ; quand ce n'est rien, pourquoi l'écrire ; ce que l'on veut peut-être, au moins le disant : s'en détourner ; mais il n'y a rien ; de quels détours parler quand tout est dépeuplé ; quand tout n'est qu'abandon ; et cela revient : froid, sec ; cela passe sous le silence ; ne résout rien ; se renforce ; et c'est aussi personne qui vient à l'esprit ; personne ; qui s'écrit ; qui n'est pas un mot pour soi ; que l'on veut faire passer ; que l'on efface ; à quoi bon, ce personne ; et c'est aussi bien dire qu'il n'est personne pour l'entendre ; c'est ce que l'on croit quand on est personne ; cela ne se dit pas ; mais, de le dire, c'est ce qui manque : ce froid, ce sec de chacun, ce recul en soi, du froid, du sec ; ce vide qu'on ne veut affronter ; cet orgueil de le dominer ; et, pour ne plus voir, la cruauté ; puisqu'on ne peut le dire ; et qu'on ne peut l'écrire : que ce sont des mots, ce froid, ce sec, des mots pour l'autre et non pour soi, non pour chacun et non pour tous ; mais, seul : c'est ce qu'il faut finir par dire, seul ; seul, cela n'existe pas, seul, c'est ce qu'on le dit pour celui qui va mourir ; c'est cela, bien sûr ; cela se comprend mieux : ce froid, ce sec.

rien n'exprimera le silence qui se fait en moi pour laisser entrer celui qui me parle, et me rendre digne à la fois du privilège qui permet à cette voix de venir témoigner de ma sincérité ; une seule pensée d'un seul être que l'on brise, d'un seul être précipité dans la misère, réduit à néant le verbe de l'humain ; et si je suis assis à cette table, préservé de toute détresse, et reconnaissant, dans l'intime perception de la terreur dont je suis écarté, l'inutile dessein de mon dire, ce n'est, encore une fois, que pour admettre la magie d'une parole soustraite à la profusion, et trembler d'être devenu soudain, seul, l'exclusif témoin de son apparition.

quel mystère en appelle à l'évocation de ces langues innombrables face à un seul être humain qui, dans la nuit, dispense les mots de son enfance pour s'affirmer seul gardien du secret de l'énigme ; chaque parole se réduit à un seul silence, et ce silence résume ce que je suis tandis qu'il résume en moi l'illusoire totalité que parviendrait à déchiffrer cette parole ; et c'est ainsi qu'immobile, soumis à l'humilité face à cet enivrement stérile, il me semble prendre possession de tout ce que je me permettrais de nommer pour n'avoir plus à dire, en ce possible illimité des mots, que le terme de mon annulation...

reviens ver moi, mon compagnon d'inquiétude ; seul, je n'en serais pas capable ; non, de me délier de ce manque de parole ; d'être là, sans absence, de renoncer à ce qui ne peut être dit ; car c'est ton absence que je cite, et ce que je dis du retrait se nourrit de ta défaillance ; il est temps encore ; ce que tu es pour moi suffirait à mon discours, et c'est cela qu'inlassablement, tu dois encore m'enseigner, cette part de

moi-même éloignée de la consommation, ce versant dont je m'éloigne sans cesse, craignant, sur ce miroir baigné de lumière, de n'avoir plus à me convaincre de ma mélancolie.

rappelle-toi, me dis-tu, mais je n'ai pas de mémoire, rappelle-toi ; un enfant jouait seul et se parlait, et c'était attendre de lui seul qu'il ne cède à l'émotion ; peu à peu, les larmes lui venaient aux yeux, il n'y avait rien ; obscurément, ce qu'il ressentait semblait un appel, mais qu'il confondait soudain à ce qu'il demandait ; ce qu'il refusait d'entendre rejoignait ce qu'il n'obtiendrait jamais ; car, cédant au pire l'évocation des premières années, il se devait d'être sans partage et se délectait d'un accablement dont il se justifiait déjà pour ce qu'il aurait à vivre ; c'était déjà trop de tendresse à rendre, comme s'il résistait au sort d'être né, comme s'il se soumettait à la malédiction de l'absence ; un enfant jouait et se parlait à lui-même, un enfant, seul, s'adressait au silence pour n'entendre à jamais que l'écho de sa voix.

ô toi qui, devant moi, retourne vers ce dont je n'ai pu m'écarter, n'exige pas de me distraire de ce qui s'obstine au plus sombre de mon penser stérile, de ce mal que je ne sais renier, de cette instance de privation, d'une complaisance, sans cesse, à me retirer dès l'approche... et si je ne m'enquiers encore que de moi-même en ce dire, n'est-ce de ressentir, indécis, les mots déjà refluer vers leur source d'indifférence, comme si l'on m'ordonnait, m'imposant un déni de ce que je pourrais être, de les reconduire à l'enchantement du sans nom.

n'est-ce pas ce dont je rêve, bouleversé par la résistance que j'oppose au simple fait d'exister, oui, de me suffire de l'éloignement de tous ces mots qui ne me révèlent que l'obsession de mes frayeurs... n'est-ce donc au rythme de leur formulation que je persévère dans le comble de ma vacance, aux soins de leur usage que je me désigne aux mirages d'un inutile souci ; ne suis-je, par eux, ce que j'écris ou ne serais-je que ce que je dis, ce qu'ils m'offrent à me dispenser de vivre, n'est-ce déjà ce qu'ils détournent pour me vouer à l'ellipse de ma présence ; et ce qu'ils enseignent du précieux trésor dont je n'endure que la nostalgie, se réduit au vain respect dont je dois témoigner, face au ressentiment d'être né ; ne serait-ce donc ce dont je rêve, que cet apaisement de taire enfin ce que je crois m'entendre dire, ce chant sur moi redescendu d'une plainte se berçant d'ineffable...

le lieu le plus sombre est toujours sous la lampe.
proverbe chinois.

récit.

tout ce qu'il aimerait dire se refuse au geste de l'écrire ; tout recule à mesure qu'il le pense ; tout ce qui est lui est interdit ; ce qui lui vient aux lèvres – mais lèvres n'est pas un mot pour lui – n'est pas à dire ; un mot de trop, dit-il, un mot déjà qui désigne ce qu'il fuit ;

rien ne vient ; pas une description ne serait possible en ce désert – désert, il l'ose car ce n'est presque rien – de signes ; comment ne buterait-il pas contre la moindre désignation ; de ce qu'il entend, de ce qu'il voit, ressent, quand il n'use de sens dans l'affirmation de tout ce qui, pour lui, en possède ou pas ;

et c'est une attente sans exemple que cette pause devant l'abstrait ; un supplice, une angoisse plutôt, qu'il s'inflige pour ne plus s'inquiéter de vivre encore ; mais vivre n'est pas à dire, pour peu que l'on se soit échappé du réel, oui, voilà ce qu'au terme de ses résistances, il finit par dire, mais n'est-ce donc de ce terme dont il est ici question, et c'est ce qu'il dit pour en finir avec ce terme, finir par être.

... nous voici désormais de nouveau réunis, prêts à nous confondre et, d'un seul pas, rejoindre tout ce que nous ne serons jamais ; qu'il me fût donné de te parler, c'est aussi m'avoir accordé le privilège de redire, par-delà ton silence, le riche ornement de notre secret ; mais n'est-ce pas aussi pur mensonge que de m'associer à cette ombre qui m'apparaît et me quitte à mesure d'un discours saturé de solitude ; à moins que je ne sois, bien sûr, cette ombre même dont la parole eut, par intermittence, mission de me parler d'un autre ; et quand tout sera dit, quand, sur l'écrit, peu à peu, s'effacera notre présence, rien, cependant, ne viendra ternir, d'un dommage d'ambiguïté, ce message d'inconnu que des mots ont révélé ; qu'ils soient les miens encore, qu'ils soient ceux que tu m'as

inspirés, quelle importance, ô mon autre moi-même, tant je tremble déjà de réapprendre et d'endurer ce dont ils n'ont pu me préserver.

le mas du lac, 7 – 18 février 2004.

SOMMAIRE

opus cent onze.
journal – portrait.

À Claude Fournet.

12-13 février 2005.

première nuit.

Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce qu'il fait ? - Par Dieu, si seulement je pouvais dire ce qu'il est en train de faire.

extrait de notes prises durant un cours sur la description par L. Wittengstein.

je viens d'écouter à cinq reprises la dernière sonate de L.V Beethoven ; à la lecture, pour moi très malaisée, de la partition, je désirais associer le dénombrement des mesures qui, depuis plus de quarante années, ont chaque fois suscité le même effroi face au même étonnement devant un seuil où, tremblant, je demande que s'ouvre cette porte que je sais à jamais refermée ; mais tant de chiffres saisis au vol pour établir le tableau d'instant à la seconde perdus n'ont plus de

raison d'être, et la feuille sur laquelle ils furent inscrits n'a plus pour moi que le charme du désarroi de m'être abandonné à l'apparition de ce qui n'est plus.

retourné au silence, j'entends désormais cette musique comme de nouveau se déployant sur les réseaux inouïs de celui qui l'accueille pour la poser et la soumettre au versant de l'humain ; je l'entends même avant même qu'il ne l'entende, lui, lui qu'elle vient d'assaillir et dont il se pénètre, avant même qu'il n'en assure le témoignage et que, pris de vertige, envoûté par ces éclairs de transparence qui le transpercent, il n'en transcrive le secret, tel un serviteur éperdu du privilège qui lui est accordé.

mais quel est donc ce silence que j'entends avant même que ne se conçoive la mise en forme d'un tel prodige, ce silence effrayant dont rien ne saurait me préserver, ce silence que je ne puis penser, ce silence au plus profond duquel n'aurait pas encore jailli ce que je viens d'entendre.

... là, dans ce silence où s'ébauche ce que je vais devoir dire, comment ne pas oser entrevoir l'enseignement qui m'est dispensé d'une voix qui ne m'appartient pas, dont je dénoue peu à peu l'inépuisable opulence pour me convaincre de lui ravir ces quelques mots voués à ne rétablir que l'exigence de son écho.

or il est dit que si le chant du cygne, l'oiseau d'Apollon, est plus éclatant que jamais lorsqu'il sent venir la mort, ce

n'est de douleur, mais de la joie d'être sur le point de rejoindre (ce qu'il n'aurait du quitter).

d'après le Phédon.

qui était-il donc, s'élevant un peu, dans sa chambre, pour voir la nuit par l'ouverture donnant sur le toit, souriant à la prière de sa musique, de ce morceau sans cesse réentendu, de cette immatérielle compagnie ; et que devrais-je évoquer en ce triomphe de solitude, assuré de ne voir, par cette ombre évanouie dans l'obscur, qu'un fantôme vêtu de nostalgie dont je fus l'apparence et qui, de son immobile fiction, m'apprend encore celui que je suis devenu ; que dire surtout d'une magie se jouant du temps, par ces notes perlant d'un piano depuis longtemps désaccordé, obéissant à des doigts retournés à la poussière, par ce miracle que l'on ait pu m'accorder de ressentir, avec une telle et semblable précision, ce chant d'un mort exécuté par un disparu ; il faudrait peut-être, en ce dérisoire constat, désespérément me persuader qu'il n'est plus que moi de vivant, et que j'emporterai, dans l'évidence du terme, ce que je fus seul à entendre ; et quel est donc cet étrange don que ce singulier transport en chacun de nous de la musique quand, à jamais séparés, nous nous berçons de la mélancolie d'un même centre où, dans une confusion sans précédent, il nous faudrait, grâce à elle, tous revenir ; je suis toujours là-bas, debout, les yeux au ciel, auditeur ô combien sensible en ce suspens de vibration dont je ne me suis jamais écarté, comblé d'absence, éperdu vers tout ce qui, jamais, ne s'apprend, ne se comprend, ne se donne, à peine vivant déjà, trop pressant de n'être que ce qu'il voudrait avoir été ; une même musique s'élève, une même frayeur me retient et

m'enchaine, de ce même trésor qui, sans cesse, sans se livrer,
se préserve, un même être a choisi de céder à l'attrait de ce
qu'il ne saurait posséder.

rien ne dit
dans le chant de la cigale
qu'elle est près de sa fin

ils sont sans parole
l'hôte l'invité
et le chrysanthème blanc.

Baschô.

Ryôta.

sous l'herbe
ce que l'on entend
le temps qui précéda.
ce qui fut dit
pas un son
un oiseau dans la nuit.
ce seul chant
le puis-je dire
l'absence d'un abri.

de ne le plus savoir
tel en musique
ce qui fut un jardin.
personne
s'il ne se donne
le non dit.
ce qui repose rien
un seul cri
ce qui peut être dit.

de tous, ce sont les oiseaux qu'il est le plus difficile d'éloigner de soi, car aussitôt que l'âme veut prendre son envol, déjà les oiseaux l'ont devancé et font obstacle à son mouvement. Et, de tous les oiseaux, ce sont ceux dont le vol est invisible qu'il est le plus difficile de repousser.

sahravardi.

jamais, la musique ne m'a donné un seul espoir.

elle comble mon refus de l'étreinte et l'agissante saveur de ce refus n'est rien face à la négation même de toute étreinte quand elle ne me révèle que l'approche, qu'elle ne m'enseigne que de me préserver de l'atteinte.

plus ce qu'elle élève émeut, plus s'abolit le saisissement ; la source d'enivrement ne se dévoile pas ; et ce n'est que tourment que d'attendre le retour du trouble et de sa dépossession.

leçon sans cesse réapprise de mon aptitude au renoncement, de la vacuité de tout désir, de l'inaltérable lucidité de l'absence ; mais il y a plus : au cœur du dénuement, le défaut de son identité, comme si l'on ne s'appartenait plus, comme si ce qui fut musique en moi ne saurait être moi, lorsque les mots n'ont plus cours et que je ne puis parler, lorsque celui que la musique emporta n'est plus là.

alors, ce qu'il me faudrait dire, cette légèreté dans la consolation, cet usage de l'amertume du voile, cette nécessité que l'on offre à l'oubli, ce constant exercice qui affine le regret, cette fascination d'entendre murmurer les pierres du diadème retiré de l'être, ce qu'il me faudrait dire se durcit en moi, se dérobe et se réduit à l'expression de mon ressentiment de n'avoir pas de mots pour le dire.

les oiseaux, dont le vol est invisible autour de moi, n'auront pas cessé de me harceler, de leurs pépiements inaudibles me conduisant chaque jour au versant du silence, et c'est eux que j'entends lorsque ma solitude se confond à l'ineffable, et c'est tendrement repoussé vers l'abîme, de leurs ailes sans contours, que j'interromprai enfin mon errance sonore.

je suis épuisée, gémissait la terre. Je suis rassasiée des cadavres que j'ai dévorés. Laissez-moi reposer, Père. Les eaux aussi imploreraient le Créateur de leur accorder le repos, et les arbres... et ainsi la Nature tout entière.

propos pessimiste d'un chaman Guarani cité par C. Nimuendaju.

le salon est spacieux ; peu de lumière, rideaux épais, de lourds tapis pour éteindre le bruit des pas ; calfeutré au point que personne ne puisse entendre ou se faire entendre de l'extérieur.

une jeune fille est assise au piano droit, prête à déchiffrer la partition ouverte devant elle ; blonde, les yeux bleus, le teint hâlé, sa présence dénote en ce lieu clos ; on imagine mieux la voir s'élançer au soleil pour un plongeon scintillant d'écume.

un signe de tête, tel un ordre et, sous les doigts exercés, se déploient les premières mesures de l'adagio molto semplice et cantabile : cette arietta, lui avait-il précisé, ce petit air soumis à la magie d'un inexprimable développement, serait le rappel d'une mélodie chantée par ludwig lorsqu'il était enfant ; mais quelle importance, avait-il ajouté, souriant, ce n'est peut-être pas vrai, et se peut-il qu'il y eut d'ailleurs un petit ludwig.

mais quand elle parvint aux deux accords du passage de la douzième à la treizième mesure, mi-la-do / sol dièse-si-ré à la main droite, octaves la et sol dièse à la gauche, il effleura son épaule et tendrement l'interrompit.

— il faut que l'on ressente un indicible soupir entre les deux ; comme si trop de douceur allait l'emporter, que l'on ne pouvait poursuivre mais, bien sûr, il faut poursuivre ; reprends, je te prie.

et tandis qu'elle tentait de lui obéir, l'homme se dirigea vers le rideau et, de la fenêtre, vers le parc violemment éclairé, il fit un geste.

puis il sortit de la pièce, descendit l'étage, puis, accompagné d'un soldat, descendit encore jusqu'à la cave ; dans une pièce, un homme en sang, que l'on venait de torturer, le fixait avant de mourir.

La vue des Antiques m'a donné une impression qui ne m'aide pas seulement à mieux comprendre les Grecs, mais aussi à ce qu'il y a de plus haut dans l'art, qui, même dans son plus haut mouvement et dans la phénoménalisation des concepts comme de tout ce qu'il prend au sérieux, laissent pourtant les choses en place et les laisse être pour elles-mêmes : si bien qu'à cette stabilité se reconnaît la forme la plus parfaite du signe.

F. Hölderlin à C. Böehendorf, trad. G.A Goldschmidt.

je viens de recopier cette citation sur les dernières mesures de l'opus 111 ; dans la nuit, le vent, qui ne dit rien, tourne autour de moi, succédant à la rumeur ordonnée qu'une main nous a transmise il y a près de deux siècles ; mais ces balbutiements des cieux, que j'imagine sans cesse renouvelant, depuis la nuit des temps, leur incapacité d'expression ne parviennent pas, au cœur de mon penser, à ranimer le mirage d'immémorial dont témoignèrent les sons à mots couverts qui les ont précédés ; il n'est guère audacieux de citer par écrit le silence de l'univers, que me désignent d'ailleurs tant d'accalmies triomphant des rafales, mais si je me demande à quel silence est adressé le message musical que je viens d'enten-

dre, que prétendre répondre et comment oserais-je écrire ; ces signes, que je ne puis dire et qui me bouleversent, je les pressens à l'écart, disjoints de ma présence, sans nulle raison d'être et venus d'un ailleurs indifférent à ce que je suis, mais, à la fois, me désignant comme un non étranger, comme celui à qui l'on offre, aux portes d'une cité sans nom, licence d'une indicible communion ; ce sentiment d'une citoyenneté du sensible à laquelle échappe le temps, fascine en moi celui qui pense ma mort, car il lui semble soudain, dans la conscience de sa disparition, que ce qu'il a ressenti, ce dont il s'est approché, interdit et solitaire, le nomme encore et l'inscrit sur le palimpseste d'une illusoire communauté ; rien n'est, à la fois, plus présent et plus éloigné de toute réalité que l'immobilité de cette attente face à ce que l'humain aurait pu oublier et que signent, de loin en loin, navrés d'une mélancolie qui s'oppose à ce manque sans réponse, les médiateurs du secret ; que ces quelques mots, dont je n'ai pu me distraire, aient au moins qualité de déjouer, au cœur de l'écrit, toute certitude devant ce qui ne peut être nommé ; l'approche n'est pas vaine et l'atteinte est unique vanité ; seul et désenchanté, je me tiens dans la nuit, comme abandonné déjà par ce qui vint à moi, mais sachant, dans la vacance de mon dire, à quel point ce qu'il me semble avoir négligé ne m'a pas quitté.

de plus en plus, en vieillissant, mon penchant pour la musique, pour son écoute, bien sûr, car je ne suis pas musicien, me paraît être une singularité, une intimité sans partage, un onanisme revivifiant le défaut de mon être ; cependant, il m'arrive, au cœur de cette jouissance, d'ima-

giner que je pourrais tout aussi bien être cet autre qui ne verse en rien dans mon inclination, et cela me permet, en forme de sourire, de n'avoir aucune peine à concevoir, par exemple, que Gilles de Rais aurait pu tout aussi bien être saint Jean de la Croix ; malgré l'ouverture d'esprit qu'un tel déplacement encourage, je me consacre plus volontiers à refermer sur moi-même le non sens de me vouloir autre que ce que je suis ; mais s'enivrer par la musique reste, dans l'ordre de la consternation face à son propre annulement, le plus suave et le moins nocif des remèdes qui nous guérissent d'être présent.

— tout en écoutant la sonate opus 111, me dit-il, j'essaye de me mettre à la place de l'archiduc Rodolphe, demi-frère de l'empereur d'Autriche ; ce pourrait être un soir de printemps 1822 ; il est assis, en train de la déchiffrer ; Beethoven, son ancien professeur, vient de la lui dédier...

— étrange association ; que ressent-il ?

— oh tout à fait ce que je ressens ; je suis Rodolphe à Vienne, j'ai 27 ans, mais je suis aussi un fils de paysans, dans un vieux conservatoire d'une province chinoise, où la musique de tradition n'a, depuis des millénaires, peu évolué, un jeune garçon qui joue notre sonate ; on est en 2005 et sa frayeur devant le prodige est semblable à celle de l'archiduc...

— à la tienne, donc ; où veux-tu en venir ?

— je ne puis m’empêcher de regretter, je regrette qu’il y ait eu, précédant janvier 1822, mais ce n’est qu’une date parmi d’autres bien sûr, un certain nombre de personnes, je ne citerai pas de nom, de celles et ceux qui, fixés dans leur temps, accablés d’un destin de création, ajoutèrent un mystère à la profusion du manifesté, qu’il y ait eu tant de belles renommées susceptibles de subir la même frayeur et privées de ce privilège ; sans compter la myriade d’anonymes, d’êtres sensibles...

— fatale évocation, et qu’il faudrait redéfinir à l’éclosion de chaque grand œuvre de l’humain, mais depuis janvier 1822, dis-moi, dont tu sembles faire le départ d’une ère nouvelle ?

— ne t’attends pas à une méditation sur l’élitisme d’un auditoire restreint mais dont il faut reconnaître la discrétion ; non, ce que fut l’opus 111 pour Beethoven, à son époque, c’est ce que sera l’opus 111 tant qu’un être humain saura trembler pour ce que signe cette sonate : une indifférence absolue à la mémoire historique de l’homme, un défi de présence dédié à l’existence de chacun et à la fin de l’humanité...

— tu devrais te soucier de l’oubli, d’une fin même de sensibilité pour cette forme de message, de tout ce qui...

— mon jeune chinois achève la trille de la mesure 171, mon ami ; encore quelques notes, tu les connais, tu sais à quel point doit succéder le silence... mais il se tourne vers nous, souriant ; il murmure :

*tu le regardes sans le voir
et tu l'écoutes sans l'entendre
tout inépuisable qu'il soit.*

lao-tzeu

il faudrait expliquer pourquoi j'écris ce petit texte, pourquoi l'opus III ; depuis très longtemps déjà, je n'écris que durant quelques nuits de février tous les ans ; cela donne une succession de fragments comme autant de marches montées derrière la vie jusqu'à ce que je ne sois plus ; bien que cette image d'élévation puisse sembler vaine dans la perspective de l'urne ou de la tombe, je dois cependant avouer un attrait toujours fervent pour la permission d'un regard tourné vers les cieux, permission accordée à chacun s'il décide de se cloîtrer dans le respect de l'énigme ; il reste que l'enferme-ment exige quelques palliatifs triomphant de la consommation ; l'opus cité en est un parmi d'autres, mais pour moi le plus tendrement avoué, le plus ancien aussi, et dont je veux ici recommander la consommation pour peu qu'elle entraîne, comme au plus profond de moi, à surseoir au penchant de ne plus exister ; mais un motif plus précis, peut-être, me commande ; des raisons privées font qu'il n'est pas impossible que je doive quitter le lieu où je suis en train d'écrire, où j'ai du écouter quelques vingt-cinq mille heures de musique, où, chaque soir de contradiction un peu trop violente, l'opus III atténua le dérisoire de mes ressentiments ; et s'il n'est pas étrange de couvrir cette éventualité d'une mélancolie sans remède, il faut oser néanmoins se contraindre à la résigna-

tion ; que ne demanderai-je pas alors aux notes de cette sonate, dont le scintillement musical appartient à ce que je suis, ne cesse de me dire ce que je fus, protège déjà, sous le voile de son impérissable présence, celui qui je deviendrai.

ce matin, serai-je en train de rêver ; j'entends l'opus 111 ; non, ce n'est qu'une retransmission à la radio ; une pianiste, non chinoise, mais japonaise ; à l'orient, Beethoven, fardé de blanc, vêtu d'un kimono couleur d'aurore aux doigts de rose, me fait un clin d'œil.

je suis parti marcher ; au bord de la rivière, il y a un chêne majestueux ; en ce lieu, jadis, j'allais souvent faire courir mon lévrier ; mais il ne me vint à la mémoire qu'un seul souvenir ; à la veille de sa mort, alors qu'il se paralyse, je tente de le relever mais, dans sa douleur, il cherche à me mordre ; des larmes me vinrent aux yeux, qui ne furent pas celles du mystique forestier, agenouillé, pleurant, devant l'apparition d'une biche et de son faon, mais des larmes d'un accablement qui n'a pas de fin quand je dus me revoir, face à la seule et pauvre défense que sa souffrance lui permettait, l'injurier et le frapper ; le lendemain, je le trouvai agonisant et, prenant un peu d'eau, je ne cessai pas d'humidifier son visage jusqu'à ce qu'il meure ; c'est la fin de l'opus 111, je viens d'écrire ces quelques lignes.

le si bémol de l'arietta (il s'agit du si bémol très grave – avant la grande Coda – que Beethoven oppose au ré en trille dans l'aigu) me donne fréquemment le vertige quand je joue cette sonate en concert ; il m'a permis d'entrevoir, dans l'instabilité et les battements des cordes du piano, la possibilité d'un instrument organisé autour de l'accord en micro-intervalles. Un timbre instrumental en relation avec la voix humaine.

M. Lévinas. Revue Symphonia, n° 18.

ces remarques donnent un relief accru à ce qui fut, je pense, mon seul regret, celui de n'être qu'un mélomane ; cet adjectif, une fois prononcé, semble d'ailleurs ne plus avoir de signification, tels parfois ces mots que l'on écrit et qui, soudain, se refusent à notre entendement ; « mélomane » : celui qui est fou de musique (Littré), puis, plus aventureux dans l'emploi : « mélomanie » : amour excessif de la musique, ce qui serait à même, cependant, de nuancer mon regret grâce à cet excès d'émotion ; comment ai-je donc fait pour ne pas être un musicien... cette question, qui n'en est pas une – quelle réponse donner à ce que l'on ne peut devenir – ne m'assure que d'une seule chose et me blesse à nouveau : très simplement, je ne suis pas musicien ; que m'est-il donc arrivé, qu'est-il arrivé à ce béotien, chancelant et tremblant, qui sut déchiffrer ce qu'un langage non appris portait d'angoisse et de beauté ; que la malchance soit devenu privilège, l'incapacité discernement, un enfant, sur sa table de classe, plaque des accords, parodiant sur trilles et traits silencieux le virtuose qu'il ne sera jamais, un enfant ne sait pas encore à

quel degré de connaissance sur lui-même bientôt le conduira
ce monde sonore qu'il abritait en secret.

*pas un mot pour le dire, il ne le peut ; la voix ; le manque ;
il se dit qu'il doit, mais ce n'est que d'attendre ; il résiste, sus-
pend ce qui n'est pas rien, qui ne se peut dire ; un indicible
blanc ; une chose qu'il nomme abandon ; non, ce qui n'est
plus, mais ce qui fait défaut ; quand il se sait démuné, qu'il
pressent ce dont il frémit, ce qu'il n'a pas ; ce qu'il entend et
confond à ce qu'il ne peut dire ; la vacance de ce que l'on
devrait ne plus perdre ; il se réserve ; vide, non, n'est jamais
le mot pour le dire ; il n'est pas égaré ; à sa portée, une
source, une absence de source, il craint d'en avoir trop dit ;
il doit entendre, attendre, il suffit ; car l'abus de croire en ce
qu'il pourrait dire ; le défi d'un sens à ce qui s'offre au dénuement ;
il se refuse, il ne dit pas ; ce dont il tremble, ce qu'il
nomme oubli de ce qui ne peut être oublié ; s'interdit la confu-
sion ; regrette ; ne cesse de regretter ; ne veut s'émouvoir, ce
qu'il dit, ne veut pas être ému ; car ce qu'il veut dire, non,
n'est pas indicible, ce que j'entends ; simplement dépourvu,
libre de suspens ; et, lui, sans rien à dire, interdit, en exil ; il
n'a rien dit, rien à dire, c'est ce qu'il entend.*

après le *do* dans l'aigu, très fort, comme à bout de souffle,
quatre accords soutenus pour calmer le déchaînement, puis
quatre accords en diminuendo ; la main gauche, elle, après
ses huit octaves de *do* arbitrant un retour à moins de violence,

se met à murmurer tandis que la droite chante la douceur revenue ; trois accords de plus en plus tendrement posés, telle une soumission à la première note de l'arietta, le petit *do* de la mélodie tant attendue... ces dix dernières mesures de premier mouvement de l'opus 111 auront été pour moi, ce soir, le soutien préliminaire à une parole dont je n'ose entrevoir la véhémence qu'elle devrait susciter ; le mystère est entier, de me rendre compte que la musique ne sert à rien face à mes emportements, ne m'a jamais aidé à ne pas blesser ceux qui me sont chers, n'a jamais pu freiner la rudesse de comportements que je condamne et dont je ne puis me défaire ; vieillissant, encore que contraint de reconnaître l'obliquité de mon allure sur les sentiers de maturité, je suis blessé par la lucidité de cet aveu ; *l'approche d'un monde meilleur*, que tant de pages musicales me dévoilent, ne me semble que l'illusion d'un déplacement soumis à la férocité dont m'accable l'évidence d'un ailleurs retenu en moi-même, qui serait le lieu d'une sensibilité à l'écart, l'éden sans partage d'une identité dont je ne puis changer ; que favorisent donc ces transports, cette immobile frayeur d'hésiter à la bordure de ce dont je pourrais succomber quand, à mon épaule, un même fardeau de monotonie fait obstacle à l'élan de m'opposer à ce qui m'afflige ; je ne vois rien d'autre à dire que cette ivresse, idéalement mienne, se conjugue aux raisons même d'un renoncement à ce qu'il faut affronter, que ce renoncement me détache d'autrui au point de me ressentir saturé d'indifférence et que cet enthousiasme cédé à ma solitude jaillit d'un égoïsme si pur que l'oubli triomphe de la consternation ; mais comment ne pas entrevoir, hélas, inhérent à cet usage d'écrire, le sourire secret qui le voue à la suspicion, suspicion légère affleurant entre les lignes, qui saurait atten-

drir ce risque de désolation, investir le texte pour rendre aux mots ce qu'ils ont perdu en chemin, la part incertaine de ce qu'ils ont à dire ; il y a là une pensée presque musicale, au cœur du sous-entendu, que je ne puis interdire ; peut-être serait-ce d'avoir parcouru, cet après midi un livre de P. Michon (Trois auteurs) et de m'être, avec langueur, arrêté à la page 74 sur une citation de Cingria : *Ayons des basiliques. Les légumes arrivent par surcroît, silencieusement, la nuit.* – et sur l'exigence de découvrir avec l'auteur la fascinante orthodoxie de ponctuation des deux virgules claquemurant « silencieusement » ; on est ce que l'on est, dit le proverbe mais la musique en moi, sans un mot, secrètement, l'efface.

j'ai fait un seul vrai voyage, hors de France, au cours de ma vie, et ce fut au pays de mon enfance, il y a vingt-six années déjà ; deux mois d'errance, seul, inabordable, sombre ; l'oreille berçée par la différence orientale, omniprésente, envahissante, lancinante, étrangère ; je repars demain ; il est tard dans la soirée ; je suis dans un immense café, aux lumières crues, quasiment dépeuplé ; accroché au mur, un poste de télévision, ce doit être le dernier journal qui s'achève et, soudain, sans que je n'ai, bien sûr, pu comprendre l'énoncé de la transition, un pianiste est à l'écran, devant son instrument ; et s'élèvent alors les premières notes – je ne mentirai pas, ce ne fut pas l'opus 111 – du deuxième moment musical de F. Schubert ; un frisson m'envahit tout entier –, c'est une minute neuf secondes, à partir du début, dans l'enregistrement que j'écoute ce soir, il est trois heures et demie du matin, le 19 février 2005 – je n'ai plus cessé de trembler,

le visage entre mes mains, pour dissimuler l'in vraisemblable de mes larmes ; je n'aurai vécu cela qu'une seule fois ; je suis sorti ; je marche sur les quais, je ne finis pas de trembler ; je remets, ici, pour la sixième fois ce même mouvement, mes doigts quittent ma page, jouant sans jouer, Franz Schubert pose la main sur mon épaule.

Que serait la sentimentalité, sinon l'aile fatiguée de la sensation qui se pose n'importe où parce qu'elle ne peut aller plus loin – et que serait son contraire, sinon cette inépuisable émotion qui se ménage avec sagesse, ne se pose sur aucune expérience, sur aucun souvenir, mais plane de l'un à l'autre et les effleure...

W. Benjamin. (traduction : G.A Goldschmidt.)

te rappelles-tu, mon ami, comme nous avons communié par la musique ; l'euphorie du sensible ne l'emportait pas sur la mélancolie, ardents défenseurs de l'inquiétude comme nous l'étions au sortir de l'enfance ; nous ressentions un même trouble et recherchions, enflammés, parmi tous ces chefs d'œuvre encore inconnus, ceux que les livres nous donnaient pour les plus bouleversants et les plus désolés ; quelle ne fut pas notre ivresse de connaissance, auditeurs avides comme nous le fumes, de traquer la détresse et de nous assurer de la présence de cette morne et sublime compagnie ; je garde de tous ces instants, voués à confirmer une même émotion, le plus désenchanté souvenir car ils ne firent, en ce qui me concerne, que fatalement aggraver mon inaptitude à

dominer ces élans d'amertume ; ce n'est pas sans ombrage, bien sûr, que je n'ai pu te suivre sur le sentier d'indolence et d'oubli qu'il te fallut choisir à la recherche de bienfaits moins illusoires ; mais, vois-tu, quelle qu'ait été ma démarche et considérant ce qu'il advint de moi, peu de chose à vrai dire, il me paraît flagrant que ma fidélité à l'intuition sensible dont nous fumes les bienheureux esclaves me donne avantage désormais sur toi dans l'ordre de ce qu'il faut, en nous, ne jamais négliger ; le temps, peu à peu, ne nous dicte que l'évidence de ce que nous aurions du être et, je dois te l'avouer, le temps ne semble pas s'être préoccupé de moi ; c'est à la musique que je dois ce soi-disant miracle, ce séduisant défi d'avoir tout porté en moi et de ne m'être pas quitté ; c'est à ce subtil et éprouvant enchaînement de l'émotion à l'indifférence, que la musique enseigne en sa fabrique de silence, que je n'ai cessé de plier l'humble allure de ce qui fut ma vie ; et tout en moi tressaille de nos anciens transports, de ce don, de la lumière de dépossession qui me guide encore en cette forêt obscure ; je n'ai que peu appris, ce que je sais affronter à chaque instant se dérobe, ce que je veux atteindre n'est que l'objet de ma vaine attente, mon ami, je n'ai pas changé...

si tu penses venir me voir, ne t'inquiète pas ; ma solitude est ce que nous avons été.

le silence
de ne le plus dire
dès qu'ils le laissent

le lieu

à peine

le dit-il

en lui

à peine dût-il
ne plus dire que
lui
le silence

derniers termes d'un poème de l'auteur dédié aux bagatelles de Webern , le mas du lac, février 1991.

anecdote :

il y a peu de jours, à la fin d'un dîner de quinze personnes auxquelles l'école de Vienne ne disait rien, je ne sais ce qui m'a pris ; je donnai l'ordre à cette assemblée, arguant du fait que j'avais préparé quelques heures un repas qui leur avait permis, depuis trop longtemps déjà, de deviser bruyamment, j'exigeai donc à peine cinq minutes de silence pour l'audition, ô combien sans objet, des bagatelles de Webern ; que j'en fusse mal récompensé ne put me troubler ; mais alors qu'explosait en moi la détonation qui mit un terme au silence du musicien, la réflexion finale que j'entendis et qui me dit à quel point je devais être honteux de l'inconvenance de ma démarche, signa ma perte :

ne te lève pas, murmura un convive, tandis que les bagatelles s'achevaient en un doux brouhaha, *ils n'ont pas encore fini d'accorder leurs violons*.

eh bien, mon brave, comme tu es au courant de ces choses, dis-moi ce que j'ai à faire. – Pas autre chose que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce tu sentes tes jambes s'alourdir, et alors de te coucher ; le poison agira par lui-même.

rien n'y fait ; depuis que la longue déploration qui achève l'arietta de l'opus 111 – on a parlé de poussières d'étoiles, de cosmos en soi-même recueilli, que sais-je, de l'indicible expression d'une réminiscence sans objet –, depuis que cette déploration m'a conduit au récit de la mort de Socrate dans le phédon, je ne puis plus, en l'écoutant, que l'associer à la

lente pénétration de la ciguë dans le corps déjà renié par l'esprit auquel il appartenait ; je pense avoir subi la clarté de cette image en mentionnant à ma manière, plus haut dans ce texte, ce que dit Socrate du dernier chant des cygnes ; le condamné précise d'ailleurs : *mais les hommes, pleins de leur propre crainte de la mort, de surcroît médisent des cygnes et prétendent que leur dernier chant est une lamentation sur la mort inspirée par la douleur* ; terrifiants affres face au terme de notre séjour en cette vallée de plaisirs ou de larmes, extase de l'âme enivrée de son immatérielle présence à un rendez-vous dont elle ne doute plus, que m'importe ; à la mesure 65 de l'arietta, Socrate boit le philtre ; *il portait la coupe à ses lèvres, et il la vida jusqu'à la dernière goutte avec une aisance et un calme parfaits* ; à la mesure 72, tandis qu'il se déplace, les disciples se regardent en silence, osant à peine, car ils ne peuvent cacher leur affliction, lever les yeux sur lui, 81, tout le monde pleure, 89, Socrate titube et se tient à peine debout, 100, Apollodore ne se contient plus, maudissant le scandale, mais Socrate l'apaise ; 106 : *après avoir marché, il dit que ses jambes s'alourdissaient et il se coucha sur le dos*, 112, l'émotion devient trop forte quand *il lui demanda s'il sentait quelque chose et que Socrate répondit que non* ; qui ne sentirait, en contrepoint de ces trilles, un même poison s'infiltrer en ses veines, 118 : *et portant les mains plus haut, il nous faisait voir ainsi que le corps se glaçait et se raidissait* ; désormais, c'est une patiente et tendre agonie, et tant de consternation et d'angoisse dans la pièce, que murmure le chant... à la mesure 147, voici l'homme qui *le touchant encore, déclara que, quand le froid aurait gagné le cœur, Socrate s'en irait* ; mais 153, déjà ; plus un mot pour le dire, Socrate se meurt, et que saurait-on évoquer de la fin de toute

douleur sur les mesures des trilles finales, de 160 à 171 ; là, *l'homme le découvrit et il avait les yeux fixes* ; 172-174, l'âme de Socrate rejoint apollon, ce dont il nous avait persuadé, 175-177 : *en voyant cela, criton lui ferma la bouche et les yeux* ; j'espère ne pas avoir été trop long, du moins pour un lecteur sans partition ; Socrate vient de mourir et Beethoven l'a rejoint ; par ce dernier chant des cygnes, se referme sur elle-même l'énigme, par ce comble de beauté soumis au secret, comment ne pas oser, malgré tout, penser que Beethoven ait du croire que Socrate avait raison.

traducteurs du phédon : E. Chambry (et Bet R Piettre pour la citation des cygnes).

autour de bi, le musicien.

pourquoi parler bien-sûr... c'est ce que tu veux dire, cette musique pour moi contre mes paroles vers toi... c'est peut-être cela : un sens perdu dès que l'on en témoigne, et que ta musique retient mieux que mes paroles... comment ne pas ressentir la nostalgie d'un langage évanoui, d'un échange parfait ; mais ce message que j'entends sans cesse lors que tu joues : plus on s'approche et plus on entend : souvenez-vous ; mais de quoi devons-nous donc nous souvenir ; quel serait ce terrible secret que tu sembles protéger et dissimuler entre le temps qui passe et tout ce que nous nous croyons capables de comprendre ; tes mains de flûtiste dansent au-dessus du mystère des sons et je retourne au temps ; et le passé m'accompagne, et ce que je fus reste à mes côtés...

que peut-il bien murmurer ? ... il semble qu'il veuille rassembler toute la parole du monde sur ses lèvres sans parvenir à en déployer le sens ; quelle différence que d'exprimer cet ineffable seuil par la musique ... inaccessible, il semble nous effleurer de son évidence et, plus nous pressentons nous en approcher, plus la nostalgie nous berce de douceur et de miséricorde... comment devrions-nous répondre à cet approche du secret, à cet appel, comme l'écho d'une irrémédiable inconnaitance... ô musique, que ton murmure m'aide à laisser entrer en moi, sans violence, sans résistance, cette présence de l'énigme, et que ma joie soit aussi grande à la reconnaître que celle d'entrevoir enfin le voyageur qui semble n'être jamais parti, malgré une si longue absence.

oui, que de mélancolie dans cette musique... mais comment comprendre que nous pourrions, ensemble, en ressentir l'émotion alors que nous l'entendons seuls, que nous sommes seuls, séparés devant elle, pourquoi tout nous semble-t-il à ce point désuni... et c'est cela seul que nous ne pouvons pas dire, et c'est une si grande tristesse, une si terrible impuissance que notre mélancolie est sans recours.

extraits de « la compagnie de bi », par l'auteur, le mas du lac, 1990.

... peu à peu, durant ces quelques nuits, se dessine un portrait ; par fragments juxtaposés, par touchers de quelques tonalités ; peu à peu, ce qui est écrit trouble ce que je dis ; peu à peu, sans vraiment conduire le jeu, ce que je dis témoigne de cet autre que je suis ; l'opus 111 devient la source d'un conflit où se rassemble un concert d'étrangers qui ne me sont

pas inconnus, mais ce vertige d'apparitions, qui ne cessent en moi de le réentendre, m'impose de les désigner, l'une se confondant à l'autre, par ce même nom que je dis mien ; peu à peu, grâce à lui, me voici, en silence, regroupant mes fantômes, apprenant, de ceux qui furent, ceux que je deviendrai, me voici seul, embarrassé, si pesamment accompagné ; serait-ce peu de ressentir à quel triomphe de jeunesse nous convie la musique pour mieux nous contraindre au destin de vieillir, serait-ce peu de dire à quel point nous nous abandonnons à son impuberté, maudits de ne pouvoir jamais nous circonscrire au jardin de nos jeunes années ; chaque jour, nous allons vers elle, comme retournant à l'innocence, et, sans rompre ni jalouser la fraîcheur inépuisable de son offrande, chaque jour se suspend à notre émotion, l'illusion d'être ce que nous avons été ; serait-ce peu, simplement, de ne plus dire, et d'attendre, préservé, celui que, par elle, il me semble toujours avoir été...

Et comment êtes-vous arrivé à découvrir votre « fascination » ? est-ce que par hasard vous étiez présent à la naissance de l'être ?

dans une correspondance de W. Gombrowicz à J. Debuffet.

c'est un scandale que les gens n'aient pas encore trouvé de langage pour exprimer leur ignorance.

W. Gombrowicz, journal.

ce froid, sur le front, du peu d'estime que je me porte, d'un aveu d'impuissance ; ce froid de prendre conscience d'un désir illimité, de finir par ne plus rien désirer ; cette mortelle frayeur de n'être rien aux yeux d'autrui, de n'attendre aucun regard ; ce froid de n'avoir plus un mot pour personne, d'être celui que je suis devenu ; ce murmure de dénuement, cet inconsolable regret d'une prescience sans objet, ce froid d'inquiétude, d'inconnaissance, d'oubli.

un désaveu de soi-même, pour peu qu'il soit écrit sur fond sonore, en l'occurrence sur le benedictus de la missa solemnis, perd de sa violence au rythme du péremptoire avis que je reçois de la musique : *je ne suis rien*, semble-t-elle m'apprendre en son déploiement, *ne possède rien* ; *je ne suis qu'un souffle prêt à s'évanouir*, *je vais et me retire*, semblable à ce qui balance en ton secret ; *je ne donne assentiment pour rien* ; *je suis l'indifférence au plus haut degré que puisse atteindre une ultime pensée de lucidité* ; *je comble de silence cette part de toi-même que tu ne destines à rien*.

la musique n'est plus là et je n'ai plus de mots ; victime offerte à la négligence, je consens donc au défaut qu'il me faut subir et, fasciné de déjouer en moi ce qui s'oppose à l'évidence d'une banale vacuité,
je me tais.

deux voix d'hommes, associées à quelques notes de piano... cela m'était inconnu... que devrais-je ajouter ? il ne s'agissait pas de beauté ni de sensation ; le chant qui était

fort court reprit ; ce n'était qu'un tremblement dans la sérénité ; une ouverture sur soi, unanime, solitaire, au cœur de la plénitude, comme si l'on abordait aux rivages de l'achèvement, comme si plus rien, bien sûr, ne devait s'achever... ce que je venais d'entendre, m'expliqua-t-il, était le dernier air composé par Mozart, K 623 a, daté du 15 janvier 1791 ; allons ! voulez-vous que je vous lise la conclusion de ce lied : comme la chaîne de nos mains enlacées entoure ce lieu sacré, qu'elle étreigne le globe terrestre tout entier ; vénérer la vertu et l'humanité, apprendre l'amour de soi et des autres, que ce nous soit toujours le premier devoir ; alors, non seulement à l'orient et au couchant, mais aussi au midi et au septentrion, ruissellera la lumière ; nous sommes restés silencieux... je ne comprenais pas pourquoi j'avais été privé d'une émotion semblable, alors qu'elle vibrait en moi, évidente, ignorée... simplement, je l'entendis me dire : et tu accepteras que je me taise sur ces mots : au fond, ce que désire la profusion, c'est d'être comblée par ce qui se prépare à n'être plus rien.

le désir d'attendre, lettre 11, par l'auteur, le mas du lac, février 1995.

cet extrait d'un texte, écrit sur cette même table, il y a dix ans, vient de susciter en moi quelques vaines pensées que je ne puis me permettre de ne pas évoquer ; j'écoute ce K 623 a, enregistré, lui, depuis plus de vingt ans, d'une sonorité gracile, avec deux voix que l'on croirait revenues du royaume des ombres, et dont je n'ai jamais retrouvé la source ; ce côté spectral n'est pas pour me déplaire, s'agissant d'un hymne

étranger à ce point étranger à la marche du temps ; il me semble toujours que c'est ainsi que dut l'entendre Mozart quand il lui parvint à l'oreille, presque évanescant, d'avoir parcouru tant d'espaces interstellaires pour le rencontrer juste à temps ; quelques privilégiés ont écouté ce lied avec moi, que mes dix doigts suffisent à dénombrer, ce qui nuit un peu à l'encourageante exhortation de ses paroles ; c'est de cela, je crois, que je m'inquiétais : à qui devrais-je faire entendre l'opus 111, ou mieux : qui inviterais-je à ce concert imaginaire dont j'ai toujours rêvé : Beethoven serait évidemment au piano, et je tournerais les pages d'une partition non manuscrite car encore celée *sur quelque surface vacante et supérieure* (Mallarmé vient d'arriver) ; le lecteur, libre de ses choix, peut composer son assemblée ; quant à moi, j'ai dû me faire violence, et bien que plusieurs personnes se soient introduites sans qu'elle fussent conviées, je n'attendais que trois heureux élus ; il m'avait paru convenable d'imposer une certaine intimité, mais silence, les voici ; je salue Ibn 'Arabî, Wittgenstein et Gombrowicz, qui refusent de rapprocher leurs sièges et demeurent solitaires, distants, néanmoins silencieux enfin ; on aurait peine à croire que tant de noms, de célébrité plus ou moins acquise, nous viennent à la mémoire, et que l'on aimerait voir tant d'êtres humains découvrir ou reconnaître ce qui nous transporte et nous rend interdit ; j'ai d'ailleurs oublié Hölderlin, mais je me souviens trop du signor scardanelli, dans sa tour, près du neckar, interprétant le premier mouvement de notre sonate et qui, dans la violence des premières mesures, avait déjà fait envoler, de sa redingote, mille papiers à la hâte griffonnés ; mais il y a plus, et mille pages alors n'y suffiraient pas, de vouloir citer celles et ceux à qui l'on devrait conseiller l'audition de ces sublimes accents, dans

l'espoir de remédier, par ce doux thérapeutique, à leur noirceur, perversité ou malfaisance ; et que dire encore d'une annulation de nos fictions les plus désespérées quand rien ne m'empêche, pour ne prendre qu'un seul exemple, d'abandonner le magnifique et sombre héros de *wuthering heights* devant notre arietta, libre d'entrevoir un revirement qui saurait adoucir le cours de ce livre ; balivernes, bien sûr, que tout ceci, mais je ne puis me défaire de l'optimisme que recèle au plus profond l'illusoire ici convoqué ; cependant le concert se termine, là-bas, le trille fameux s'élève, miracle, mes trois invités ont déplacé leurs fauteuils et, de leurs épaules, en viennent à se frôler.

Ich bin gestorben dem Weltgetümmel
je suis mort à la rumeur du monde
und ruh » in einem stillen Gebeit!
et repose en de tranquilles rumeurs !
Ich leb' allein in meinem Himmel
je vis seul dans mon ciel,
in meinem Lieben, in meinem Lied !
dans mon amour, dans mon chant.

Ruckert.

quel en ce sens suspens
de son chant, lui

s'il erre
et seul accède, en lui

il dit
ce creux de résonance.

quelle ébauche du gisant, l'écart
du plus loin, d'un crible

en ce qu'il entend
latent déjà ce cri

ce qu'il discerne
sous l'hymne de vacance.

quel dommage quand se perdent
que la douleur élude

les pas à son terme voués.

*nous désirons renouveler la musique...
et faire entendre des choses inouïes.*

J.Ciconia (1372-1412).

— nous entendons, ce soir, des motets de ciconia, mais pourquoi laisse-t-il entendre que sa musique est inouïe.

— inouï est un adjectif qui a bondi stylistiquement du sens propre venu d'*inauditus* : « qui n'a jamais été entendu », au sens figuré de « sans précédent », donc extraordinaire.

— quelque peu sophistiqué de part et d'autre du saut... si j'écoute et découvre une banalité, je ne me risquerai pas à dire que c'est « inouï », et si j'affronte un fait sans exemple, « incroyable » me paraît d'un emploi illimité.

— ton attirance pour l'usage commun risque de ne pas te faire goûter, parlant de musique, ce que peut avoir d'inouï cet adjectif ; de l'origine à la clôture actuelle de sa signification, « inouï » est l'adjectif premier du monde sonore.

— oserais-je demander de quel monde sonore...

— de celui que chacun, diversement consacre au mystère.

— de caractère sacré, donc.

— c'est un peu cela ; la musique ne craint pas de défier le silence du sacré.

— tu veux dire que rien n'est plus proche, de ce que l'être humain ne peut pas se permettre de nommer, que le silence musical.

— c'est ainsi qu'il y a respect...

— mutuel ?

— ironise et laisse planer le doute, car n'est-elle pas la seule à ne jamais exacerber une confusion de confessions ; la musique n'est pas une parole redescendue.

— rassure-moi : est-elle, pour un avenir de concorde, le seul projet...

— tu peux donc dire des choses inouïes, mon ami ; le motet de ciconia prend fin, nous avons fait, de concert, un léger pas vers le secret.

ce que j'entends, ce soir ; cette compassion, cette miséricorde ; ce soir, pour qui ; ce que j'écris vient d'une voie détournée, d'un versant qui n'appartient pas à mon fait d'exister ; c'est si difficile d'entendre en soi ce qui ne peut être dit ; il n'y a ni grâce ni appel ; l'évidence, seule, d'un obstacle, d'une rupture ; la joie de n'être plus ce que je suis, la consternation de ne pouvoir satisfaire celui qui est là pour me prendre ; et ce que j'entends me fait éprouver de la compassion pour lui, pour ce qu'il sait de moi ; ce que j'entends me livre à m'entendre crier miséricorde pour cet autre qui ne parvient pas jusqu'à moi ; ce que j'écris n'est que ce que je peux dire de ce qui parle en moi, et ce que j'entends, c'est celui qui ne peut dire et ne cesse de me donner à ressentir ce que je ne pourrais dire ; une lente errance en cette impasse d'émotion, tel un chemin qui n'accède à rien et que l'on prend par goût de n'arriver nulle part ; c'est ce chemin sans hâte et sans espoir qui est le lieu de mon tremblement ; c'est ce tremblement que j'entends et que je ne puis écrire ; c'est que je ne suis pas seul et que personne n'est là pour me le dire, et cela, comment le dire ; compassion et miséricorde

pour chacun, pour qui n'est pas moi, pour personne ; ce que j'entends prend mon obscurité, me la rend plus obscure encore, chargée d'ineffable, insupportable ; et j'écris alors que je ne vais plus entendre, que je dois refuser en moi ce tant que je ne partage pas et dont je ne puis rien faire ; et c'est ce que j'écris ; que je ne l'entend plus ; qu'il m'a quitté.

écrit d'un seul trait, durant trois auditions successives du deuxième mouvement de l'opus 111.

à claude fournet.

... ainsi retourné au silence, je me souviens qu'il m'aurait plu d'écrire quelques mots sur un lieu que des photographies ont évoqué pour le perpétuer ; je me souviens : dès que l'on entre, tout conspire à se rendre étranger à soi-même ; un imaginaire du réalisé meuble l'espace entier d'un voyage cristallisé, comme figeant, entre les cloisons, la mémoire du temps livrée à la profusion partout instaurée ; comment rendre manifeste la correspondance musicale, quand il faut réentendre ce silence de l'humain, multiplié à l'infini, bouleversant, réduit au sens d'une trace effleurée ; quand il faut taire la rumeur du manque face à un regard ivre du multiple qui se surprend de l'ardeur de l'inanimé ; la terre entière a déposé là, tels sur une grève désertée, les témoignages de l'incessant défi que l'homme adresse à l'ange de la déposition ; c'est un entassement de légèreté, dont l'équilibre est assuré par un entrecroisement des signes ; qu'un masque s'inquiète du sens caché d'une toile, qu'un visage de pierre, dans

l'ombre, s'éprenne d'un bois sculpté dressé dans la lumière, ce n'est, posé devant moi, que le dénouement d'une solitude au sein de laquelle se conjuguent le respect de la fabrique du mystère et l'inanité de toute réponse au secret de l'apparition ; je me revois encore, là-bas, environné de musique, les yeux refermés sur la prodigalité qui m'entoure, encerclé par l'indicible discours que poursuivent les fantômes ; à quels déchirements fut exposé mon dénuement sensible, en quelle instance de la chose créée s'animait mon désir ; que pourrais-je ajouter, que devrais-je écrire du message offert dans le silence de ces lieux que je vais quitter ; dehors, bruissent les palmes et, sur le rivage, la mer me donne le temps de ce qui ne sera plus.

le silence m'enveloppe, tout aspire au repos, excepté ma plume qui trouble peut-être le silence de quelque atome vivant, endormi dans les plis de mon cahier ; car elle fait un petit bruit en écrivant ces vaines pensées. Et alors, qu'elle cesse : car ce que j'écris, ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais le sommeil d'un atome.

Maurice de Guérin, 20 janvier 1834.

vingt-quatre février, treizième et dernière nuit.

j'ai tant écouté l'opus 111, depuis ma première nuit, que me voici devenu derviche-entendeur, éperdu de se confondre au centre oublié de lui-même ; dernière audition, donc ; et,

malgré ma volonté d'exclure toutes références de cet humble texte, je fais une exception : rudolf serkin joue à Vienne ; il a 84 ans ; je n'ose juger du privilège qui lui fut offert ; ma jalousie, seule, est à la hauteur de mon émotion...

une lampe éclaire ma page ; la pièce est dans l'ombre ; vingt-cinq années d'immobilité m'entourent ; pour la dernière fois, peut-être ; mais il n'y a toujours rien ; de même que ce soir, je n'aurai fait qu'attendre et demeurer ; les murs, presque invisibles sous l'accumulation du souvenir, témoignent de mon annulation ; les murs se resserrent sur l'illusion de vie ; les murs, eux aussi, attendent ; ce que je devrais écrire me bouleverse car ce que je ne peux écrire m'assigne une rencontre avec un inconnu dont l'apparence me trouble, dont j'aimerais retrouver la présence loin d'ici, tandis que ce qu'il faut écrire me reconduit à cet enfermement, au jardin clos de ma reconnaissance ; la musique n'est plus ; j'ai rompu, à cet instant, l'entretien que, ma vie entière, j'aurais accordé à cet autre qui se détourne à mon appel et tient pour lettre morte l'enjeu de ma supplication ; je ne suis plus avec lui, je ne suis que le reflet de celui qui le somme d'écrire, qui exige soumission et le confirme dans sa règle de solitude ; je ne me nomme que pour apprendre, de celui qui me parle, que je n'ai pas de nom ; musiques oubliées ; ô portes refermées sur la différence ; ô détournements pour ne plus aborder qu'aux rives de mon effacement ; je ne veux plus, ce soir, dans cette pièce ouverte à la mélancolie, que dire par quel affrontement sans égal, auquel j'aurais voué tout ce qui a disparu, j'ai pu me surprendre de ne pas être que moi-même ; et je l'écris dans un sourire, parce que je réentends, soudain, derrière l'opus 111, et dans cette absence de sons qui fomentait ma perte, les

deux mouvements lents, de la vingt-neuvième sonate et du douzième quatuor de Beethoven, qui auront, à mesure de ma démarche incertaine, marqué de leur tendresse sans objet l'élan de mon inaction et l'inquiétude de n'avoir toujours pas compris le fait d'être, à la fois, venu en ce monde et encore là ; c'est sur ce sourire que je me retirerai, abandonnant, d'un dernier geste, la place de l'écrit, en une indicible et musicale, révérence.

dans l'obscur silence de ses cyprès,
dans le poids murmurant de ses pierres,

le mas du lac, 12-25 février 2005.

SOMMAIRE